

**un tel
enchantement**

Inconnu(e)

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



POUR ELLE

Barbara Cartland

*Un tel
enchantement*



Collect'or

J'AI
LU

POUR ELLE

Barbara Cartland

*Un tel
enchantement*



Résumé :

" Je vous déteste ! ". Dès le premier instant, Cynthia a trouvé Robert Shelford antipathique. Séduisant mais arrogant, cet homme se croit tout permis. Même de se rendre acquéreur du château où Cynthia a grandi avec son cousin Peter !. Peter, son unique amour, celui qu'elle

ne pourra jamais oublier, malgré les conseils de Sara.

D'ailleurs, que cherche Sara ? Cynthia la considérait comme sa meilleure amie. Or voilà qu'elle prend le parti de ce Robert Shelford ! Il est vrai qu'ils se sont connus autrefois, dans des circonstances qui restent bien mystérieuses. Que complotent ces deux-là ? Et pourquoi Robert s'immisce-t-il dans la vie de Cynthia ? Ne peut-il donc la laisser seule avec ses souvenirs et son chagrin ?

Chapitre 1 :

— J'ai changé d'avis. Je ne veux plus vendre, déclara Cynthia.

Le notaire tressaillit.

— Mais, mademoiselle Morrow, ce n'est pas possible! s'exclama-t-il.

En voyant une lueur ironique étinceler dans les yeux sombres de Robert Shelford, Cynthia s'en voulut d'avoir parlé sans réfléchir. « Je suis en train de me rendre ridicule », songea-t-elle, fâchée contre elle-même.

Car bon gré, mal gré, elle était bien obligée de vendre! Mais elle continuait à repousser l'inéluctable et, mue par une soudaine impulsion, elle ajouta:

— Je souhaiterais tout au moins qu'on m'accorde un certain temps de réflexion.

Agacé, maître Dallas protesta de nouveau:

— Voyons, mademoiselle Morrow, il est un peu tard pour avoir des regrets! Vous...

Robert Shelford coupa la parole au notaire.

— Si Mlle Morrow ne veut plus vendre le château de Birch Vale, je comprendrai sa décision. C'est en effet un véritable arrachement d'avoir à se séparer d'une propriété semblable.

Cynthia lui jeta un coup d'œil méfiant, tandis que le ressentiment la submergeait. Pourquoi cet homme tenait-il tant à se rendre acquéreur de Birch Vale ? « C'est à moi, c'est ma maison ! »

Pendant quelques instants, la jeune fille fit face aux deux hommes d'un air plein de défi.

Puis, brusquement vaincue, elle baissa la tête. A quoi bon lutter contre l'inéluctable ? Le château devait être vendu. Que ce soit à Robert Shelford ou à un autre. Et un autre serait capable de morceler le parc pour qu'on y construise des pavillons...

Quelle horreur ! Robert Shelford, au moins, semblait conscient de la beauté de l'endroit.

Cynthia avait l'intuition qu'il ne le défigurerait pas.

Oui, à quoi bon lutter ? « Cela ne sert à rien, sinon à me rendre encore plus malheureuse. »

Depuis un mois maintenant — depuis son retour en Angleterre — Cynthia avait su qu'elle ne pourrait pas conserver Birch Vale. Son père ne lui avait guère laissé que des dettes et, pour apaiser les créanciers, il n'y avait qu'une solution: vendre...

— Vous avez de la chance, mademoiselle, lui avait dit maître Dallas, J'ai un acquéreur pour le château. Un certain M. Shelford. Il est passé par hasard l'autre jour à l'étude pour me dire que si Birch Vale était un jour sur le marché, il serait intéressé.

Maître Dallas avait soupiré.

— Votre père n'a pas su mener ses affaires et j'en suis navré. Il refusait toujours d'écouter mes conseils et n'en faisait qu'à sa guise. Certains placements se sont révélés être de véritables désastres.

Tout en frottant ses petites mains grassouillettes l'une contre l'autre d'un air plein de componction, le notaire avait enchaîné:

— L'offre de M. Shelford ne pourrait pas mieux tomber! Car s'il avait fallu confier la vente du château à une agence immobilière, vous auriez dû verser à celle-ci une commission importante.

— Merci, maître, avait répondu Cynthia en s'efforçant de cacher son désespoir.

Il ne lui restait plus qu'à faire ses adieux au château familial. A la demeure de son enfance, de son adolescence. A cette maison où elle avait été si heureuse autrefois.

Avec Peter. Mais plus rien n'avait d'importance, maintenant que Peter...

Cynthia aurait préféré signer la vente de Birch Vale à Londres, par procuration.

Cela lui aurait évité de revoir ces lieux qu'elle aimait tant et auxquels elle devait dire adieu pour toujours. Mais cela aurait été lâche. Or Cynthia avait, l'habitude de faire face.

D'ailleurs, maître Dallas lui avait dit que Robert Shelford souhaitait la rencontrer.

— Il a de nombreuses questions à vous poser au sujet de la propriété, mademoiselle. Des questions concernant l'histoire du château, par exemple... Vous êtes la seule à pouvoir y répondre.

Cynthia serait donc obligée de faire la connaissance de l'homme qui allait lui prendre tout ce qu'elle avait jamais vraiment aimé dans sa vie...

A part Peter, bien sur. Mais Peter et Birch Vale ne faisaient qu'un dans sa mémoire.

Ce matin, en arrivant de Londres par le train, Cynthia avait pris un taxi pour se faire conduire au château. En revoyant la grande allée plantée de chênes centenaires, les larmes lui étaient venues aux yeux. Au détour de l'allée, le château lui était soudain apparu dans un écrin de verdure. Un rayon de soleil donnait à ses pierres dorées une couleur encore plus chaude. Le cœur de la jeune fille avait battu très fort en voyant ce long bâtiment aux proportions harmonieuses se refléter dans le bassin ovale à la margelle brisée ou, autrefois, on trouvait des carpes et des poissons rouges.

Au cours des trois longues années qu'elle venait de passer en Inde, Cynthia avait souvent rêvé de retrouver Birch Vale. Mais comment pourrait-elle y vivre sans Peter ? A cette pensée, elle pleurait, versant des larmes amères sur le château de son enfance et sur l'homme qu'elle avait tant aimé. Qu'elle aimait toujours.

Dans sa petite chambre étouffante de Bombay ou de Calcutta, incapable de dormir, combien de fois Cynthia n'avait—elle pas contemplé le ventilateur qui tournoyait lentement au plafond, brassant un air moite. Alors son esprit s'élevait... Elle revoyait les cygnes évoluant lentement sur la surface bleue du lac, l'escalier monumental à la rampe de fer forgé, le blason en granit sculpté de fiers léopards qui surmontait l'entrée, la galerie où étaient suspendus les portraits de ses ancêtres, la salle de bal où elle valsait dans les bras de Peter...

— Ma Cynthia! Je ne veux pas que tu dances avec un autre! avait-il dit un soir en resserrant son étreinte dans un geste possessif. Tu es à moi!

La jeune fille avait levé vers lui un regard radieux.

— Oui, je suis à toi.

Peter avait arrêté de danser. Pendant quelques secondes, ils étaient demeurés immobiles, blottis l'un contre l'autre, sans se quitter du regard, Puis leurs lèvres s'étaient rencontrées dans un timide baiser.

— Je t'aime, avait alors avoué Cynthia.

— Moi aussi, je t'aime... Penser que nous nous connaissons depuis tant d'années! Et que c'est seulement aujourd'hui que nous découvrons que nous nous aimons!

— Nous aurions dû le comprendre plus tôt...

Peter avait secoué la tête.

— Non. Nous étions trop jeunes pour savoir ce que signifiait l'amour.

En l'entendant parler avec tant de sérieux, Cynthia avait éclaté de rire.

— Nous ne sommes pas si vieux que ça! Tu auras vingt et un ans à la fin du mois.

— Et on fêtera ton dix-neuvième anniversaire en janvier prochain.

Le visage de Peter s'était assombri.

— J'espère qu'ils ne vont pas nous empêcher de nous marier sous prétexte que nous sommes cousins germains!

— Comme si c'était une raison! Nous nous aimons, il n'y a que cela qui compte.

— Et nous sommes assez grands pour savoir ce que nous voulons.

Peter... Oh! Peter...

Cynthia ne pouvait dissocier l'image de Birch Vale de celle de Peter, et les souvenirs lui revenaient en masse.

Les parties de cache—cache, l'exploration des greniers tapissés de

poussière, les promenades à cheval, les baignades dans le lac, l'été venu. Et, à l'automne, la cueillette des champignons dans les bois... Tout cela représentait son enfance.

Puis elle avait grandi et découvert qu'elle était amoureuse de son compagnon de jeux, son beau cousin blond. Et un soir, Peter l'avait officiellement demandée en mariage. Si cérémonieusement.

En guise de réponse, elle s'était mise à pleurer.

— Des larmes ? s'était étonné son cousin.

— De joie...

Devenir la femme de Peter ? Elle n'avait pas de plus cher désir. Aucun homme n'avait jamais été capable d'éveiller en elle autant d'émois. Et tous deux se connaissaient si bien depuis toujours... N'avaient-ils pas été élevés ensemble ? Peter avait été confié au père de Cynthia quand il avait quatre ans, après que ses parents eurent trouvé la mort dans un terrible accident de voiture.

Peter...

Chaque pierre de Birch Vale, chaque recoin du château, chaque allée du parc lui faisait penser à son cousin. A son amour... Réussirait-elle un jour à fuir les souvenirs ?

Pour leur échapper, Cynthia était partie à Londres. La Seconde Guerre mondiale ravageait l'Europe et les hôpitaux recherchaient désespérément du personnel. Cynthia avait durement gagné ses galons d'infirmière...

Elle travaillait dix, douze, parfois quatorze heures par jour. Pour oublier... Mais à chaque instant, Birch Vale et Peter s'imposaient à elle.

Peter qu'elle ne reverrait jamais...

La guerre finie, Cynthia n'avait pas eu le courage de retourner à Birch Vale. Fuir... Fuir le plus loin possible de ses souvenirs. Lorsqu'on lui avait alors proposé de partir en Inde comme infirmière, elle n'avait pas hésité une seconde.

Pendant trois ans, elle était restée là—bas, se dévouant sans compter. Mais sa santé, pourtant solide, n'avait pas résisté un travail incessant dans un climat épuisant. En dépit de ses protestations, les médecins

avaient ordonné son rapatriement en Angleterre.

Son père était mort quelques mois auparavant. Cynthia avait accueilli cette nouvelle avec une indifférence relative. Le colonel Morrow n'avait jamais occupé beaucoup de place dans son existence. Quand il ne partait pas se promener à cheval, il passait ses journées enfermé dans la bibliothèque et ne se montrait qu'au moment des repas —et encore, pas tous les jours! Il prenait place au bout de la longue table recouverte d'une nappe damassée et c'était à peine s'il remarquait la présence de sa fille et de son neveu. Ces derniers, assis à l'autre bout de la table, n'osaient pas ouvrir la bouche et attendaient le moment de retourner à leurs jeux avec impatience.

Mais le jour où Peter, prenant son courage à deux mains, était allé trouver son oncle pour lui demander la main de Cynthia., quel drame!

— Quoi ? Vous voulez vous marier ? Mais ce n'est pas possible!

— Mais...

— Tout d'abord, vous êtes cousins germains. On n'épouse pas une personne ayant un semblable degré de consanguinité. Par ailleurs, vous êtes bien trop jeunes!

— Mais nous nous aimons, mon oncle!

— Bah! On reparlera de tout cela quand Cynthia sera majeure... D'ici là, vous aurez eu tout le temps de changer d'avis.

Cynthia n'avait pas pardonné à son père de s'être opposé à son mariage avec Peter. Si M. Morrow avait donné son accord, peut-être vivrait-elle en ce moment à Birch Vale avec un mari aimant, des enfants...

— Si Mlle Morrow ne veut plus vendre le château de Birch Vale, je comprendrai sa décision, avait dit Robert Shelford.

Au lieu de lui être reconnaissante d'être venu à son secours, Cynthia lui en voulait terriblement.

Il prétendait comprendre. Mais comment était-il possible que cet homme arrogant et trop sûr de lui soit capable de saisir ses sentiments ?

Des qu'elle l'avait aperçu, Cynthia l'avait trouvé antipathique. Elle se

trouvait sur la terrasse quand il était apparu sur le seuil d'une des portes—fenêtres en compagnie du notaire.

Et déjà, il prenait des airs de propriétaire. Maître Dallas lui avait dit quelque chose qui l'avait fait éclater de rire et l'antipathie que lui portait déjà Cynthia avait décuplé.

Le notaire avait alors aperçu la jeune fille et s'était mis en devoir de faire les présentations.

Quand Robert Shelford lui avait serré la main en plongeant son regard dans le sien, un trouble étrange avait envahi Cynthia.

« Je le déteste, s'était-elle alors dit. Je le déteste de toutes mes forces... »

Sa haine avait décuplé quand il lui avait parlé de Birch Vale avec suffisance — une suffisance intolérable.

— Je veux rendre au château toute sa splendeur d'antan!

Comment cet homme d'affaires, cet aventurier venu des États-Unis pouvait-il avoir la moindre idée de la splendeur d'antan de Birch Vale ?

Quand, le cœur serré, Cynthia avait parcouru la demeure de son enfance, c'était à peine si elle l'avait reconnue tant la guerre y avait fait des ravages. Vitres brisées, cheminées en miettes, portes brûlées... Heureusement, les domestiques avaient pensé à mettre les meubles de prix à l'abri dans les communs!

Quant au parc et aux jardins, ils étaient envahis par les mauvaises herbes. Non, Robert Shelford ne pouvait pas imaginer comment était le château autrefois !

— J'ai changé d'avis. Je ne veux plus vendre.

« Pourquoi ai-je dit cela ? » se demanda Cynthia, gênée.

Pour se donner une contenance, elle se leva et se dirigea à pas lents vers la fenêtre.

— Mademoiselle Morrow, commença le notaire.

Il n'en dit pas plus et Cynthia devina que d'un geste, Robert Shelford l'avait fait taire.

De quoi se mêlait-il? Cynthia se retourna.

— Voila, j'ai réfléchi, s'entendit—elle déclarer. Je vends Birch Vale, mais pas le petit manoir.

« Le petit manoir »... On avait toujours appelé ainsi cette jolie demeure du XVII^e siècle totalement indépendante du château. C'était la que la grand—mère de Cynthia avait passé les dernières années de sa vie.

— Le,.. le petit manoir? balbutia maître Dallas.

Les sourcils froncés, il se mit à calculer mentalement la somme qu'il faudrait soustraire de la vente.

— Vous souhaitez garder le petit manoir ? interrogea Robert Shelford. Très bien.

Cynthia, qui s'attendait à des protestations, ne sut plus que dire. Le notaire jeta quelques chiffres sur son calepin.

— Cessez de calculer, Dallas! S'écria Robert Shelford. Le prix de vente restera celui que nous avons fixé.

Le notaire le fixa, médusé.

— Ce n'est pas possible! s'exclama-t—il, retrouvant enfin sa voix. Si Mlle Morrow veut conserver le petit manoir, il faut déduire...

— Mais non! coupa Robert Shelford avec agacement. Ne discutons plus. Je suis d'accord pour que nous en restions à nos arrangements. Et Mlle Morrow restera propriétaire du petit manoir.

Cynthia se raidit.

— Je ne veux pas que vous me fassiez la charité, monsieur Shelford!

— Il ne s'agit pas de cela. Le petit manoir est charmant, je vous l'accorde, mais je n'en ai que faire. C'est Birch Vale qui m'intéresse. C'est pour Birch Vale que j'ai fait une offre à maître Dallas. Par conséquent, il n'y a pas lieu de modifier les documents.

— Ou très peu, admit le notaire, visiblement dépassé par les événements.

Cynthia se tourna vers Robert Shelford.

— Pour... pourquoi? balbutia-t-elle.

Leurs yeux se rencontrèrent et pendant quelques instants, un silence presque absolu régna dans la pièce. La jeune fille eut l'impression qu'on n'entendait plus que les battements fous de son cœur. De nouveau, un trouble incompréhensible l'envahit.

Avec brusquerie, elle se détourna tout en répétant:

— Je ne veux pas que vous me fassiez la charité.

— Il n'est pas question de charité. Je veux Birch Vale, vous voulez le petit manoir... Cela me semble suffisamment clair. Inutile de discuter pendant des heures.

Robert Shelford n'était pas homme à perdre son temps en péroraisons inutiles... Indécise, Cynthia se tourna vers le notaire.

— Que pensez-vous de cette proposition, maître ?

Le regard du notaire alla de l'un à l'autre.

— C'est... hum, très généreux de la part de M. Shelford. Très généreux, oui... Et, en tant que votre représentant dans cette affaire, mademoiselle Morrow, je tiens à lui exprimer toute votre gratitude.

« Il me trouve bien impolie,.. Il estime que j'aurais du me confondre en remerciements !

se dit Cynthia avec un certain cynisme. Si j'étais meilleure comédienne, j'aurais pu.

Malheureusement... »

De toute manière, elle n'avait pas l'intention de faire le moindre effort pour Robert Shelford. Si elle venait habiter le petit manoir, qui se trouvait situé à près de deux kilomètres du château, les occasions de rencontre se trouveraient très réduites.

La décision de garder cette propriété lui était venue brusquement. Et maintenant qu'elle l'avait prise, elle s'en félicitait. Peut-être y trouverait-elle la paix, le repos... et l'oubli !

— Merci, monsieur. J'accepte votre offre. J'espère que vous n'aurez pas à la regretter.

— Pourquoi?

Cynthia ne répondit pas. Après quelques instants de silence, Robert Shelford reprit la parole.

— Acceptez—vous de me vendre les meubles? On m'a dit qu'ils avaient été stockés dans les écuries. J'aimerais qu'ils retrouvent leur place et que Birch Vale redevienne comme avant-guerre.

— Comme avant—guerre! s'exclama Cynthia avec un rire sarcastique.

S'il croyait cela possible! La jeune fille jugea cependant plus sage de retenir les commentaires acerbes qui lui venaient aux lèvres.

— Je ne sais dans quel état vous trouverez les meubles, déclara-t-elle d'un ton détaché.

Maître Dallas en possède l'inventaire et si vous êtes intéressé, vous pouvez convenir d'un prix avec lui. Quand la maison a été réquisitionnée, on a en effet entreposé tout ce qui représentait une certaine valeur dans les communs. A l'exception des tableaux, qui se trouvent en sûreté à la banque. Mais je n'ai pas l'intention de m'en défaire...

— Je m'en doute bien!

Le notaire jugea le moment d'intervenir.

— Oui, j'ai l'inventaire de tous les meubles, monsieur Shelford. Ils ont été expertisés et vous trouverez les prix sur la liste que je vais vous communiquer...

Les deux hommes continuèrent à discuter mais Cynthia n'écoutait plus. Ainsi, avant que le soir tombé, la cession de Birch Vale à un étranger serait définitives.

« Au lieu de continuer à vivre à Londres, je viendrai m'installer au petit manoir. Comme ma grand-mère. »

Cynthia n'avait pas oublié cette vieille dame de plus de quatre-vingts ans aux manières cassantes mais au cœur d'or.

— Il y a eu des Morrow à Birch Vale depuis cinq siècles, lui avait-elle dit un jour. Et maintenant la lignée va s'éteindre...

— Pas du tout, puisque je vais épouser Peter. C'est un Morrow, lui aussi.

Sa grand-mère avait—elle entendu? En tout cas, elle n'avait pas répondu et Cynthia s'était ensuite souvent demandé si la vieille dame n'avait pas eu la prescience des événements à venir.

— Si vous voulez bien signer ici, mademoiselle... Ici aussi... Et encore la...

Cynthia s'exécuta. Puis elle se leva. Les deux hommes l'imitèrent.

— Eh bien, il ne me reste plus qu'à rentrer à Londres... fit la jeune fille.

— Je suis moi—même sur le point de prendre la route, déclara Robert Shelford. Puis-je vous offrir une place dans ma voiture ?

— Non, merci. Au revoir, maître.

Robert Shelford lui ouvrit la porte. Cynthia aurait voulu éviter son regard, mais cet homme dégageait un tel magnétisme qu'elle ne put faire autrement que de lever les yeux vers lui au passage.

— Si j-e peux vous aider en quoi que ce soit, n'hésitez pas à faire appel à moi, déclara-t—il.

— Mais...

Cynthia s'interrompit. Elle avait oublié, l'espace d'un instant, qu'elle se trouvait devant le nouveau maître de Birch Vale.

— J'espère ne jamais avoir à vous déranger, monsieur.

Robert Shelford la toisa sans mot dire. En voyant une lueur ironique briller dans son regard, Cynthia se sentit envahie de colère.

« Ma parole, il se moque de moi! »

Après lui avoir adressé un bref signe de tête, elle sortit. Au lieu de prendre le chemin de la gare, elle emprunta l'allée qui menait au petit manoir.

Ce matin encore, elle avait l'intention de s'installer définitivement à Londres... Le hasard en avait décidé autrement. Le hasard ? Ou bien le destin ?

Entendant un bruit de moteur, Cynthia se rangea sur le bas-coté. Une Rolls—Royce vert foncé la douba. Robert Shelford, qui se tenait au

volant, agita la main avec un sourire ironique. La voiture disparut au prochain tournant dans un nuage de poussière. Cynthia serra les poings tout en déclarant avec force:

— Je le déteste! Oh! Comme je le déteste!

Chapitre 2 :

Cynthia ferma les yeux, exposant son délicat visage aux chauds rayons du soleil. Chaque jour, la jeune fille se félicitait de sa décision d'être venue vivre au petit manoir.

Peu à peu, elle reprenait des forces. Elle qui n'arrivait plus à dormir depuis des mois sombrait dans un profond sommeil dès que sa tête touchait l'oreiller.

C'était Grâce qui la réveillait le lendemain matin en lui apportant le plus appétissant des petits déjeuners. Comme elle avait de la chance d'avoir Grâce et Rose! Cynthia connaissait depuis toujours ces deux sœurs qui avaient été au service de sa grand-mère. Quel âge avaient-elles maintenant ? La jeune fille l'ignorait et n'aurait pas commis l'indiscrétion de le leur demander.

En prenant possession du petit manoir, elle avait du leur annoncer qu'il lui était impossible de les garder.

— Vous avez l'intention d'engager des femmes de chambre plus jeunes ? avait alors demandé Rose.

— Il ne s'agit pas de cela! Au contraire, j'aimerais vous proposer de rester ici. Mais je ne peux pas me permettre d'avoir du personnel. Mon père a laissé de nombreuses dettes que le produit de la vente de Birch Vale épongera à peine. J'ai tout juste de quoi vivre... et dès que ma santé se sera améliorée, j'ai l'intention de me remettre à travailler.

Dans un soupir, Cynthia avait ajouté:

— Pour l'instant, il n'en est pas question. Je suis fatiguée... Si fatiguée...

Après avoir échangé un coup d'œil entendu avec Rose, Grâce avait déclaré;

— Si vous voulez bien de nous, nous serions très heureuses de rester, Mademoiselle.

Sans...

— Mais vous n'avez pas compris ce que je viens de vous expliquer ? fit Cynthia avec lassitude.

— Si, Mademoiselle. Vous ne m'avez pas laissé le temps de terminer ma phrase. J'allais ajouter sans qu'il soit question de rémunération...

— Voyons, Grâce, je ne peux accepter que...

— Nous considérons toutes deux le petit manoir comme notre maison. Si vous ne voulez plus de nous, ou irions—nous ? Je vous assure qu'en dépit de notre âge, nous sommes encore très valides et capables de rendre de grands services. Rose est une cuisinière absolument exceptionnelle. Avec trois fois rien, elle est capable de préparer le plus délicieux des repas... Faites—nous confiance, Mademoiselle. Vous ne le regretterez pas!

En effet, Cynthia n'avait pas regretté une seconde sa décision de garder les deux sœurs.

Elle leur devait en grande partie l'amélioration de sa santé. Tout en la traitant avec une familiarité respectueuse, Grâce et Rose lui préparaient des petits plats, fleurissaient sa chambre, multipliaient les attentions. La maison, tenue de manière impeccable, sentait bon l'encaustique et la lavande.

Peu à peu, Cynthia reprenait des couleurs et du poids. Mais elle n'avait pas encore retrouvé sa bonne mine d'antan...

— Tu es si jolie! répétait autrefois Peter.

Que dirait—il s'il la voyait maintenant ? Avec son visage amaigri, ses pommettes saillantes, ses yeux creux et ses cheveux ternes ? Cynthia s'étira paresseusement sous la caresse du soleil. Dans le jardin, on n'entendait que le gazouillis des oiseaux, ponctué par le roucoulement des colombes. Le chèvrefeuille et le réséda embaumaient.

— Excusez—moi de vous déranger, Mademoiselle, fit Grâce. Mais Joe Rogers demande le nom de la dame qu'il doit aller chercher à la gare.

Joe Rogers était un instituteur à la retraite qui faisait parfois office de chauffeur de taxi.

— C'est Mme Eastwood, répondit Cynthia.

— Comment est-elle ?

— Petite, blonde, élégante et très jolie. Il ne peut pas se tromper!

— Bien, Mademoiselle. Nous avons préparé la chambre bleue à son intention.

— Parfait, Grâce. Mme Eastwood y sera très bien. D'autant que la salle de bains se trouve juste à coté...

Après le départ de Grâce, Cynthia se demanda — pour la cinquantième fois peut-être —

pourquoi elle avait invité Sara Eastwood. «J'ai eu tort. Je suis tellement mieux toute seule...

Et Sara va s'ennuyer ici, c'est certain. Elle qui n'apprécie que l'animation des grandes villes... » .

Cynthia avait fait la connaissance de Sara en Inde, au cours d'un voyage en chemin de fer. Elle revoyait la gare poussiéreuse, envahie d'une foule compacte... Au milieu des femmes vêtues de saris de couleurs vives, Sara avait l'air d'une gravure de mode dans sa robe en toile blanche fraîchement repassée. Quelle différence avec l'ensemble froissé que portait Cynthia! Celle—ci, fatiguée après vingt—quatre heures de voyage dans un compartiment étouffant, n'avait pu s'empêcher de regarder avec ressentiment cette jolie femme trop maquillée.

Sara n'était pas seule. Le prince — que tout le monde en Inde connaissait de vue —, était venu l'accompagner à la gare, ainsi qu'un jeune Anglais qui avait peine à réprimer un mouvement d'humeur chaque fois que Sara s'accrochait à son bras d'un geste possessif.

Deux serviteurs en livrée rouge et or portaient la malle de Sara. Un autre était chargé de ses deux valises en cuir. Le jeune Anglais consulta les billets qu'il tenait à la main et, avisant le wagon sur la plate—forme duquel se tenait Cynthia, déclara:

— C'est ici. Dépêche-toi de monter, sinon tu vas rater le train.

Avec impatience, il ajouta:

— Tu veux qu'il parte sans toi?

Pendant que les serviteurs montaient les bagages de Sara dans le

compartiment, celle-ci se pendit au cou du jeune Anglais.

— Ralph... fit—elle, les larmes aux yeux. Tu m'éciras ?

— Bien sur, lança-t-il en se dégageant. Bien sur...

— Tu ne m'oublieras pas ?

— Ne dis pas de sottises.

— Est-ce que... est-ce que tu viendras me voir ?

— Pas pour le moment: le prince a besoin de moi.

Sara lui tendit ses lèvres.

— Au revoir, Ralph. Au revoir, mon amour..,

Ralph déposa un rapide baiser sur la joue de Sara.

— Au revoir. Et bon voyage!

Tête basse, les épaules voûtées, Sara s'était enfin décidée à monter dans le train.

— Bon voyage! avait encore crié Ralph.

Le chef de gare avait sifflé en agitant son drapeau. Puis, lentement, péniblement, la poussive locomotive avait démarré dans un nuage de vapeur. Longtemps, Sara était demeurée debout devant la fenêtre, tandis que les larmes coulaient sur son visage, délayant son maquillage. Puis elle était allée s'asseoir à l'autre bout du compartiment où Cynthia avait repris place, et s'était mise à sangloter sans fin.

Tout d'abord, Cynthia n'avait osé intervenir. Puis, voyant qu'elle ne se calmait pas, elle lui avait posé la main sur l'épaule dans un geste amical avant de lui tendre un mouchoir.

— Merci... avait murmuré Sara en jetant son chapeau sur la banquette.

Après un silence, elle avait ajouté :

— Je me suis rendue ridicule, n'est-ce pas ?

— On n'est jamais ridicule quand on a du chagrin.

Sara se mit en devoir de sécher ses larmes.

Elle paraissait beaucoup plus âgée vue de près. Lorsque son visage était dépourvu de maquillage, comme en ce moment, ses traits s'accroissaient encore davantage.

— Je suis désolée, murmura-t-elle. Mais c'est ma faute... Je croyais qu'il m'aimait. Je n'ai en fait été pour lui qu'une distraction passagère.

La-dessus, Sara se remit de la poudre et du rouge à lèvres.

— Oui, c'est ma faute, reprit-elle. J'aurais dû me montrer inaccessible. Les hommes aiment la difficulté. Ils ont l'instinct du chasseur et quand on veut les garder, il faut savoir se dérober. Si on leur rend les choses trop faciles, ils se lassent vite.

Soudain, Sara éclata de rire.

— Je connais les recettes, vous voyez ! Mais je ne les mets jamais en application. Avez-vous déjà été amoureuse ?

Cette question directe demandait une réponse honnête.

— Oui, répondit Cynthia avec simplicité.

— Alors vous devez me comprendre.

Après une seconde de réflexion, Sara poursuivit :

— Peut-être pas, remarquez ! Moi, quand je suis amoureuse, je deviens trop exclusive, j'accapare le pauvre homme, je l'étouffe... et il ne peut pas supporter ça, surtout s'il a tendance à la claustrophobie ! Mais c'est mon tempérament, je n'y peux rien.

Sara, qui avait enfin fini de se remaquiller, se tourna vers Cynthia.

— Voulez-vous un conseil ? Si vous êtes amoureuse, dépêchez-vous d'épouser l'heureux élu. Sinon il se lassera de vous.

Sa voix se brisa.

— Comme Ralph s'est lassé de moi...

Avec un rire forcé, elle lança :

— Je suis idiote, n'est-ce pas ? Oh ! Avec le temps, je l'oublierai... Du moins, je l'espère !

Pendant tout le voyage jusqu'à Calcutta, Sara ne cessa de parler d'elle. Cynthia l'écoutait avec une indulgence mêlée de pitié. Très spontanée, pleine de vitalité, cette femme lui avait tout de suite été sympathique.

— Qu'est devenu votre mari ? demanda-t-elle quand Sara lui apprit qu'elle avait été mariée.

— Il m'a quittée voici déjà de longues années, C'était un Américain, un vrai play-boy... Nous avons été très heureux pendant six mois. Puis j'ai commence à lui faire des scènes de jalousie. Je ne pouvais pas supporter qu'il regarde une autre femme... Or Benny était très flirteur. Un soir, après une dispute, il est parti. Peu après, ses avocats sont venus me proposer le divorce, assorti d'une pension très coquette. Celle-ci me serait versée régulièrement tant que je laisserais Benny tranquille. J'ai compris ou était mon intérêt...

Sara parla ensuite de tous les hommes qu'elle avait aimés. Après son mariage, ils avaient été nombreux à se succéder dans sa vie et dans son cœur. Tout d'abord un jeune attaché d'ambassade espagnol qui avait été rappelé dans son pays. Puis un Français qui s'était bien gardé de lui dire qu'il était déjà marié. Un Italien, un Autrichien et le dernier de la liste, un Anglais: Ralph.

— C'est bien simple! conclut-elle. Je perds la tête quand il s'agit des hommes.

Cynthia voulait bien le croire...

Les deux femmes étaient aussi dissemblables que possible. Pourtant, pendant les quelques semaines que Sara avait passées à Calcutta, une amitié était née entre elles. Sara espérait toujours que Ralph viendrait la chercher... Quand elle comprit qu'il ne fallait pas y compter, elle décida de rentrer en Angleterre. Les deux femmes se firent leurs adieux en promettant de ne pas se perdre de vue.

C'était tout à fait par hasard qu'elles s'étaient retrouvées à Londres. Cynthia regagnait le petit hôtel ou elle avait pris pension juste au moment ou une femme très élégante se trouvait à la réception.

— Vous n'avez rien de moins cher ? l'entendit-elle demander à l'employé.

Cette voix un peu rauque et sensuelle... Cynthia l'aurait reconnue entre toutes.

— Sara!

— Cynthia! Quelle surprise de vous voir ici ! Je vous croyais toujours à Calcutta. D'ailleurs, je vous ai envoyé une longue lettre la-bas il y a une quinzaine de jours.

— J'aurais du vous dire que je rentrais en Angleterre. Mais quand j'ai pris le bateau, j'étais si malade que je n'ai pas eu le courage d'écrire deux lignes.

— Vous avez été souffrante ?

— Le climat ne me réussissait pas. J'étais fatiguée a un point tel que les médecins n'ont pas voulu que je reste à Calcutta.

Sara glissa son bras sous celui de Cynthia et l'entraîna vers un canapé, après avoir jeté au réceptionniste:

— C'est entendu, je prends la chambre. Même si je la trouve excessivement chère...

— Vous allez vous installer ici? S'enquit Cynthia.

— Oui. Je ne peux pourtant pas me le permettre...

— Mais cet hôtel est très bon marché en comparaison de...

— Pour moi, tout est hors de prix en ce moment. J'ai de terribles soucis d'argent.

Benny a été tué dans un accident d'avion. Résultat: je n'ai plus de pension.

— Mon Dieu! Comment...

— Oh! Je vais bien me débrouiller! s'exclama Sara avec son optimisme habituel.

Remarquez, je pourrai toujours vendre mes bijoux. J'espère cependant ne pas en arriver là!

Avec un peu de chance, tout s'arrangera.

Même si Sara prétendait être démunie, elle n'en avait pas l'air! Cynthia examina sa robe d'une simplicité voulue, certainement griffée d'un nom célèbre, les diamants qui pendaient à ses oreilles, les bagues qui étincelaient à ses doigts...

Après avoir parlé pendant près d'une demi-heure de ses problèmes,

Sara lança:

— Et vous ? Que devenez—vous?

Cynthia lui fit part de son intention d'aller habiter au petit manoir.

— A la campagne? s'exclama Sara. Quel rêve ! Vous ne pouvez pas savoir à quel point j'aimerais passer des vacances au vert et au calme...

Que pouvait faire Cynthia, sinon l'inviter ? Sara accepta sans se faire prier, avec un visible soulagement.

« Elle est vraiment aux abois », avait alors songé Cynthia. A ce moment-la, la jeune fille avait été heureuse de pouvoir rendre service à son amie. Mais maintenant que l'arrivée de Sara était imminente, elle se posait des questions...

Sara s'adapterait-elle à la vie paisible qu'on menait au petit manoir? Cynthia en doutait.

« Bah! Si elle s'ennuie, elle n'aura qu'à partir! »

— Je vais cueillir des fleurs pour la chambre de Mme Eastwood, dit-elle à Rose qui lui apportait un verre de lait au miel.

Armée d'un sécateur, Cynthia descendit l'allée bordée de rhododendrons qui menait à la roseraie. La jeune fille évita de regarder vers la gauche. Là ou, dans le lointain, on apercevait les toitures du château.

Cynthia était arrivée depuis trois semaines au petit manoir. Ses pas la conduisaient souvent malgré elle vers Birch Vale, mais elle avait jusqu'à présent réussi à s'arrêter à temps.

Avec tact, Rose et Grâce évitaient de lui parler du nouveau propriétaire du domaine.

Pourtant, Robert Shelford devait être le centre des conversations au village.

Cynthia se promit de ne pas mentionner Birch Vale et son nouveau propriétaire devant Sara. Connaissant son amie, elle savait que cette dernière voudrait à tout prix faire la connaissance de Robert Shelford. Or Cynthia ne souhaitait qu'une chose: oublier l'existence de cet homme.

Pourtant, sans la générosité de Robert Shelford, ou serait—elle

aujourd'hui ? En tout cas, elle ne mènerait pas cette existence paisible au petit manoir. Cynthia s'en voulait d'avoir accepté un tel cadeau de la part d'un individu qu'elle haïssait. Elle tentait de se donner bonne conscience en se disant que Robert Shelford avait consenti à lui laisser le petit manoir parce qu'elle menaçait de ne pas vendre Birch Vale.

Dans les jours qui avaient suivi son installation au petit manoir, le notaire était venu lui apporter l'acte de propriété.

— M. Shelford aimerait vous voir, lui avait-il dit.

La réponse avait été immédiate:

— Je ne vois pas pourquoi !

— Il a des questions à vous poser au sujet du château, de son histoire. Mais je lui ai dit que vous aviez été souffrante et que vous aviez besoin de repos. Il a très bien compris...

Comme si elle avait besoin de la compréhension de Robert Shelford!

Incapable de résister plus longtemps à son désir de revoir Birch Vale, Cynthia sortit du jardin et gravit la colline. Elle savait que de là-haut, on avait une vue magnifique sur le château.

La jeune fille s'assit sur un tronc d'arbre et avec émotion, contempla la maison où elle était née. Le soleil faisait étinceler les fenêtres et parsemait de paillettes dorées le bassin ovale et le lac où évoluaient deux cygnes. Un filet de fumée s'échappait d'une cheminée.

Des jardiniers s'activaient dans le parc. La vieille demeure reprenait vie...

Une larme perla au bord des longs cils de Cynthia. C'était la qu'elle avait espéré passer toute son existence, avant de léguer la demeure ancestrale à ses enfants.

Ceux que Peter lui aurait donnés...

Perdue dans ses pensées, Cynthia n'avait pas entendu les pas d'un cheval. Soudain, l'animal hennit et elle sursauta.

Robert Shelford retint ses rênes et baissa les yeux sur la jeune fille.

— Vous... vous m'avez fait peur, balbutia-t-elle.

— Vous regardiez Birch Vale ?

Cynthia ne répondit pas.

— Vous devriez venir au château pour me donner des conseils de décoration, poursuivit-il.

— Vous avez besoin de conseils?

— Des vôtres, oui.

Cynthia se détourna. Pourquoi cet homme la troublait-il autant? Certes, il était très séduisant. Certes, il avait une présence extraordinaire et dégageait un puissant magnétisme.

Mais elle le considérait comme son ennemi,

— Je regrette, monsieur, mais je ne pense pas pouvoir vous aider. Vous devriez vous adresser à M. Jenkins, le régisseur de mon père. Il connaît le domaine mieux que quiconque.

— Pas mieux que vous.

Un sourire vint aux lèvres de Robert Shelford. Soudain, il parut plus jeune, plus accessible, plus...

« Mais je suis folle ! » se dit Cynthia, furieuse contre elle-même.

— J'ai promis à maître Dallas de vous laisser le temps de vous remettre, reprit Robert Shelford. Je tiendrai parole. Au revoir mademoiselle Morrow. Mais, à très bientôt...

Sans cesser de sourire, il lui adressa un bref signe de tête. Un coup de vent fit voler ses cheveux sombres, tout comme la crinière noire du grand étalon.

Tournant bride, il partit au petit trot.

Cynthia le suivit des yeux, Il lui fallait bien admettre — à regret ! — que cet homme savait se tenir à cheval. C'était un vrai cavalier. A pas lents, la jeune fille descendit la colline. Si elle avait su qu'elle allait rencontrer Robert Shelford, jamais elle n'en aurait entrepris l'escalade.

Curieusement, le sentiment de haine qu'elle éprouvait à l'égard du nouveau propriétaire de Birch Vale se trouvait remplacé par un autre sentiment. La peur...

Chapitre 3 :

En arrivant en vue du petit manoir, Cynthia aperçut une voiture garée devant le perron.

Un homme en sortit et se dirigea vers la porte d'entrée.

— Par exemple ! Arthur Marriott! fit—elle à mi—voix.

Si elle s'était écoutée, la jeune fille ne se serait pas montrée. Depuis qu'elle était revenue vivre dans la région, sous prétexte de sa grande fatigue, elle avait réussi à éviter les visites.

Grâce ou Rose écartaient les importuns qui se présentaient à la porte comme ceux qui téléphonaient.

Mais Cynthia se rendit bien compte qu'elle ne pouvait pas continuer à rester enfermée sans voir personne !

— Arthur ! appela-t—elle.

— Cynthia!

En quelques enjambées, Arthur Marriott la rejoignit et lui prit les mains. C'était un homme jeune, au visage déjà empâté et aux yeux pales, un peu globuleux.

— Je t'ai écrit la semaine dernière, Cynthia. As—tu reçu ma lettre ?

— Oui. Excuse—moi de ne pas y avoir encore répondu, mais j'étais très fatiguée. J'ai besoin de repos...

— Tu as été malade ?

— Oh ! Ça va beaucoup mieux. Mais parlons plutôt de toi, Arthur. Que deviens—tu?

— Eh bien, j'ai repris le domaine de mon père.

D'un ton pompeux, il ajouta:

— Et j'ai servi de mon mieux mon pays pendant la guerre, même si je ne portais pas d'uniforme.

Cynthia eut envie de rire. Arthur ne changerait donc jamais ? Il se prenait tellement au sérieux que c'en devenait parfois grotesque. Depuis toujours, Arthur Marriott avait été amoureux d'elle. Déjà, étant

enfant, il la suivait comme une ombre... Cynthia se souvenait avec un certain remords qu'elle s'arrangeait toujours pour l'éviter, tant elle le trouvait ennuyeux. Ils entrèrent ensemble au salon. Avec ses rideaux en chintz fleuri et ses meubles en merisier, cette pièce paraissait très accueillante. La jeune fille n'avait encore apporté aucun changement à l'ameublement du petit manoir. Elle s'y trouvait si bien... Dans ces conditions, pourquoi chercher à le transformer ?

— Assieds-toi, Arthur, fit Cynthia en indiquant un fauteuil à son visiteur.

— Merci.

Arthur hocha la tête d'un air sentencieux.

— Ainsi, te voila de retour dans la région? Cela m'a beaucoup étonné.

— Pourquoi? C'est mon pays, j'y suis née...

— Mais je croyais que tu avais vendu tout le domaine. Imagine ma surprise quand on m'a dit que tu avais gardé le petit manoir!

Cynthia demeura silencieuse. Elle n'avait aucune envie de raconter à Arthur Marriott pourquoi et comment elle demeurait en possession du petit manoir!

— Qui est ce M. Shelford ? Poursuivit Arthur avec une visible méfiance.

— Je ne sais rien de lui.

— D'après ce que j'ai entendu, il ne s'agirait pas d'un homme très recommandable.

— Ah! Que raconte—t—on à son sujet?

— Des bruits courent... Mais qu'y a—t-il de vrai dans tout cela ? Les gens lui en veulent parce qu'il est très riche et aussi parce qu'il n'est pas du coin. Personne n'a jamais entendu parler de lui, on ignore tout de l'origine de sa fortune.

— Le grand mystère, quoi! S'exclama Cynthia en riant. Voila de quoi faire jaser les bonnes gens pendant des mois.

— Et pour tout arranger, figure—toi qu'il a des idées sur l'agriculture!

Avec une moue dédaigneuse, Arthur enchaîna:

— Comme tous ceux qui n'y connaissent rien, il prétend tout réformer grâce à des méthodes nouvelles.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ? ne put s'empêcher de lancer Cynthia.

— Mais je suis concerné: tous mes meilleurs ouvriers m'ont quitté pour aller travailler chez lui. Dans les domaines avoisinants, c'est la même chose... Bientôt, il ne restera plus un seul homme capable sur nos terres. Ils seront tous partis chez ce M. Shelford qui gâche le métier en offrant de meilleurs salaires.

— Et tu t'étonnes qu'ils acceptent ? Fit Cynthia, sarcastique. Que veux-tu, c'est humain.

— Ce M. Shelford leur a aussi promis de mieux les loger. Il va rénover tous les cottages dépendant du château et les transformer en palaces. Du moins, c'est ce qu'il prétend!

Attendons pour voir... Mais dans de telles conditions, comment veux-tu que nous rivalisions?

Cynthia réprima un sourire. Les raisons de la véhémence d'Arthur ne lui échappaient pas.

Depuis plusieurs générations, le domaine des Marriott était géré avec un souci de l'économie frisant l'avarice. La jeune fille n'ignorait pas que son ami d'enfance avait toujours nourri un tendre sentiment à son égard. Mais elle se rendait compte que l'intérêt n'était pas étranger à ses calculs... Car les terres de Birch Vale, jointes à celles des Marriott, auraient fait de lui le plus gros propriétaire terrien du comté et peut-être même de l'Angleterre.

Arthur soupira profondément.

— Ah! Quel dommage que tu aies du vendre ! Je sais bien que ce n'est pas ta faute. Ton père...

Il ne termina pas sa phrase. Après quelques instants de silence, il se décida à reprendre la parole avec un haussement d'épaules.

— Que veux-tu, c'est ainsi et ça ne sert à rien d'épiloguer. Je tenais cependant à te dire que j'étais désolé que tu aies du vendre Birch Vale. Et que j'étais aussi désolé pour... pour Peter.

Cynthia se raidit.

— Ne parlons pas de lui, s'il te plaît.

— Quelle histoire navrante! Soupira Arthur.

S'empressant d'en revenir au sujet qui l'intéressait, il redemanda:

— Alors, que sais-tu de ce M. Shelford ?

— Rien, te dis-je. Selon le notaire, il aurait vécu longtemps aux États-Unis. Sa mère est américaine, je crois.

— Une Américaine! s'écria Arthur en levant les yeux au ciel.

— Ainsi, il court des rumeurs à son sujet? Lesquelles ?

— Bah! Tu sais, les rumeurs...

Arthur paraissait mal à l'aise et, connaissant son puritanisme, Cynthia se dit qu'il devait être choqué. Probablement parce que l'on attribuait à Robert Shelford de nombreuses conquêtes féminines.

« Pauvre Arthur! songea-t-elle, à la fois amusée et vaguement apitoyée. Il n'a pas changé du tout ! » Comme si cela s'était passé la veille, Cynthia se souvenait dans les moindres détails du jour où Arthur l'avait maladroitement demandée en mariage.

Ils étaient allés chasser à courre. La pluie tombait à torrents et, comble de malchance, le cheval de Cynthia s'était mis à boiter alors qu'ils se trouvaient encore à plusieurs kilomètres de Birch Vale. Laisant les chasseurs continuer sans eux, Arthur et Cynthia étaient allés se réfugier dans une petite auberge pendant que Peter rentrait au château au triple galop.

— Demande qu'on te fasse un grand feu et essaie de te sécher, avait-il dit à la jeune fille avant d'éperonner son cheval. Je vais revenir te chercher en voiture le plus vite possible.

Cynthia n'avait pu s'empêcher d'en vouloir à Arthur. Les sentiments que Peter et elle éprouvaient l'un pour l'autre n'étaient-ils pas évidents? Arthur aurait pu avoir la délicatesse de les laisser en tête à tête pour aller lui-même chercher une voiture !

Hélas ! Arthur n'était pas le plus délicat des hommes ! Pendant que Peter galopait sous la pluie battante, il vint tenir compagnie à Cynthia qui se réchauffait devant la cheminée.

— Pouvez-vous nous faire du thé ? demanda-t-il à l'aubergiste.

— Tout de suite, monsieur.

Cynthia éternua.

— Moi, je préférerais un whisky.

Elle avait dit cela un peu par défi, car elle savait que ce rigoriste d'Arthur n'admettait pas que les femmes boivent de l'alcool.

— Un thé pour moi... et un whisky pour Mlle Morrow, commanda Arthur du bout des lèvres.

— Du whisky? fit l'aubergiste. Vous avez bien raison, mademoiselle. Pour éviter d'attraper un rhume, il n'y a pas mieux.

Un peu plus tard, alors que Cynthia buvait son whisky à petites gorgées, Arthur s'éclaircit la gorge.

— Cynthia, j'ai quelque chose à te demander.

— Oui ? Qu'est—ce que c'est ? fit-elle d'un air absent, tout en calculant combien de temps il faudrait à Peter pour arriver à Birch Vale et revenir.

— Veux—tu m'épouser? interrogea Arthur sans autre préambule.

— Quoi ?

— Veux—tu m'épouser?

— Mais tu es fou!

Arthur devint couleur brique.

— Non, je ne suis pas fou, rétorqua—t-il, les lèvres pincées. Je me rends compte que tu aimes bien Peter, mais vous êtes cousins germains, et jamais ton père...

— Peter et moi sommes fiancés, coupa Cynthia. Mon père nous trouve trop jeunes et préfère que nous attendions un peu pour rendre cette annonce officielle. Mais j'espère que nous pourrons nous marier très vite.

Le visage d'Arthur se crispa. Déjà, Cynthia regrettait d'avoir parlé d'un ton aussi sec.

— Pardon, Arthur, mais...

— Oh! Inutile de t'excuser. J 'ai compris, fit—il d'un ton aigre.

Revenant à l'instant présent, Cynthia contempla son ami d'enfance d'un air songeur.

— Pourquoi ne t'es—tu jamais marié ?

Arthur se contenta de la fixer sans mot dire. Son regard de chien fidèle en disait plus que de longs discours... Embarrassée, Cynthia se détourna.

— Raconte-moi les derniers commérages ! Les drames de clocher, les liaisons secrètes, les...

— Les liaisons secrètes ! répéta Arthur avec un haut—le—corps. Je regrette, je ne m'intéresse pas aux histoires d'alcôve.

Cynthia éclata de rire.

— Tu es toujours aussi drôle !

— Drôle? Moi ?

— Avec tes œillères... Tu n'as pas encore compris qu'il y avait beaucoup de pécheurs dans ce pauvre monde?

Arthur se redressa d'un air guindé.

— Je n'aime pas que tu dises des choses aussi graves sur un ton aussi léger.

— Écoute, Arthur! Tu...

La porte s'ouvrit sur ces entrefaites et Grâce annonça:

— Mme Eastwood, Mademoiselle.

Ce fut un véritable typhon qui fit irruption dans la pièce. Un tourbillon de soie rouge, les effluves d'un parfum capiteux, le scintillement des diamants...

Sara se jeta au cou de son amie.

— Cynthia, quelle ravissante maison! Je vous trouve bien meilleure mine... Attendez, laissez—moi mieux vous regarder!

— Sara, il faut que je vous présente M. Arthur Marriott, un voisin et ami.

Sara lui tendit la main.

— Bonjour! Cynthia vous a raconté que nous avions fait connaissance dans un train en Inde ?

Se désintéressant déjà d'Arthur, Sara courut à la fenêtre et joignit les mains d'un air extasié.

— Que c'est joli! Que c'est calme et reposant! Comme je suis contente d'être ici!

Bouche bée, Arthur contemplait la nouvelle venue et Cynthia eut de nouveau envie d'éclater de rire.

— Excusez—moi une seconde, déclara—t-elle. Je vais demander à Rose de nous préparer du thé.

Quand elle revint au salon, cinq minutes plus tard, elle eut la surprise de trouver Arthur et Sara penchés l'un vers l'autre comme des conspirateurs.

— Nous parlions de vous, déclara Sara. M. Marriott trouve que vous avez beaucoup maigri.

Elle éclata de rire.

— Vous devez grossir et moi, je suis au régime. Je me demande comment la cuisinière va se débrouiller pour tout concilier!

— Aucun problème, assura Cynthia. J'ai davantage besoin de repos que de nourriture.

— Et peut-on trouver un plus joli endroit pour se reposer? lança Sara.

Arthur se leva.

— Il ne me reste plus qu'à prendre congé. Cynthia, je peux revenir te voir?

— Bien sur,

— Revenez me voir, moi aussi, lança Sara d'un ton provocant.

Arthur, visiblement très gêné, prit congé. A peine était-il parti que

Sara se laissa tomber dans un fauteuil.

— Oui est-ce ?

— Arthur Marriott.

— Je sais, vous me l'avez dit! Il semble beaucoup s'intéresser à vous...

— Ce n'est pas réciproque.

— Est-il riche ?

— Il possède une certaine fortune. Et un vaste domaine.

— Très intéressant, tout cela! Vous devriez considérer.

— Sara, n'essayez pas de jouer les marieuses! Jamais je n'épouserai Arthur Marriott!

— Dommage. Vous préférez rester vieille fille ?

— De nos jours, on dit célibataire.

Sara réfléchissait tout haut.

— Dommage que cet Arthur soit trop jeune pour moi. De toute manière, vous me voyez m'installant à la campagne ?

Songeuse, elle retourna près de la fenêtre.

— Pourtant, je me dis parfois que la campagne a du bon... Mais je m'y ennuie vite. J'aime trop les villes pour m'adapter à autre chose.

— Le bruit, les vapeurs d'essence... fit Cynthia avec une grimace.

—... et l'animation! termina Sara. Vous oubliez l'animation ! Or, c'est de cela dont j'ai besoin.

D'une voix qui tremblait un peu, elle ajouta sans regarder Cynthia:

— Ça aide à supporter la solitude...

Quand elle se retourna, elle souriait, mais son sourire n'atteignait pas ses yeux.

— Après ce voyage, j'aimerais aller me changer et me rafraîchir.

— Je vais vous montrer votre chambre.

Quelques minutes plus tard, Sara battit des mains avec son enthousiasme habituel en explorant sa chambre.

— Ra-vis-sant! Absolument ravissant!

Elle s'arrêta devant un tableau.

— Quel magnifique château! Le connaissez-vous ?

— Oui.

Comprenant qu'il lui était impossible de cacher la vérité, Cynthia ajouta à contrecœur :

— C'était ma maison.

— Votre maison ? s'écria Sara, impressionnée.

— C'est la que j'ai été élevée.

— Ce n'est pas vous qui en avez hérité ?

— Si, mais j'ai été obligée de vendre récemment.

— Quel dommage!

Sara s'approcha du tableau pour mieux l'examiner.

— Ou se trouve ce château? Loin d'ici?

— A deux kilomètres, fit Cynthia à regret.

— Oh! Qui l'a acheté?

— Un certain Robert Shelford.

Sara poursuivit son interrogatoire.

— Comment est-il ?

— Je le connais in peine.

— Il doit être très riche. Vieux?

— Non.

— Marié ?

— Je ne le pense pas.

— Oh, oh! s'exclama Sara. De plus en plus intéressant. Je veux rencontrer cet oiseau rare.

Chapitre 4 :

Robert Shelford poussa la porte d'entrée et pénétra dans le grand hall de Birch Vale.

Pendant quelques instants, il se tint au milieu de cette pièce aux proportions majestueuses, tout en donnant des coups de cravache sur ses hautes bottes noires. On aurait cru qu'il tentait d'enregistrer chacun des détails de ce qui l'entourait. L'escalier monumental, les crédences anciennes, les glaces encadrées de bois sculpté doré à l'or fin, les tapis de prix jetés sur le dallage en marbre...

Il était tombé littéralement amoureux de cette splendide demeure et l'enchantement ne cessait pas.

— Missié Robert! Missié Robert!

Une domestique noire descendit l'escalier en courant.

— Missié Robert!

— Oui, Zellie. Que se passe—t-il ?

— Elle est arrivée!

Robert tressaillit.

— Elle est arrivée ? répéta—t-il avec stupeur.

— Oui, missié Robert.

— Quand? Et pourquoi n'avons-nous pas été prévenus ?

— Sa femme de chambre prétend avoir envoyé un télégramme. Mais je pense qu'elle s'est trompée d'adresse. Cette femme est stupide! Je l'ai jugée en cinq minutes. A mon avis, il va falloir s'en débarrasser. Je ne la vois pas rester longtemps ici et...

Robert eut un geste impatient.

— Au diable la femme de chambre! Ou est... Micaela?

— Dans le petit salon.

Zellie joignit les mains.

— Ah! Elle est si jolie, missié Robert! Si jolie... Jamais je...

Sans en écouter davantage, Robert se dirigea à grandes enjambées vers le petit salon.

Une jeune fille tourna la tête à son entrée. Un rayon de soleil nimbait d'or sa chevelure sombre et rendait son teint laiteux translucide.

— Bonjour, fit—elle en souriant.

Très troublé, Robert balbutia:

— Vous... vous êtes...

— Micaela.

— Et moi, je suis... hum, je suis votre père.

Robert prit la main que lui tendait Micaela et la porta à ses lèvres.

— Bienvenue à Birch Vale, Micaela.

Elle sourit de nouveau. Zellie avait raison... Comme elle était jolie!

— J'ignorais que vous alliez arriver aujourd'hui, reprit Robert. Sinon vous pensez bien que j'aurais été là pour vous accueillir.

— J'ai préféré prendre l'avion à New York. Je sais, vous aviez réservé une cabine pour moi à bord d'un transatlantique. Mais j'ai le mal de mer.

— Avez-vous fait bon voyage?

— Excellent. En revanche, ma femme de chambre avait horriblement peur...

Micaela laissa échapper un rire en cascade.

— Pas moi! J'adore l'avion! L'aventure...

— L'aventure? releva Robert avec surprise. Même si elle se révèle

dangereuse?

— Toutes les aventures... Et c'en était une de venir trouver un père que je n'avais encore jamais vu dans un pays que je ne connaissais pas.

— Vous n'avez pas eu peur?

— De qui?

De nouveau, elle éclata de rire.

— De vous ?

Robert lui baisa de nouveau la main.

— Micaela, dites-moi... Qui vous a pour la première fois parlé de moi?

— Mon grand—père, un peu avant sa mort. Depuis la disparition de ma grand—mère, il avait perdu le goût de vivre. Et il menait une existence tellement retirée, sans jamais voir qui que ce soit... Pourquoi étaient-ils allés s'enterrer dans cette région perdue d'Amérique du Sud? Quand j'ai posé la question à mon grand—père, il m'a répondu que c'était,...à cause de moi.

— Et il vous a conseillé de m'écrire ?

— Oui. Il sentait sa fin proche. « Qui va veiller sur toi, Micaela? répétait-il. Il n'est pas convenable qu'une jeune fille vive seule.» Et il ne pouvait rien me léguer: légalement, je n'existais pas vraiment et tout ce qu'il possédait devait revenir à ma mère.

— Vous arrivait-il de voir cette dernière ?

— Jamais. Elle a épousé un homme politique très important. Ce dernier ne devait soupçonner mon existence à aucun prix. J'avais cependant des nouvelles de ma mère car, tous les ans, mes grands-parents allaient leur rendre visite à Buenos-Aires.

— Sans vous ?

— Sans moi, bien entendu. Je restais seule à la maison.

— Votre mère demandait—elle de vos nouvelles à ses parents?

— Je ne sais pas. A vrai dire, je ne le pense pas. Elle voulait oublier ce péché de jeunesse...

Le visage de Robert s'assombrit.

— Micaela, me croirez—vous? Jusqu'à ce que je reçoive votre lettre, j'ignorais tout de votre existence ! Quand j'ai rencontré votre mère, j'avais à peine dix-huit ans. Elle en avait dix—sept. Nous étions des enfants... même si l'attrance que nous ressentions l'un pour l'autre n'avait rien de puéril! Nous sommes tombés follement, désespérément amoureux.

Et il n'était pas question de mariage. Qu'étais-je, à l'époque? Un jeune Anglo-américain en quête d'expériences exotiques. Un aventurier, en quelque sorte... Votre grand—père se serait moqué de moi si j'avais osé demander la main de sa fille.

Le regard de Robert s'évada. A mi-voix, comme pour lui-même, il poursuivit:

— Nous avons été merveilleusement heureux pendant quelques semaines, votre mère et moi. Pas plus l'un que l'autre, nous ne songions à l'avenir... Seul le présent comptait.

Il secoua la tête d'un air pénétré.

— Comme je m'en veux d'être parti sans savoir...

Prenant la jeune fille par les épaules, il lui demanda:

— Me pardonneriez-vous jamais, Micaela ?

La jeune fille se remit à rire. Mais ce rire sonnait un peu faux.

— Ne prenez pas cet air tragique, père! . Tout ne s'est—il pas plus ou moins arrangé ?

Ma mère a trouvé un mari et je la crois contente de son sort. Mes grands—parents ont été

— du moins je le pense — heureux de m'élever. Quant à moi...

— Quant à vous?

— Eh bien, me voici en Angleterre. Ou je fais la connaissance de mon père.

Très ému, Robert ne sut que répondre. Il était si loin de s'attendre à une telle réaction de la part de Micaela, lui qui prévoyait des

reproches et des récriminations !

— Quel âge avez-vous, Micaela ?

— Dix—sept ans,

Robert hocha la tête. Seulement dix-sept ans, et déjà si mure, si sage. Jamais une jeune Anglaise du même âge n'aurait été capable de faire preuve d'une telle maîtrise d'elle—

même.

Robert laissa échapper un soupir de soulagement. Sa première entrevue avec sa fille se déroulait infiniment mieux qu'il ne l'avait prévu...

— Parlons maintenant de l'avenir, Micaela. Je veux que vous soyez heureuse et pour cela, je suis prêt à vous offrir tout ce que vous pouvez désirer...

— Comment expliquerez-vous ma présence à vos côtés ?

Robert parut surpris.

— Mais... vous êtes ma fille.

— Une fille illégitime ! lui rappela Micaela avec une pointe d'amertume.

— Nous prétendrons que votre mère est morte.

— Quelqu'un risque de découvrir la vérité.

— Je ne le pense pas. Car j'ai changé de nom et personne ne peut établir de connexion avec l'homme que j'étais avant de venir m'établir ici.

— Robert Shelford n'est pas votre vrai nom ?

— C'est devenu mon vrai nom. Je l'ai pris pour des raisons qui m'appartiennent. Il avait parlé d'un ton sans réplique et Micaela eut assez de bon sens pour ne pas insister.

— Par ailleurs, reprit Robert, je suis un homme riche. Je viens d'acheter ce château qui va désormais devenir votre demeure.

Avec un sourire sarcastique, il ajouta :

— C'est ici que Mlle Micaela Shelford va faire ses débuts dans le monde. Vous allez avoir beaucoup de succès...

— Vous croyez ?

— Vous êtes la plus jolie femme que j'aie jamais rencontrée... après votre mère.

De nouveau, le regard de Robert s'éleva.

— Je la vois encore au milieu des orangers du jardin de votre grand-père... Elle avait pris une fleur d'oranger et l'avait piquée à ma boutonnière. Nos regards se sont rencontrés à ce moment—la, et...

— Le coup de foudre? suggéra Micaela.

— Le coup de foudre, oui...

Robert avait encore l'impression de sentir l'odeur des fleurs d'oranger. Il revoyait le ravissant visage de celle qu'il avait passionnément aimée...

Micaela jeta un coup d'œil autour d'elle. Des meubles anciens, des tableaux de prix, des tapis précieux... les frondaisons du parc ensoleillé.

— Merci, père, dit—elle simplement. Maintenant, si vous me le permettez, j'aimerais monter dans ma chambre afin de vérifier si ma femme de chambre a défait mes bagages.

Grâce à l'argent que vous m'avez envoyé, je me suis acheté toute une garde-robe à New York. Mais je n'ai pas pu tout prendre avec moi dans l'avion. Mes malles, qui ont été expédiées par bateau, devraient arriver la semaine prochaine.

— J'espère que vous avez acheté des robes de bal!

— Bien sur.

— J'ai l'intention de donner un grand bal pour vous.

— Avez-vous fait la connaissance de vos voisins ? Sont-ils sympathiques ?

— Je ne les connais pas encore.

Robert soupira.

— Autant que vous soyez prévenue: il est très difficile de se faire accepter par ces provinciaux.

Levant les yeux au ciel, il s'exclama:

— Après toutes ces années passées aux États-Unis et en Amérique du Sud, j'avais oublié combien on pouvait se montrer guindé en Angleterre!

Micaela réfléchissait.

— Peut-être aurais-je besoin d'un chaperon ?

— Cette époque est dépassée.

— Pas un vrai chaperon, mais quelqu'un capable de faciliter mes premiers contacts. Par exemple une dame de bonne famille connaissant tous ceux qui comptent dans la région ?

— Une dame de bonne famille connaissant tous ceux qui comptent dans la région...

répéta Robert d'un air songeur. Je me demande si...

Robert laissa sa phrase en suspens.

— Si? insista Micaela.

— Laissez-moi m'occuper de cela. J'ai une idée...

Robert sonna et Zellie apparut aussitôt.

— Nous allons montrer son appartement à Mlle Micaela.

— J'y ai déjà envoyé sa femme de chambre, fit Zellie d'un air désapprobateur.

Tous trois gravirent l'escalier et Robert ouvrit la porte du boudoir qui précédait la chambre qu'il avait fait décorer spécialement à l'intention de sa fille.

Un grand lit à baldaquin trônait au milieu de cette pièce décorée tout en gris pale, blanc et or. Micaela ne cacha pas son admiration.

— Comme c'est joli!

— Cela vous plaît?

— O combien !

Avec curiosité, Micaela demanda:

— Est-ce pour moi que vous avez préparé cette chambre ?

— Oui.

— Pourquoi ? Vous ne me connaissiez même pas.

Robert réfléchit pendant quelques secondes avant de répondre:

— Peut-être parce que j'ai besoin d'un point d'attache ? déclara-t-il enfin.

— Je comprends, fit Micaela avec gravité.

Leurs regards se rencontrèrent, déjà presque complices.

Chapitre 5 :

Les tous premiers souvenirs de Robert ? La prière que l'on disait avant de se mettre à table. Il mourait de faim et la bonne odeur du bacon, mêlée à celle du porridge, aiguïsait encore son appétit. Et cette prière qui s'éternisait, qui s'éternisait... Mais pas question de s'asseoir avant que ce mot que l'enfant attendait comme une délivrance soit enfin prononcé: amen.

Parfois, cela ne suffisait pas. Au moment où il croyait pouvoir enfin assouvir sa faim, la voix aigre d'une de ses grand-tantes s'élevait:

— Montre—moi tes mains, Robert! Les as—tu lavées avant de venir à table ?

— Tiens-toi bien.

— Mouche—toi,

— Ah! Quel enfant insupportable !

— Quel enfant détestable!

— Quel enfant...

Quant aux interdictions, elles ne cessaient de pleuvoir.

— Non, tu n'iras pas au cirque.

— Non, tu ne sortiras pas d'aujourd'hui. Tu resteras à la maison.

— Non, tu n'iras pas jouer tant que tu n'auras pas terminé tes devoirs.

— Non, non, non!

L'enfant avait l'impression de vivre dans une prison et de se heurter partout à des murs infranchissables. S'il se pliait aux règles très strictes édictées par ses grand—tantes, intérieurement, la révolte couvait. On le punissait sans cesse. A propos de tout, à propos de rien... Parce qu'il s'était montré insolent, parce qu'il ne s'était pas lavé les oreilles comme il convenait, parce qu'il n'arrivait pas à retenir par cœur des paragraphes entiers de la Bible, parce qu'il avait posé une question impertinente, parce que...

Sa vie n'était que grisaille et ennui —l'image de la triste maison datant de l'époque victorienne ou vivaient ses tantes.

« Je suis malheureux », se disait-il souvent le soir en versant quelques larmes sur son oreiller. « Oh! Comme je suis malheureux ! »

Peu à peu, Robert devenait plus conscient du monde qui l'entourait. Il se rendit compte que, chaque fois qu'elles parlaient d'une certaine Elle, ses tantes baissaient la voix.

— Elle a encore écrit...

— Elle dit...

— Elle veut.,.

Robert ne savait pas qui était cette « Elle ». Mais il comprenait confusément qu'il existait un certain lien entre lui et cette inconnue que ses grand—tantes ne semblaient guère tenir en estime. En revanche, elles lui parlaient souvent de son père. Celui-ci travaillait en Australie et envoyait de temps en temps une carte postale.

Ses grand—tantes la lisaient à l'enfant à voix haute.

— C'est gentil de la part de ton papa de nous écrire, tu ne trouves pas ? Ne manquaient—

elles jamais de commenter.

— Ton papa ne t'oublie pas. Il a même ajouté: Bons baisers à Robert.

— Tu vois, ton papa ne cesse de penser à toi.

— Ce n'est pas vrai, avait une fois crié Robert.

— Petit insolent! Comment oses-tu parler ainsi, quand ton papa t'aime tant?

— Alors pourquoi ne vient-il pas me voir ?

— Parce qu'il se trouve loin, très loin... Il travaille beaucoup pour que tu puisses faire des études et avoir des jouets.

En fait de jouets, Robert ne possédait qu'une vieille toupie et un soldat de plomb , un seul!

— Ah! Tu as de la chance d'avoir un père pareil!

Les jours s'écoulaient, tous plus mornes les uns que les autres. Les mois... les années... Le père de Robert ne revenait pas et les cartes postales se faisaient de plus en plus rares. Ses grand—tantes continuaient à parler d'Elle avec des airs de conspirateur.

Robert se sentait de plus en plus malheureux, de plus en plus seul... Au collège, personne ne voulait jouer avec lui et les autres garçons se moquaient des vêtements que ses tantes lui confectionnaient dans de vieux costumes ayant appartenu à leur frère aîné, depuis longtemps décédé.

Soudain, l'ambiance changea dans cette sombre maison que Robert était bien obligé de considérer comme la sienne. Il avait l'intuition qu'il se passait quelque chose. Mais quoi ?

En tout cas, ses grand-tantes multipliaient des conciliabules où il était plus que jamais question de cette Elle tant haie.

Un jour, Robert surprit cette phrase:

— Elle veut de nouveau mener l'affaire devant les tribunaux. Oh! Il n'y a aucune chance pour qu'Elle gagne. Mais étant donné qu'Elle peut s'offrir les meilleurs avocats, cela risque de traîner en longueur.

Un soir, Robert rentra de l'école plus déprimé que jamais. On emmenait le lendemain les élèves au zoo et un pique-nique était prévu. Mais les parents devaient pour cela verser une petite participation. Et Robert savait que jamais ses tantes n'accepteraient de lui donner la somme demandée. Pas de zoo ni de pique-nique pour lui!

Tête basse, Robert marchait vers la maison.

Il s'apprêtait à pousser la porte de l'étroit jardinet quand une voiture conduite par un chauffeur s'arrêta juste à sa hauteur. On ne voyait guère de somptueuses limousines comme celle—ci dans ce quartier. Et encore moins de chauffeurs en uniforme!

Une femme en sortit. Elle était vêtue d'une robe en soie argent et coiffée d'un chapeau orné de grandes plumes grises qui frémissaient dans la brise. « Une fée », songea Robert, émerveillé,

— Robert? interrogea-t—elle d'une voix incroyablement douce.

Soudain, elle s'agenouilla devant lui et le prit dans ses bras.

— Oh! Mon petit garçon. C'est bien toi, n'est—ce pas? Je t'ai tout de suite reconnu...

Enfin! Enfin...

Comme elle sentait bon! Le parfum, la poudre de riz... Quand elle embrassa l'enfant sur la joue, il crut défaillir. C'était la toute première fois qu'on l'embrassait.

— Oh! Mon petit garçon! Oh! Mon chéri! ne cessait—elle de répéter en pleurant.

— Pourquoi pleurez-vous? Interrogea Robert avec étonnement.

— Je pleure de joie, mon chéri,

La porte de la triste maison sombre s'ouvrit et l'une des grand—tantes de Robert apparut sur le seuil, sèche, grise et sinistre.

— Qu'est-ce que ça signifie? lança-t—elle d'un ton aigre. Que faites—vous ici? Je vous interdis de parler à Robert. Je...

La femme se redressa, triomphante.

— Je suis venue chercher mon fils.

La vieille demoiselle blêmit de rage.

— Chercher votre... votre...

— Oui, les juges m'ont confié sa garde. J'arrive tout droit du tribunal!

Elle, car c'était Elle, Robert l'avait tout de suite deviné, le prit par la main et l'entraîna vers la limousine dont le chauffeur avait ouvert les portières.

— Viens...

Robert eut l'impression qu'on lui montrait l'entrée du paradis.

Sans un seul regard en arrière, il suivit celle qui était venue l'arracher à sa prison.

A partir de ce moment-la, une vie très étrange commença pour lui. Une vie passionnante.

Une vie de rêve... Des voitures, des trains, des bateaux... De grands hôtels, des restaurants de luxe, des magasins où Elle — sa mère — le couvrait de cadeaux.

Quand ils partirent pour l'Amérique — car sa mère était d'origine américaine —, Robert était encore trop petit pour comprendre ce qui lui arrivait. Mais il savait que, désormais, il était heureux. Souvent laissé à lui-même quand sa mère sortait ou courait les magasins, les coiffeurs ou les instituts de beauté, l'enfant se fit de curieux amis. En général, il s'agissait des domestiques de sa mère ou des employés des palaces où ils descendaient au cours de leurs pérégrinations. Mais ainsi, il apprit à connaître la vie mieux que dans toutes les écoles... Cela lui permit aussi de comprendre que l'argent ne permettait pas de tout acheter.

Robert adorait littéralement sa mère. Ne l'avait-elle pas délivré d'une morne existence ?

Ne lui avait-elle pas appris à donner et à recevoir de la tendresse ? Parfois, quand elle l'embrassait, il était si ému qu'il avait peine à retenir ses larmes.

C'était cela qui lui avait tant manqué pendant son enfance. La douceur, l'affection, la compréhension. Peu à peu, Robert apprit qu'elle avait du lutter pour obtenir sa garde. Et cela, tant devant les tribunaux des États-Unis que ceux de l'Angleterre.

Si elle s'était ainsi acharnée, ce n'était pas seulement par amour pour lui. C'était aussi par vengeance... Elle voulait se venger de l'homme qui n'avait pas su l'aimer assez et qui s'était permis de la critiquer. Elle voulait aussi se venger des grand-tantes de Robert qui, pendant le bref séjour qu'elle avait fait chez elles, n'avaient cessé de lui citer la Bible

tout en lui répétant qu'elle n'était qu'une pécheresse.

— Elles se prenaient pour des saintes.

Dans un éclat de rire, elle ajoutait:

— Remarque, si les saintes sont comme ça, je préfère mille fois être une pécheresse!

Bien entendu, Robert était de son avis. Il était d'ailleurs d'accord avec tout ce qu'elle disait.

Peu à peu, Robert comprit que sa mère ne souhaitait pas se consacrer exclusivement à lui.

Elle avait besoin, aussi, de la présence d'un homme à ses côtés. De préférence un homme jeune, séduisant, léger... Un homme capable de la faire rire et de l'emmener danser.

Robert n'était pas jaloux des multiples conquêtes de sa trop jolie maman. C'était un enfant très précoce et il ne tarda pas à lui servir de conseiller dans le choix de ses amants.

La vie que menait désormais Robert se trouvait aux antipodes de celle qu'il avait connue jusqu'à présent. Au lieu de l'ennui, de la grisaille et des gronderies, le luxe, des rires, de la tendresse, d'incessants voyages.

Robert appelait sa mère par son prénom — Fleur. Ce prénom allait merveilleusement bien à cette femme fantasque, étourdie et charmante. Elle avait fait la connaissance de Bertram, le père de Robert, à Chicago et moins d'une semaine après leur première rencontre, ils se mariaient. Loin de se douter de ce qui l'attendait, Fleur était ravie de suivre Bertram en Angleterre. Mais en voyant la grande maison grise où Robert avait passé les premières années de son existence, elle avait marqué un mouvement de recul. Puis il lui avait fallu affronter le regard scrutateur des deux tantes de son mari,

— Je ne veux pas vivre ici, avait—elle dit à Bertram. C'est trop déprimant ! Et quel manque de confort! Il n'y a qu'une salle de bains et même pas de chauffage central.

— Mais il faut que tu t'habitues. Cette maison est désormais la tienne.

Fleur avait laissé échapper un rire ironique.

— Ma maison ? Ça ? Tu te moques de moi! Tout d'abord, je n'aime pas

la province. Allons à Londres.

Sans le moindre enthousiasme, son mari la suivit. Fleur, qui avait hérité d'une fortune considérable, loua un hôtel particulier en plein cœur de Londres et ce fut une succession de fêtes où se retrouvaient de nombreux artistes bohèmes et pleins de fantaisie — tout le contraire du trop sérieux Bertram.

Ce fut dans cette luxueuse maison que naquit Robert. Sa mère resta fatiguée longtemps après l'accouchement. Elle rêvait de retourner dans son pays mais les médecins le lui déconseillaient. Quand ils la jugèrent assez bien pour voyager, Robert avait déjà un an.

Fleur aurait voulu l'emmener avec elle mais Bertram opposa son veto absolu à ce souhait.

Après une absence de quelques mois, Fleur revint en Angleterre et annonça à son mari son intention de demander le divorce.

— Pas question, décréta—t—il. On ne divorce pas dans ma famille.

Furieuse, Fleur retourna aux États-Unis et mit l'affaire entre les mains d'un avocat. Ce fut à ce moment-la que la Première Guerre mondiale éclata et Bertram fut appelé sous les drapeaux. Avant de partir, il confia le petit Robert à ses tantes...

Pendant quatre longues années, Fleur demeura sans nouvelles de son fils et, en raison de la guerre, les formalités du divorce se trouvèrent interrompues.

La guerre finie, Bertram se vit proposer une situation en Australie. Il n'hésita pas une seconde à s'expatrier, laissant son fils à la garde de ses tantes. Ces armées de guerre l'avaient rendu encore plus dur et intransigeant.

« Jamais je ne te rendrai Robert, écrivit-il à Fleur. Et jamais non plus je n'accepterai le divorce. »

Il ne se rendait pas compte que sa femme était déterminée à l'obtenir. Et dans ce but, elle mit tous les moyens en œuvre. Des moyens dont Bertram n'avait aucune idée... Il ignorait, par exemple, qu'un détective privé suivait tous ses mouvements. Quand il commença à sortir avec la fille d'un fermier australien, ce fut sa perte. Photos à l'appui, les avocats de Fleur purent démontrer que son mari la trompait... Le divorce fut prononcé aux torts exclusifs de Bertram. Et dans la foulée, Fleur obtint la garde de son fils. Comprenant qu'il avait perdu la

partie, Bertram ne commit pas la sottise de faire appel.

Il choisit de s'établir définitivement en Australie et épousa la fille du fermier.

Les années passèrent. Jamais Robert n'avait cherché à contacter son père. Il se contentait de se dévouer totalement à sa mère — qu'il adorait et qu'il suivait dans tous ses déplacements.

Il n'avait que dix-huit ans quand, au cours d'un voyage d'agrément, il rencontra la mère de Micaela...

Chapitre 6 :

Furieuse, Sara marchait d'un bon pas le long de la route qui menait au village. Une fois de plus, elle venait de se disputer avec Cynthia...

Pourquoi cette dernière refusait-elle catégoriquement de l'emmener visiter Birch Vale et de lui faire connaître Robert Shelford?

— C'est ridicule! fit Sara à voix haute.

Elle ralentit le pas. « Que me reste-t-il à faire maintenant ? » se demanda—t-elle, indécise.

Retourner à Londres? Vendre ses bijoux ? Elle répugnait à cette solution. Ses bijoux comptaient tant pour elle! Tout d'abord, ils représentaient un capital non négligeable.

Ensuite, ils étaient comme une armure lui permettant d'affronter le monde. S'en séparer

— même pour les porter au mont-de-piété — serait admettre son échec. Or Sara n'aimait pas se sentir vaincue. Elle avait l'intuition que Robert Shelford pourrait l'aider. D'après les confidences qu'elle avait eu bien du mal à obtenir de Cynthia, il s'agissait d'un homme jeune et riche...

— Tout ce dont je rêve, murmura—t-elle avec cynisme. Mais comment réussir à le rencontrer? Si seulement Cynthia se montrait un peu plus coopérative...

La curiosité dévorait Sara. Elle voulait absolument voir Birch Vale et faire la connaissance du châtelain. Dans les premiers temps de son séjour au petit manoir, Sara s'était contentée de vivre au jour le jour,

tout en faisant honneur aux délicieux repas préparés par Rose. Mais Sara n'était pas femme à se contenter longtemps d'une existence aussi calme. La lecture, les flâneries dans le jardin, les conversations devant une tasse de thé ne suffisaient pas à remplir ses journées.

Du bout de son escarpin en chevreau, Sara envoya un coup de pied rageur dans un caillou.

« Je sais ce qui me manque! Un peu de compagnie masculine, tout simplement... Entre Cynthia, Grâce et Rose, je deviens folle ! C'est pire qu'au couvent, ma parole! »

Il faisait très chaud et la jeune femme ralentit son allure tout en s'éventant de la main.

Dans les prés bordés de haies vives paissaient paisiblement des vaches et des moutons. Au-delà des bois, on apercevait les toitures de Birch Vale...

Un grand étalon noir franchit le fossé d'un bond, à seulement deux ou trois mètres de Sara qui eut un mouvement de recul. Le cavalier retint sa monture.

— Excusez-moi, madame...

La jeune femme l'examina avec curiosité, Puis ses yeux s'illuminèrent.

— Robert! Que faites-vous ici?

Robert fronça les sourcils sans la reconnaître immédiatement. Puis son visage s'assombrit.

— Tiens! Sara...

Tout en mettant pied à terre, il ajouta avec un sourire réticent:

— Je pourrais vous poser la même question: que faites-vous ici?

— Le monde est bien petit ! s'exclama Sara. Si je m'attendais à vous retrouver en Angleterre

, à la campagne, qui plus est!

— J'ai toujours aimé la campagne.

— Que devenez-vous, Robert? Je suis si contente de vous revoir... Quelle surprise ! Ou habitez-vous ?

Robert hésita quelques instants avant de designer les toitures de Birch Vale.

Stupéfaite, Sara ouvrit de grands yeux.

— C'est vous Robert Shelford ? Le nouveau propriétaire du château?

— Tout juste.

— Shelfords. répéta Sara avec étonnement. Pourquoi Shelford? Vous avez changé de nom ?

— J'avais mes raisons pour agir ainsi. Puis-je vous demander un service, Sara ?

— Bien sur. Entre vieux amis...

Elle lui adressa un sourire quelque peu contraint.

— Dommage que nous nous soyons perdus de vue., C'était en Californie, vous souvenez—

vous ?

— C'était en Californie, oui, fit Robert d'un ton sec. Et vous étiez très prise à l'époque.

Sara paraissait de plus en plus confuse.

— J'étais amoureuse de Franck, avoua-t—elle. Mais je vous trouvais très séduisant. Si vous n'étiez pas parti, peut—être que...

Sara laissa sa phrase en suspens. Après quelques instants, elle lança:

— Oh! A quoi bon avoir des regrets ? Cela ne sert à rien.

Puis, retrouvant son entrain habituel, elle éclata de rire.

— Le bal masqué à Hollywood! Vous n'avez pas oublié, j'espère!

Robert se joignit à son hilarité.

— Je vois que vous n'avez pas changé ! Toujours aussi futile et amusante. Ah! L'éternel féminin...

Sara fit la moue.

— Si vous croyez que j'ai l'occasion de m'amuser en ce moment! Je vis comme une nonne.

— Vous ? fit Robert avec incrédulité.

— Eh, oui! Moi!

— Ou habitez-vous ? Pour vous promener à pied, ça ne peut être bien loin...

— Au petit manoir.

— Au petit manoir ? répéta Robert, visiblement surpris. Chez Mlle Morrow ?

— Oui, chez Cynthia.

Robert paraissait de plus en plus étonné.

— Vous connaissez Mlle Morrow ? Vous ?

— Nous avons fait connaissance en Inde et sommes restées amies.

Le visage de Robert redevint sérieux.

— Écoutez-moi bien, Sara. Je tiens à ce que personne ne connaisse mon véritable nom. Si les gens apprenaient que j'ai fait modifier mon état-civil, les commérages iraient bon train!

Il y a peu de temps que je vis dans la région et... et on parle déjà assez de moi. Vous connaissez la province!

— Pourquoi avez-vous changé de nom ?

— C'est mon secret, Sara.

— Entendu, je ne dirai rien, fit-elle avec un haussement d'épaules. Mais en retour, j'aurai quelque chose à vous demander.

— Vous avez toujours quelque chose à demander, Sara. Que voulez-vous, cette fois ?

— Primo, voir Birch Vale.

— C'est facile.

— Secundo, que vous me fassiez connaître du monde. J'en ai assez de

mener une vie tranquille.

— Parce que, malgré votre présence, la vie reste tranquille au petit manoir ? ironisa Robert. Vous connaissant, j'avoue que cela me surprend.

— Oh! Ne vous moquez pas de moi!

— Alors, marché conclu ? lança Robert. Vous gardez mon secret et en guise de récompense, je vous montrerai Birch Vale et je vous ferai connaître du monde. D'accord ?

— D'accord.

Robert prit son cheval par la bride et se mit à marcher à côté de Sara.

— Je vais avec vous au petit manoir, déclara-t-il.

— Vous allez voir Cynthia ?

— Oui.

Songeuse, Sara murmura:

— Elle ne vous trouve pas très sympathique, je me demande pourquoi.

— Je n'en ai aucune idée. Elle doit m'en vouloir d'habiter la demeure de ses ancêtres.

— Au début, je pensais que c'était la raison de son hostilité, admit Sara. Je me rends compte maintenant qu'il y a autre chose. Quelque chose de plus personnel.

La jeune femme leva vers Robert son joli visage trop maquillé.

— A votre avis, pourquoi ? insista-t-elle tout en battant des cils.

— Je l'ignore... Allons, venez, Sara. J'ai un service à demander à Mlle Morrow.

— Je doute que vous soyez bien accueilli,

— Nous verrons! De toute manière, vous serez la pour adoucir les angles...

Robert posa un doigt sur ses lèvres.

— Et, surtout, pas un mot sur notre flirt passé!

— Je crois que ça vaudra mieux ! s'exclama Sara en riant. Cynthia a les idées larges, mais jusqu'à un certain point...

Elle laissa échapper un profond soupir. .

— Ah! La Californie ! Hollywood... C'était il y a déjà dix ans! Dix ans, vous imaginez?

Dieu! Comme je me sens vieille!

— Ne parlez pas ainsi, Sara. Vous êtes toujours aussi jolie.

— Et vous, toujours aussi séduisant. La maturité vous va bien.

Sara jeta un coup d'œil vers les toits de Birch Vale.

— Vous devez être très riche...

— Disons que j'ai eu de la chance.

— ça ne m'étonne pas. Vous avez toujours eu de la chance. Mais comme vous étiez mystérieux, autrefois! On m'avait dit de me méfier de vous. Les gens prétendaient que vous ne sortiez jamais sans un revolver.

— Jamais, en effet. Sinon je ne serais plus de ce monde aujourd'hui.

— Racontez-moi...

— Non. J'ai adopté la devise que tous les aventuriers seraient bien avisés de faire leur.

— Qui est?

— Motus et bouche cousue.

Sara soupira en levant les yeux au ciel.

— J'aurais bien du mal à adopter une telle devise, moi qui parle toujours trop...

Après un temps de réflexion, elle ajouta:

— Il faut dire que je n'ai pas grand-chose à cacher!

— Non ? fit Robert, sarcastique.

— Pas beaucoup, en tout cas. Beaucoup moins que vous, j'imagine...

Sara ralentit le pas, tout en posant la main sur le bras de Robert.

— Savez—vous que vous êtes un homme fascinant ?

— N'essayez pas de flirter avec moi! jeta-t-il d'un ton presque menaçant. J'ai besoin de votre amitié, mais que ça n'aille pas plus loin.

Sara hésita, surprise par son brusque changement d'humeur.

— D'accord, murmura-t—elle enfin. Moi aussi, j'ai besoin d'un ami.

— Dans ce cas, nous allons bien nous entendre.

Ils arrivaient déjà en vue du petit manoir. Sara s'apprêtait à pousser la grille quand Robert l'arrêta.

— Attendez! Je désire voir Mlle Morrow sans témoin.

— Ce qui signifie que ma présence est indésirable? Je croyais que vous vouliez que j'adoucisse les angles!

— Nous entrerons ensemble et vous direz à Mlle Morrow que nous nous connaissons depuis de longues années.

— Bien...

— Puis sous un prétexte quelconque, vous monterez dix minutes dans votre chambre.

—Toujours aussi autoritaire, je vois!

Sans relever la pique, Robert poursuivit:

— Dites que vous voulez changer de robe ou vous remaquiller. Que sais-je ?

— Oh! Ne vous inquiétez pas, je trouverai bien une excuse quelconque.

Cynthia était assise au salon, un livre sur les genoux. Mais, incapable de concentrer son attention, elle avait déjà lu deux fois la même page sans rien en retenir...

La jeune fille pinça les lèvres. Ainsi, une fois de plus, Sara avait insisté pour aller à Birch Vale. Une fois de plus, elle avait refusé. Une fois de plus, toutes deux s'étaient disputées...

Et, furieuse, Sara était partie se promener.

« Enfin un peu de repos », s'était alors dit Cynthia.

Mais comment se détendre dans de telles conditions ? Sara avait par moments le don de l'exaspérer...

La jeune fille tenta de se raisonner. Après tout, ce que demandait Sara n'avait rien de déraisonnable. Elle se trouvait à seulement deux kilomètres d'un des plus beaux châteaux de la région et souhaitait le visiter... Elle désirait aussi faire la connaissance du nouveau châtelain. Au fond, quoi de plus naturel?

Cynthia admettait que sa réaction était disproportionnée. Mais dès qu'il était question de Robert Shelford, elle cessait de raisonner de manière logique.

— Bizarre, fit—elle à mi-voix.

La porte du salon s'ouvrit brusquement.

— Cynthia! cria Sara. Je vous amène un visiteur! Devinez qui...

Cynthia sursauta en voyant la haute silhouette de Robert Shelford s'encadrer sur le seuil. Et cela, juste au moment où elle pensait à lui...

Comme à son habitude, Sara bavardait à tort et à travers.

— Figurez-vous que Robert et moi sommes de vieux amis... Nous avons fait connaissance en Californie, il y a de longues années de cela. Mais avec ma tête de linotte, j'avais oublié son nom... Cependant, quand par hasard je l'ai rencontré sur la route du village, je l'ai immédiatement reconnu. Comme je le lui disais, le monde est bien petit!

Robert s'inclina devant Cynthia.

— Je venais justement vous voir, mademoiselle. Je me suis permis de laisser mon cheval attaché devant l'entrée, j'espère que cela ne vous dérange pas ?

— Je vous en prie. Je vais demander qu'on lui apporte un seau d'eau.

— Merci.

Rauque, chaude et veloutée, la voix de Robert Shelford éveillait d'étranges échos dans le cœur de la jeune fille. Se souvenant de ses devoirs d'hôtesse, elle lui indiqua un fauteuil.

— Asseyez-vous, je vous prie.

Déjà, Sara était à la porte.

— Excusez-moi un instant.

— Restez donc avec nous! s'écria Cynthia, prise de panique in l'idée de rester seule en compagnie de Robert Shelford.

— J'en ai pour un instant : le temps de changer de chaussures. J'ai marché pendant des kilomètres. Résultat, j'ai horriblement mal aux pieds!

— Mais...

Sans laisser à Cynthia le temps d'en dire plus, Sara s'éclipsa.

— Mademoiselle Morrow... commença Robert.

Il souriait et, malgré elle, la jeune fille répondit à son sourire.

— Mademoiselle Morrow, reprit-il, j'ai besoin que vous m'aidiez.

— Vous aider? répéta—t-elle, surprise.

« S'il s'agit de lui donner des conseils pour décorer Birch Vale, pas question! songea-t-elle.

La maison lui appartient, Qu'il l'arrange à sa guise! »

— A vrai dire, reprit Robert, ce n'est pas moi qui ai besoin d'aide, mais ma fille.

— Votre fille? répéta Cynthia, sidérée.

— Elle vient d'arriver à Birch Vale. Jusqu'à présent, elle vivait en Argentine avec sa mère, qui vient de mourir.

— Toutes mes condoléances, fit Cynthia automatiquement.

Après un silence, elle ajouta :

— J'ignorais que vous étiez marié.

— Ma... euh, ma femme et moi étions séparés depuis de longues années. Ma fille va désormais vivre avec moi.

— Quel âge a—t—elle?

— Dix—sept ans.

Devant la surprise évidente de Cynthia, Robert esquissa un sourire.

— Vous êtes étonnée d'apprendre que j'ai une fille de cet âge?

— J'avoue que...

— J'étais très jeune quand j'ai fait la connaissance de la mère de Micaela.

— Quel joli nom!

— Il lui va très bien...

Après une pause, Robert déclara:

— Voici mon problème. Micaela a toujours vécu en Amérique du Sud et je me demande si elle va s'adapter à l'Angleterre. C'est là que vous intervenez, mademoiselle.

— Comment cela?

Malgré ses promesses de ne rien avoir à faire avec le nouveau propriétaire de Birch Vale, elle était intriguée. Robert Shelford marié ? Père de famille ?

— Je voudrais que ma fille soit heureuse, qu'elle se fasse des amis... Pour cela, votre coopération est nécessaire, mademoiselle.

— Comment cela? répéta Cynthia.

— Vous connaissez tout le monde dans la région, n'est-ce pas?

— Mais... oui.

— Nous sommes là depuis peu de temps et vous savez comme moi qu'il est bien difficile pour un nouveau venu de s'introduire dans une société aussi fermée que celle de ces provinces. Les gens sont méfiants et si je ne précipitais pas les choses, j'estime qu'il me faudrait au moins

dix ans pour me faire des relations !

Il y avait du vrai dans ce que disait Robert Shelford et Cynthia ne put s'empêcher de rire.

Jugeant la partie à moitié gagnée, Robert poursuivit:

— Micaela n'a que dix-sept ans et je ne veux pas la laisser pendant dix ans sans amis!

Alors, si vous acceptiez de...

— Ce que vous me demandez est impossible, coupa Cynthia. J'ai été souffrante, je vis très isolée et...

— Il n'y a que vous qui puissiez nous aider.

— Je ne peux pas...

— Avant de refuser, venez faire la connaissance de Micaela.

Chapitre 7 :

Micaela sauta hors de son lit et alla tirer les rideaux. Le soleil brillait dans un ciel sans nuages et une légère brise agita les feuilles des arbres du parc.

La jeune fille s'étira paresseusement. En dépit des remontrances de son père, elle ne parvenait pas à renoncer à son habitude de faire la sieste pendant l'après-midi... Après avoir dormi pendant une heure, elle se sentait si bien!

Tout en s'habillant devant le triple miroir de son dressing—room, Micaela contempla son reflet et s'adressa un sourire. Elle était consciente de sa beauté et de l'admiration qu'elle suscitait chez tous les hommes. Même son père était sous le charme...

Micaela estimait que sa rencontre avec Robert Shelford tenait presque du conte de fées. Un peu anxieuse à l'idée de faire la connaissance d'un père dont elle ne savait rien, elle avait redouté le jour ou le premier contact aurait lieu. Elle se rendait compte maintenant que ses craintes étaient vaines. Tout s'était passé pour le mieux — au—delà même de ses espérances les plus folles!

Son père était un homme fantastique. Intelligent, plein d'humour — et très beau. « On dirait un pirate », songea la jeune fille. Un boucanier, un aventurier... C'étaient en effet les mots qui venaient à l'esprit pour

qualifier cet homme follement séduisant et si sur de lui.

Au début assez appréhensive, Micaela était désormais tout à fait rassurée. Son père tenait vraiment à elle. Il suffisait pour s'en rendre compte de l'entendre dire avec un visible orgueil

: « Ma fille. »

Micaela revêtit une robe en soie vert amande qu'elle avait achetée à New York, se brossa les cheveux, passa un bâton de rouge sur ses lèvres et contempla son reflet dans la glace avec une satisfaction bien légitime.

— Mlle Shelford, murmura—t-elle en se faisant une révérence. La débutante de l'année!

Robert, très ambitieux pour sa fille unique, lui avait promis beaucoup de succès. Tout d'abord dans ce comté, puis à Londres.

Avant de venir vivre à Birch Vale, Micaela avait de la province britannique une vision très stéréotypée. Elle s'imaginait que toutes les Anglaises avaient un visage chevalin, portaient des tailleurs mal coupés en tweed et buvaient du thé à longueur de journée, Quant aux Anglais, elle les voyait rougeauds, d'une politesse surannée, ne sachant parler que de chiens, de chasse et de chevaux, tout en ingurgitant force bières et whiskys.

Sa rencontre avec Cynthia Morrow avait fait voler en éclats toutes ses idées.

Cynthia était si jolie avec ses cheveux dorés et ses yeux d'un bleu foncé tirant sur le violet, bordés de cils interminables! La première réaction de Micaela en la voyant avait été une réaction de jalousie... Cela n'avait pas duré. Cynthia était si douce, si simple, Et elle avait un don inné pour mettre ses visiteurs à l'aise.

Micaela s'était vite aperçue que Cynthia ne tenait guère à jouer le rôle que le nouveau châtelain de Birch Vale souhaitait lui assigner. La jeune fille avait alors déployé tout son charme pour gagner les bonnes grâces de leur voisine. Et elle avait réussi!

Cynthia était son aînée de plusieurs années. Pourtant Micaela se sentait infiniment plus mure et, plus avertie qu'elle.

— Quels sont vos projets, Micaela ? Lui avait demandé Cynthia.

— Épouser un riche aristocrate. Et, une fois mariée, m'offrir des amants, avait répondu Micaela avec un certain cynisme.

Voyant le sursaut horrifié de Cynthia, elle s'était empressée d'ajouter:

— Je plaisantais, bien sur!

Cynthia avait paru soulagée.

— Ah, bon! J'espère que vous vous marierez et que vous serez très heureuse, ma petite Micaela. Mais vous avez bien le temps d'y penser! Vous êtes encore si jeune.

— Dans mon pays, toutes les filles sont déjà fiancées à dix—sept ans.

Cynthia l'avait regardée avec surprise.

— Toutes les filles ?

— Oui.

— Mais pas vous.

Déjà mise en confiance, Micaela avait failli répondre sans réfléchir : « Ah! non, pas moi, hélas! Pour la bonne raison que je suis une enfant illégitime et que, dans certains milieux, cela représente une tare... »

Heureusement, elle s'était tue à temps! Micaela se rendait compte qu'elle ne devait pas dire n'importe quoi devant Cynthia Morrow. Cette femme, qu'elle avait trouvée d'emblée sympathique, restait cependant un mystère pour elle.

En revanche, il ne lui avait pas fallu longtemps pour juger Sara Eastwood! Ce qu'elle ne comprenait pas, c'était pourquoi son père se montrait si aimable envers cette dernière.

On aurait cru qu'il tenait à la ménager.

Cynthia, assise devant son petit bureau, était en train de rédiger les invitations pour le bal.

— Quel travail!

— Mais cela en vaut la peine! s'exclama Sara. Un grand bal au château. Nous allons bien nous amuser.

— Peut-être, fit Cynthia d'un air dubitatif. Je me demande toutefois ce que vont dire les gens en recevant ces cartons... Ils vont trouver cela bizarre!

— Pourquoi? .

— Imaginez un peu... L'ancienne propriétaire les conviant à un bal à Birch Vale pour y faire la connaissance du nouveau châtelain et de sa fille...

Sara éclata de rire.

— Oh! Moi, je sais ce qu'ils vont dire!

— Quoi ?

— Que vous vous intéressez à Robert Shelford, évidemment. Mais ne vous inquiétez pas.

La curiosité sera la plus forte et ils viendront tous. Que pariez-vous ?

— Moi? M'intéresser à M. Shelford ? s'écria Cynthia avec indignation.

— Ce serait un calcul logique. Si vous l'épousiez, vous redeviendriez la châtelaine de Birch Vale.

La main de Cynthia se crispa sur son stylo.

— J'espère qu'ils ne vont pas penser ça!

Mais au fond d'elle—même, elle savait bien que Sara avait raison. Oui, les gens allaient s'imaginer qu'elle tentait de conquérir Robert Shelford. La colère la submergea quand elle songea aux commérages que cela allait susciter.

« Comment ai-je pu accepter de me mettre dans une telle situation? Il faut que j'aie perdu la tête... »

Mais quand elle revit Birch Vale, Cynthia oublia sa colère et toutes ses réserves s'envolèrent. Comment pouvait-elle en vouloir à Robert Shelford ? Il avait si bien su restaurer le château!

Cynthia pouvait admirer pour la première fois Birch Vale tel qu'en ses rêves — quand elle s'y voyait vivant avec Peter... Mais Robert Shelford avait dû dépenser une fortune pour remettre cette vieille demeure en état. Jamais Peter et elle n'auraient eu assez d'argent pour

entreprendre de tels travaux.

Cynthia était venue déjeuner à Birch Vale avec Sara sur l'invitation de Robert. Ce dernier désirait discuter de l'organisation du bal.

— Acceptez—vous de vous en charger, mademoiselle ? avait—il demandé à la jeune fille.

Je vous laisse carte blanche. La seule chose que je demande, c'est que la fête soit un succès.

Tout en contemplant Micaela, il avait ajouté d'un air pensif:

— Il faut lui donner sa chance.

Comment pouvait-il parler ainsi? Micaela n'avait-elle pas toutes les chances ? Jolie, jeune, fortunée, gâtée à outrance par un père aimant...

Cynthia s'étonnait cependant que le père et la fille manifestent autant de réticences pour évoquer leur passé. Dans les premiers temps, croyant lui faire plaisir, Cynthia avait posé à Micaela des questions sur la vie qu'elle menait en Argentine et sur sa mère. A ces questions, la jeune fille ne répondait jamais que par monosyllabes. Avec sa discrétion habituelle, Cynthia avait cessé d'aborder les sujets qui semblaient mettre sa jeune amie mal à l'aise.

Sur l'invitation de Micaela, Cynthia et Sara étaient venues cet après—midi—la au château prendre le thé. Pendant que Sara se promenait dans le parc, Micaela décrivit à Cynthia la robe qu'elle avait commandée à Paris à l'occasion du bal.

— Ravissant ! assura Cynthia avec un sourire.

— Et vous, mademoiselle Morrow? Que porterez—vous ? demanda Micaela d'un ton faussement naturel.

Après avoir pris le thé sur la terrasse, toutes deux s'étaient rendues dans la bibliothèque pour classer les réponses aux invitations. Comme l'avait prévu Sara, tout le monde —ou presque! — viendrait...

— Ce que je porterai le soir du bal ? Répéta Cynthia avec indifférence. J'avoue ne pas y avoir encore pensé. J'ai quelques vieilles robes du soir dans un placard... Il faudra que je pense à les sortir.

Robert, qui se tenait debout devant l'une des portes—fenêtres, pivota brusquement sur lui—même.

— Quoi ? Vous n'aurez pas de robe neuve ?

Cynthia éclata de rire.

— Quelle importance? Cette fête est donnée en l'honneur de Micaela et c'est elle qu'on regardera. Pas moi!

— Comment pouvez—vous parler ainsi? s'écria Robert.

Troublée par son regard chargé d'intensité, Cynthia se détourna.

— Ne vous inquiétez pas ! lança—t-elle d'une voix mal assurée. Je ne vous ferai pas honte.

— Comme si c'était possible! Ne dites pas de sottises pareilles!

Maintenant qu'on ne parlait plus de sa robe, Micaela jugea que la conversation était devenue insipide et sortit sur la terrasse.

Robert et Cynthia se trouvaient seuls... Pour se donner une contenance, la jeune fille feuilleta les lettres qu'elle avait reçues en réponse à ses cartons d'invitation, tout en bavardant à tort et à travers.

— Curieux, les Downshire n'ont pas encore répondu. Pourtant la duchesse a dit à Mme Haslip qu'elle viendrait. Je m'étonne que...

— Cynthia...

C'était la première fois que Robert Shelford l'appelait par son prénom et, de plus en plus troublée, la jeune fille tressaillit.

— Vous êtes malheureuse. Murmura-t-il. Pourquoi ?

— Mais...

— Oh! Ne protestez pas! Je m'en rends bien compte, vous savez.

— Quelle... quelle idée!

— Tsst, tsst! fit—il en secouant la tête. Être si jolie et malheureuse. Quel gâchis!

— Jolie ? Moi ? s'exclama—t-elle avec ironie.

Autrefois, peut—être. Quand elle avait dix-huit ans. L'éclat de la jeunesse! Et l'amour de Peter... Mais maintenant!

— Oui, vous êtes une très jolie femme, insista Robert. Une femme très désirable, aussi.

Cynthia rougit violemment.

— Je vous en prie, monsieur!

— Qu'ai—je dit de choquant?

Bouleversée, elle se leva d'un bond.

— Je vous interdis de me parler ainsi! s'écria—t-elle d'une voix tremblante. Si j'ai accepté de vous aider à lancer Micaela dans le monde, ce n'est pas une raison pour... pour...

— Comme vous avez peur!

— Peur ? répéta-t-elle sans comprendre. De quoi ?

— De vivre pleinement.

En quelques enjambées, Robert l'avait rejointe. Maintenant, il la dominait de sa haute taille. Il émanait de cet homme un tel magnétisme, une telle force et une telle vitalité que la jeune fille sentait toutes ses forces l'abandonner. Soudain, ses jambes ne la portaient plus...

— Laissez-moi,.. balbutia-t-elle.

— Pourquoi avez—vous peur?

— Je... je ne peux pas vous l'expliquer.

— Dites plutôt que vous ne le voulez pas!

Furieuse, Cynthia se redressa.

— Très bien, je ne veux pas. Et alors? s'écria-t—elle en le fixant d'un air plein de défi.

Robert sourit et, de nouveau, un trouble sans nom envahit Cynthia.

— C'est comme cela que j'aime vous voir, déclara-t—il. En colère! Vos yeux jettent des éclairs et cela vous va si bien!

Plus bas, il demanda:

— Pourquoi vous cachez-vous, Cynthia? Pourquoi refusez-vous de vivre ?

Elle le regarda avec stupeur. Car il avait raison... Oui, elle se cachait. Oui, elle refusait de vivre. Mais elle n'allait pas l'admettre devant cet homme! Faisant appel à tout son orgueil, la jeune fille se redressa.

— J'ai mes raisons pour me méfier de la vie et des gens. De très bonnes raisons! Mais je ne tiens pas à en discuter. Alors, si vous le voulez bien, monsieur, parlons d'autre chose.

— Ah, non ! Je veux connaître les raisons de votre attitude. Vous êtes jeune et belle... Vous devriez mordre dans la vie à pleines dents ! Je voudrais tant être celui qui vous apprendrait à...

— Monsieur Shelford, je vous préviens! Si vous continuez, je vais quitter cette maison pour ne plus jamais y revenir.

Cynthia s'obligea à rencontrer le regard de Robert. Loin de paraître confus, il la toisait avec un sourire insolent.

— Seriez-vous lâche, Cynthia?

Sa voix était devenue une caresse. Prenant la main de la jeune fille, il la porta à ses lèvres.

Le cœur de Cynthia se mit à battre la chamade.

— Non... balbutia-t-elle.

Sans la quitter des yeux, Robert déposa un léger baiser au creux de sa paume. Puis il lui lâcha la main et une fraction de seconde plus tard, il avait disparu, la laissant haletante comme si elle venait de courir pendant des kilomètres. D'un pas mal assuré, Cynthia se dirigea vers la terrasse et, les yeux pleins de larmes, contempla le paysage familial.

Le bassin où, étant enfant, elle essayait d'attraper les poissons rouges avec Peter.

L'orangerie où ils avaient échangé tant de baisers passionnés... Le banc où ils s'asseyaient côte à côte pour faire des projets d'avenir...

— Peter! Oh! Peter... fit-elle dans un sanglot.

Mais pour la première fois, cette exclamation manquait de son intensité habituelle.

La porte de la bibliothèque s'ouvrit sur Sara. Celle-ci apporta un papier à son amie.

— Une femme de chambre vient de me remettre ce message téléphonique.

— Merci.

Après avoir lu les lignes griffonnées par l'employée, Cynthia parut soucieuse.

— Une mauvaise nouvelle ? s'enquit Sara.

— Pas vraiment... Les Hallam disent qu'ils seront très heureux d'assister au bal, mais ils demandent s'ils peuvent amener Sir Hugh Marten.

— Pourquoi pas ? lança Sara avec indifférence. Plus on est de fous, plus on rit!

Voyant que Cynthia demeurerait réticente, elle demanda:

— Vous connaissez ce Sir Hugh Marten?

— Oui. Il possédait autrefois un manoir dans la région. Il l'a vendu pour aller s'installer définitivement à Londres. S'il séjourne chez les Hallam en ce moment, il est difficile de refuser qu'il les accompagne. Mais...

— Mais cela ne vous enchante pas?

— Pas du tout. C'est un viveur, un don Juan de la pire espèce., Vraiment pas le genre d'homme que je voudrais voir Micaela rencontrer.

— Hugh Marten, dites-vous? fit Sara en cherchant dans sa mémoire. Ce nom me dit quelque chose...

Son regard s'éclaira.

— Je sais de qui vous voulez parler! Il est très riche, n'est-ce pas ?

— Oui...

— Avant la guerre, il avait une danseuse de music-hall comme maîtresse. Puis ça a été au tour d'une actrice de cinéma. Puis... Mais n'est-il pas marié ?

— En effet. Il essaie de divorcer depuis des années. Cependant, en dépit de toutes ses frasques, sa femme refuse de lui rendre sa liberté.

— Oh ! Mais ça va être très amusant de voir ce séducteur potentiel.

Cynthia fit la grimace.

— Ce n'est pas mon avis. Ah ! Quelle situation embarrassante ! Malheureusement, je ne vois pas comment on peut fermer la porte de Birch Vale à Sir Hugh Marten sans offenser les Hallam.

Sara tenta de la réconforter.

— Bah ! N'en faites pas un drame. Un invité de plus ou de moins... Dans la foule, il passera inaperçu.

— Lui ? Ça m'étonnerait !

— Est-il séduisant ?

— Certaines femmes semblent le penser, répondit Cynthia d'un ton froid. Pas moi !

Elle avait parlé avec tant d'amertume que Sara, pour une fois, demeura silencieuse pendant quelques instants.

— Que vous a-t-il fait ? demanda-t-elle enfin.

— Rien. Rien du tout...

— Cynthia, vous ne dites pas la vérité.

— Je le connais depuis que je suis enfant, et je peux vous assurer qu'il n'y a jamais rien eu entre nous ! Il n'est pas du tout mon genre !

— Décrivez-le—moi. C'est un bon vivant qui ne pense qu'à s'amuser ? A multiplier les conquêtes ?

— Ma foi,.. oui.

— Tout ce que j'aime...

Cynthia adressa un coup d'œil hostile à son amie.

— Un bon vivant qui ne pense qu'à s'amuser et à multiplier les conquêtes, répéta-t-elle. Eh bien, merci ! Moi je préfère les hommes sains de corps et d'esprit, ceux sur lesquels on peut compter.

Soudain, son regard s'évada, tandis que sa voix se brisait.

— Du moins, on se l'imagine, jusqu'au moment où on découvre qu'ils sont comme les autres...

Des larmes brillaient dans ses yeux bleus.

— Cynthia., murmura Sara.

Mais elle parlait dans le vide. La jeune fille venait de s'esquiver sans bruit.

Chapitre 8 :

Cynthia était en train de se préparer pour la soirée. Elle aurait voulu demeurer froide, indifférente, mais ne pouvait s'empêcher d'éprouver une certaine excitation.

En même temps, elle était inquiète à la perspective de revoir des gens qu'elle n'avait pas vus depuis des années. Des gens qui n'ignoraient rien de sa triste histoire. Des gens qui avaient connu son père, sa mère... et Peter.

De nouveau, Cynthia allait se retrouver en butte à la curiosité et aux commérages. Pendant les années qu'elle avait passées à Londres, puis en Inde, la jeune fille avait oublié combien on adorait les ragots en province. Les mauvaises langues pouvaient faire beaucoup de mal

— souvent sans le vouloir.

« Pourquoi ai—je accepté de jouer ce rôle ? » se demanda-t-elle pour la centième fois.

Une petite voix intérieure lança :

— Tu n'as pas plus d'orgueil que ça ? Comment vas—tu te comporter ce soir ? Que leur diras-tu ?

Avec désarroi, Cynthia contempla son visage crispé dans la glace de sa coiffeuse.

— Oui, que leur dirai-je ? fit-elle tout haut.

Après avoir frappé un coup léger à la porte, Grâce entra.

— Le chauffeur vient d'apporter un paquet de la part de M. Shelford,

Mademoiselle. Il dit que c'est urgent et que vous devez l'ouvrir tout de suite.

— Merci, Grâce.

Cynthia jeta un coup d'œil au carton blanc que la femme de chambre venait de déposer sur le lit.

— Qu'est-ce que c'est ? murmura-t-elle. Des fleurs ?

Grâce secoua négativement la tête.

— Non. Le carton est beaucoup trop grand...

Aidée par Grâce, Cynthia défit les rubans de satin. Puis elle souleva le couvercle de la boîte et, après avoir écarté les feuilles de papier de soie, découvrit une merveilleuse robe du soir.

Une robe ? Ou bien un nuage... Un nuage de tulle et de mousseline bleu nuit parsemé de minuscules étoiles diamantées.

Grâce joignit les mains.

— Quelle jolie robe, Mademoiselle!

Cynthia demeurait interdite.

— Une... une robe ? balbutia-t-elle enfin.

A ce moment-la, on frappa de nouveau.

— Entrez, fit Cynthia d'un ton absent.

Sara pénétra dans la chambre.

— Ah! On vous l'a apportée... Il me semblait bien avoir entendu une voiture.

Cynthia fronça les sourcils.

— Vous... vous étiez au courant ?

Sara s'empara de la robe et la mit devant elle.

— Ravissant, non? Bien sur que j'étais dans le secret. C'est même moi qui ai donné vos mesures à Robert. Tout ce que j'espère, c'est ne pas m'être trompée... Car je ne me le pardonnerais pas.

Cynthia sortit enfin de son espèce d'inertie,

— Mais vous avez tous perdu la tête! s'exclama-t-elle avec force.

Sara lui adressa un coup d'œil stupéfait.

— Que vous arrive-t-il ?

— Vous croyez que je vais accepter qu'un homme m'offre des vêtements? Pour qui me prenez-vous ?

Sara leva les yeux au ciel.

— Pour qui me prenez-vous! répéta-t-elle, sarcastique. Tout de suite des grands mots...

Vous devriez être contente, ma chère ! Robert a appris que vous n'aviez pas de toilette convenable pour ce soir et...

— Je serai tout à fait convenable.

— Avec ça? jeta Sara d'un ton plein de dégoût en désignant la longue robe de satin noir que Rose avait soigneusement repassée.

— Avec ça, oui, déclara Cynthia d'un ton sans réplique.

Se tournant vers Grâce, elle demanda:

— La voiture est-elle partie ?

— Oui, Mademoiselle.

— Il faudra porter cette robe au château demain. Vous pourrez vous occuper de cela, Grâce, s'il vous plaît?

— Bien sur, Mademoiselle.

Le visage de la femme de chambre demeura inexpressif tandis qu'elle remettait la robe dans son carton. Après son départ, Sara tenta de faire entendre raison à son amie.

— Ne soyez pas si têtue! Robert, Micaela et moi avons voulu vous faire plaisir. Vous n'avez pas envie d'être jolie ce soir?

— Il ne s'agit pas de cela...

— Non, il s'agit de votre maudit orgueil!

— Désolée, Sara, mais j'ai encore certains principes.

— Pfff!

— Chacun est libre de vivre comme il l'entend et je ne critique personne. En revanche, qu'on me laisse la faculté de mener mon existence à ma guise!

— J 'étais loin de penser que vous alliez faire un drame pareil! s'écria Sara avec exaspération. C'est ridicule! Absolument ridicule.

Les yeux étincelants, elle fit face à son amie.

— Tout ce que je souhaite maintenant, c'est que ce soir, vous ayez honte de vous lorsque vous entrerez dans la salle de bal vêtue de...de ce vieux chiffon!

La-dessus, Sara quitta la chambre en claquant la porte avec violence.

Soudain au bord des larmes, Cynthia se mordit la lèvre inférieure.

— Comment a-t-il pu oser m'offrir un vêtement? Comme...comme à une femme entretenue!

Avec des mains qui tremblaient un peu, la jeune fille s'habilla. Sa robe du soir, qu'elle avait achetée avant-guerre chez un grand couturier, était d'une exquise simplicité.

« Les coupes de ce genre ne se démodent jamais », se dit-elle en contemplant son reflet avec une certaine satisfaction. « Un vieux chiffon! Vraiment, Sara exagère! Non, je n'aurai pas honte de moi ! Il n'y a aucune raison pour cela... »

Sa colère, qui n'était pas tombée, faisait étinceler ses yeux et rosissait son visage.

La jeune fille ouvrit ensuite son coffret à bijoux et en sortit un écrin en daim blanc qu'elle ouvrit. Une rivière en diamants scintilla de tous ses feux... Ce merveilleux bijou avait appartenu à sa mère et Cynthia s'était juré de ne le vendre que contrainte et forcée.

Ce collier donnait à sa tenue la dernière touche... Satisfaite, la jeune fille se décida enfin à descendre.

Couverte d'émeraudes et de diamants, Sara l'attendait dans l'entrée. Elle était très élégante dans sa robe en satin vert toute scintillante de paillettes.

— J'étais prête à déclarer que j'allais avoir honte d'être vue avec vous... déclara—t-elle.

Mais...

Laissant sa phrase en suspens, Sara examina son amie sans mot dire.

— Mais ? interrogea Cynthia.

— Mais ce serait mentir, avoua Sara, bonne joueuse. Vous êtes très belle ce soir. Vous avez de la classe. Oui, c'est le mot... la classe. Et cela ne s'acquiert pas.

Le compliment était sincère. Mais de son œil exercé, Sara avait déjà calculé la valeur de la rivière de diamants...

— Si je ne vous aimais pas tant, poursuivit-elle, je dirais que vous avez l'air d'une vraie dame.

— Qu'avez—vous contre les vraies dames ?

— Je les déteste, ces femmes bien pensantes qui se permettent de juger les autres...

D'ailleurs, vous savez parfaitement ce que je veux dire, Cynthia ! Si vous étiez comme elles, vous ne m'auriez jamais reçue chez vous.

Sa voix s'était soudain chargée d'amertume.

Émue, Cynthia oublia sa rancune et embrassa son amie sur la joue.

— Je suis contente de vous avoir avec moi, assura—t-elle. J'espère que vous vous amuserez bien ce soir. Avec un peu de chance, vous rencontrerez des gens intéressants.

— Avec un peu de chance, fit Sara en écho, je trouverai peut-être un mari. Qui sait ?

Cynthia jeta un coup d'œil à la pendule,

— Allons—y. J'ai promis que nous arriverions un peu avant les invités.

La voiture de Joe Rogers, le taxi occasionnel, était garée devant le perron.

— Bonsoir, madame. Bonsoir, mademoiselle Morrow, Vous êtes bien jolie ce soir!

La jeune fille sourit.

— Eh bien... merci du compliment!

Pendant le bref trajet qui séparait le petit manoir de Birch Vale, la jeune fille s'exhorta au calme. Mais quand elle vit les lumières du château se refléter dans le bassin, les battements de son cœur s'accéléchèrent.

Un grand bal à Birch Vale... Il y avait si longtemps que cela n'était pas arrivé!

Quand elle fit son entrée dans le grand hall tout illuminé, les instruments de l'orchestre s'accordaient, tandis que le parfum des fleurs embaumait.

Micaela, vêtue d'une robe en dentelle blanche brodée de perles et de fils d'argent, courut à sa rencontre. Un coiffeur était venu spécialement de Londres pour lui faire un chignon de boucles décoré d'un rang de perles.

— Micaela, vous êtes ravissante ! S'exclama Cynthia avec chaleur.

Robert, plus séduisant que jamais dans son smoking anthracite, toisa la nouvelle arrivante.

— On ne vous a pas livré mon cadeau à temps ?

La colère submergea de nouveau la jeune fille.

— Si, fit-elle d'une voix étranglée.

Robert ne comprenait plus.

— Dans ce cas...

Cynthia se redressa de toute sa taille.

— Sachez, monsieur, que je n'accepte pas de présents de ce genre.

A sa grande surprise, Robert rejeta la tête en arrière dans un grand éclat de rire.

— J'avais oublié ! s'exclama-t-il. Oui, j'avais complètement oublié à qui j'avais affaire!

Pourtant, si j'avais réfléchi un instant, j'aurais du deviner que vous alliez avoir une telle réaction.

Il continuait à rire et Cynthia ne savait plus quelle contenance prendre. Heureusement, les premiers invités arrivaient... Cynthia, qui s'était promis de rester discrètement à l'écart, comprit vite que ce serait impossible. Tous les invités tenaient à la saluer.

Elle pensait qu'on allait la montrer du doigt, elle s'attendait à être l'objet de commérages sans pitié... Et aussi à ce qu'on chuchote derrière son dos. Pas du tout! Bien au contraire, même: tout le monde semblait heureux de la voir.

— Cynthia, quelle bonne surprise!

— Vous à Birch Vale ! Comme au bon vieux temps! Cela fait tellement plaisir...

— Nous pensions que vous nous aviez oubliés...

— Vous nous avez manqué, vous savez!

On lui serrait la main, on l'embrassait, on l'entourait de prévenances et d'amitié... Ses amis d'autrefois l'accueillaient avec tant de chaleur que Cynthia se demandait comment elle avait pu redouter cet instant.

Déjà, la fête battait son plein. Le champagne coulait à flots et des serveurs en veste blanche s'agitaient derrière les tables ou un somptueux buffet avait été dressé.

L'orchestre ne cessait pas d'enchaîner valse, slows ou tangos. Micaela ne manquait pas une danse. Quant à Sara, elle était entourée d'un petit cercle d'admirateurs. Instinctivement, Cynthia chercha Robert du regard. Elle l'aperçut enfin dans l'embrasure d'une fenêtre, en grande conversation avec Lady Brownblack — la plus mauvaise langue de la région.

Tous deux la regardaient et la jeune fille comprit que Lady Brownblack parlait de Peter...

Bouleversée, elle courut se réfugier dans la longue galerie déserte. Elle avait soudain l'impression d'être devenue le point de mire de toute l'assistance. Il lui semblait même entendre les ragots...

— Vous êtes au courant pour Peter, bien sur ?

- Pauvre Cynthia!
- Vous vous souvenez que Peter et elle étaient...
- Quelle lamentable histoire!
- Ah, ah! Au fond, c'est plutôt drôle!
- Il n'y a pas de quoi rire.
- Bah! Mieux vaut rire que pleurer.
- Moi, je la plains!

Ce qu'elle avait craint se produisait. Sa présence ravivait les souvenirs, les moqueries...

et la pitié, aussi. Mais Cynthia ne pouvait pas s'isoler davantage. A regret, elle retourna dans la salle de bal. Les Hallam venaient d'arriver avec Sir Hugh Marten. Ce dernier vint tout de suite lui serrer la main.

- Bonjour, Cynthia. Cela me fait plaisir de vous revoir.
- Bonjour, Hugh. Que faites-vous par ici ? Je croyais que vous trouviez la campagne horriblement ennuyeuse...

Il éclata de rire.

- Toujours agressive ?
- Moi? Mais...

— Je pensais que, le! temps aidant, vous vous étiez adoucie... Apparemment, ce n'est pas le cas!

Que répondre à cela? Cynthia préféra garder le silence. Pendant ce temps, Hugh Marten regardait autour de lui en hochant la tête d'un air appréciateur.

- On peut dire que Birch Vale a pris un coup de neuf... .
- Vous trouvez? fit la jeune fille du bout des lèvres.
- Allons ! Vous savez aussi bien que moi que le château avait grand besoin d'être restauré!

Soudain, Hugh Marten se figea.

— Oh! Qui est—ce ?

C'était Micaela qu'il venait de remarquer. Une Micaela qui riait de bon cœur, entourée par plusieurs jeunes gens empressés.

— C'est la fille du nouveau propriétaire de Birch Vale, fit Cynthia.

— Tiens, tiens! La fille du...

Cynthia l'interrompt.

— Je vous préviens, Hugh! Elle n'a que dix-sept ans et pas de temps à perdre avec des hommes mariés.

— Merci du conseil, fit Hugh sans se froisser.

Un peu plus tard dans la soirée, Cynthia le vit danser avec Micaela. Serrés l'un contre l'autre dans un slow langoureux, ils ne se quittaient pas des yeux. La jeune fille semblait littéralement fascinée.

Au grand soulagement de Cynthia, le slow s'acheva. Main dans la main, le couple se dirigea vers le buffet. D'un pas vif, Cynthia les rejoignit au moment où Hugh proposait une coupe de champagne à Micaela.

— Oh! Micaela, fit—elle en l'entraînant. Il faut absolument que vous fassiez la connaissance de...

Hugh esquissa un sourire ironique.

— Très adroit... murmura-t-il.

Heureusement, Micaela ne l'avait pas entendu. Cynthia ne put s'empêcher de sourire à son tour. Sir Hugh Marten avait toujours eu beaucoup d'humour. C'était la seule qualité qu'on pouvait lui reconnaître!

Cynthia emmena Micaela vers le coin où, quelques instants auparavant, elle avait vu Arthur Marriott.

— Vous vous amusez bien ? demanda-t—elle à la jeune fille tout en fendant la foule.

— Beaucoup. Je n'aurais jamais pensé qu'il y avait des gens aussi sympathiques en Angleterre.

Cynthia éclata de rire.

— Comme partout dans le monde!

— Je m'en aperçois...

— En tout cas, vous avez beaucoup de succès.

— C'est vrai ? Papa va être content...

— Je l'espère.

Toutes deux étaient arrivées près d'Arthur. Ce dernier se leva d'un air cérémonieux.

— Cynthia! Tu as enfin un peu de temps à me consacrer?

— Je veux te présenter à Mlle Micaela Shelford.

— J'ai déjà pu admirer mademoiselle de loin, déclara Arthur, pompeux selon son habitude.

— Micaela, fit Cynthia, j'aimerais que vous fassiez la connaissance d'un de mes amis d'enfance, Arthur Marriott.

Arthur s'inclina devant Micaela.

— Vous êtes la reine de la soirée, mademoiselle.

Micaela accepta le compliment en souriant.

— Puis—je vous inviter à danser ? Poursuivit Arthur.

— Avec plaisir, monsieur.

Soulagée, Cynthia les suivit des yeux pendant qu'ils se dirigeaient vers la piste de danse.

« Ce pauvre Arthur est ennuyeux comme la pluie... Mais au moins, il n'est pas dangereux, lui ! »

Une haute silhouette se profila devant elle, lui barrant le passage.

— Il serait temps que vous m'accordiez une danse, vous ne croyez pas ? lança Robert.

Le cœur de Cynthia manqua un battement, tandis qu'elle levait les yeux vers lui.

— Vous n’êtes pas obligé de danser avec moi! protesta—t—elle. Vous vous devez à vos invités...

— Vous n'allez pas refuser mon invitation !

Tous deux se trouvaient devant une immense composition florale. Le parfum des fleurs, le champagne, la musique... Soudain Cynthia se sentit un peu ivre.

— Êtes—vous toujours fâchée contre moi? demanda Robert. Je m'en veux d'avoir fait preuve d'un tel manque de tact. Me pardonnez—vous ?

La jeune fille se contenta de hocher affirmativement la tête. Alors il lui prit la main et l’entraîna vers la piste.

— Depuis le début de la soirée, j’attends le moment de vous faire danser, murmura-t-il.

Cynthia dansait bien. Mais dans les bras de Robert, il lui sembla soudain avoir des ailes...

Leurs pas s’accordaient a merveille.

— Pourquoi ne m'avez—vous pas parlé de Peter? demanda Robert sans autre préambule.

Cynthia se raidit et manqua un pas. Elle s'attendait si peu à une telle question!

— Pourquoi aurais—je du vous parler de lui ? Rétorqua-t-elle enfin.

— Parce que je vous aurais mieux comprise. Ce... cette histoire explique beaucoup de choses. Vous...

— Je vous en prie! coupa Cynthia. Je ne tiens pas à évoquer le passé.

— En tout cas, tout va devenir désormais beaucoup plus simple pour moi.

— Pourquoi?

Mais Robert ne répondit pas à sa question.

Resserrant son étreinte, il la fit tourner. Puis il ralentit le mouvement au gré de la musique.

— Dites-moi, Cynthia...

— Oui?

— L'aimez-vous encore ?

Cynthia n'hésita pas une seconde.

— Oui, je l'aime encore, fit-elle d'une voix passionnée. Et je l'aimerai toujours. Toujours!

Chapitre 9 :

Deux jours après le bal, Micaela téléphona à Cynthia.

— Nous allons au cinéma à Melchester avec quelques amis. Voulez-vous vous joindre à nous avec Sara ?

Cynthia hésita.

— C'est—à-dire que...

Elle s'interrompit, ne sachant quelle excuse donner.

— Oh ! Je vous en prie, Cynthia, venez avec nous! insista Micaela. Cela me ferait tellement plaisir!

Une heure plus tard, plusieurs voitures s'arrêtèrent devant la grille du petit manoir.

Certains des invites londoniens de Robert passaient en effet quelques jours de vacances à Birch Vale.

Une fois arrivés au cinéma, ils s'assirent tous ensemble dans la salle où l'on passait un film américain très en vogue. Le hasard voulut que Robert Shelford s'assoie à côté de Cynthia.

Leurs bras se frôlaient sur l'accoudoir et, troublée par cette proximité, la jeune fille n'arrivait pas à suivre l'action qui se déroulait sur l'écran. D'autant plus qu'elle sentait le regard de son voisin posé sur elle...ce qui augmentait encore son trouble.

Cynthia retint un soupir de soulagement quand les lettres du mot « fin » s'inscrivirent sur l'écran. Les spectateurs sortirent de la salle et tout le monde s'entassa dans les voitures...

Sans trop bien savoir pourquoi ni comment, Cynthia se retrouva seule avec Robert dans la Rolls vert foncé qu'il conduisait lui-même. Tous les autres avaient disparu comme par enchantement.

« Qu'est—ce que ça signifie? se demanda la jeune fille, soupçonneuse. Je me demande si Sara n'est pas derrière tout cela! Elle en serait bien capable. »

Presque au pas, Robert descendit la rue qui conduisait à la rivière. Dans l'espoir d'attirer les touristes, la municipalité avait fait installer des guirlandes d'ampoules de toutes les couleurs le long des berges. Les jardins aussi étaient éclairés. Cela donnait à cette petite ville ancienne une gaieté factice qui ne lui allait guère.

Robert attendit qu'ils aient dépassé les lumières pour arrêter sa voiture sur le bas-côté de la route. Dans un rayon de lune, on apercevait un pont en dos d'âne au parapet de pierre. Sur la berge, en contrebas de la route, un couple marchait enlacé.

— Ça ne vous ennue pas que j'allume une cigarette ? demanda Robert.

— Je vous en prie...

— Regardons les amoureux. Ils ont l'air heureux, vous ne trouvez pas ? Je les envie...

De nouveau troublée, Cynthia ne trouva rien à répondre.

— Je n'ai pas encore trouvé le temps de vous remercier, poursuivit Robert.

— De quoi?

— D'avoir facilité mes débuts dans le monde, répondit-il d'un ton léger.

Cynthia esquissa un sourire.

— Moi qui croyais que c'était Micaela la débutante!

— Je me sentais sur la sellette quand tous vos amis me détaillaient des pieds à la tête. «Ou diantre Cynthia l'a-t-elle trouvé ? » semblaient—ils se demander.

— Oh! Vous leur avez fait bonne impression dans l'ensemble.

— Croyez—vous ? fit Robert, dubitatif. Il me semblait au contraire que...

— Que quoi ?

— Qu'ils étaient réticents.

— Parce qu'ils sont jaloux, voilà tout!

— Jaloux ?

— La plupart possèdent des domaines dans la région et manquent de moyens pour les exploiter selon les méthodes modernes.

— Alors ils m'en veulent parce que moi, je dispose de ces moyens ?

— Évidemment.

— Je suppose qu'ils m'en veulent aussi parce que j'ai engagé beaucoup de personnel ?

— Les meilleurs employés de la région travaillent maintenant à Birch Vale... Cela ne leur fait pas plaisir. Mais cette réaction est normale. Mettez—vous à leur place ! D'un autre côté...

Craignant de trop en dire, Cynthia laissa sa phrase en suspens.

— D'un autre côté? insista Robert.

Presque à regret, la jeune fille poursuivit:

— Par ici, on ne se fait pas des amis du jour au lendemain. Les gens prennent le temps d'étudier les nouveaux venus. Ils ne sont pas ouverts comme vos... euh, comme les Américains.

Cynthia avait failli dire « vos compatriotes ». Elle s'était souvenue à temps de ce que le notaire lui avait appris. Robert Shelford était anglais par son père, américain par sa mère.

— Pour être franc, Cynthia, je me moque complètement de ce que peuvent penser les gens de moi, déclara-t-il d'un ton bien senti. Par contre, j'attache beaucoup de prix à votre opinion.

— Si vous voulez être accepté dans la région, vous avez besoin de l'appui des gens qui comptent. C'est très important, pour vous comme pour Micaela. Quant à moi...

— Quant à vous ?

— Je ne compte pas. D'autant plus que je ne pense pas m'éterniser ici.

— Pourquoi?

— Ma santé s'améliore de jour en jour. Dès que je serai tout à fait remise, j'ai l'intention de reprendre mon métier d'infirmière.

— Pourquoi? répéta Robert.

— Parce que je m'imagine mal passant le reste de ma vie à ne rien faire. Nous sommes au XXe siècle!

— Vous pouvez très bien trouver et vous occuper ici.

— Je me demande comment!

Robert la fixa sans mot dire. Mais ce silence était plus éloquent que de longs discours et, soudain très mal à l'aise, Cynthia se tourna vers la vitre et fit mine de contempler la rivière.

— Cynthia!

Robert voulut lui prendre la main mais elle se dégagea d'un mouvement brusque.

— Cynthia, reprit-il, j'ai tant à vous dire! J'ai...

— Je vous en prie, ramenez-moi au petit manoir.

La jeune fille crispa ses mains tremblantes l'une sur l'autre. Depuis quelque temps, déjà, elle avait l'intuition que quelque chose de ce genre allait se passer. Le moment était venu...et elle avait peur.

Une silhouette menue apparut sur le pont et se pencha vers l'eau. Cynthia plissa les yeux pour mieux scruter l'obscurité. Il y avait bien quelqu'un, là-bas ? Une femme... Non, elle ne rêvait pas! Soudain, la femme enjamba le parapet du pont et se jeta et l'eau.

— Robert! cria Cynthia. '

Alors tout se passa très vite. Déjà, Robert avait bondi hors de la voiture. Il ôta sa veste et la jeta derrière lui avant de plonger dans un style impeccable.

— Mon Dieu! balbutia Cynthia.

Sur des jambes qui la portaient à peine, elle sortit de voiture à son tour. Dans un geste inconscient, elle ramassa la veste de Robert et la serra contre son cœur.

Angoissée, elle se pencha vers l'eau. Deux têtes faisaient surface... Mais le courant, très rapide a cet endroit, emporta la désespérée et son sauveteur plus loin.

Les jeunes gens qui se promenaient sur la berge arrivèrent en courant.

— Quelqu'un est tombé à l'eau ?

— Oui. Une femme, je crois...

Cynthia se tordit les mains.

— Mon Dieu! répéta-t-elle avec désespoir. Que faire ?

Et soudain, elle le sut. Courant jusqu'à la voiture, elle remit le contact et descendit la route jusqu'à l'endroit où la rivière formait un coude. La, le courant était moins fort et avec un peu de chance, Robert pourrait sortir de l'eau.

Elle ne s'était pas trompée, Au moment où elle arrivait au tournant, la silhouette de Robert se dressa dans la lumière des phares, ruisselante. Il portait dans ses bras une femme inanimée. Plusieurs personnes arrivaient en courant, Robert ouvrit la portière arrière du véhicule et s'y engouffra avec son fardeau.

— Vite! Repartez...

Cynthia lui adressa un coup d'œil surpris.

— Repartez, vous dis-je!

Les curieux allaient les rattraper..., Cynthia enclencha la première vitesse. Se penchant au-dessus des sièges en cuir, Robert coupa les lumières.

— Mais... pourquoi? interrogea la jeune fille qui comprenait de moins en moins.

— Je ne veux pas qu'ils notent le numéro d'immatriculation.

Cynthia renonça à demander d'autres explications. Tout cela lui échappait... Une fois qu'ils se trouvèrent à deux ou trois kilomètres de Melchester, Robert ordonna:

— Arrêtez-vous.

Cynthia s'exécuta. Robert alla chercher un plaid dans le coffre et en enveloppa la rescapée.

C'était une très jeune femme aux longs cheveux blonds et au visage d'une pâleur extrême.

Peu à peu, elle reprenait connaissance tout en balbutiant des mots incohérents.

— Voilé !... Tout va bien maintenant, lui dit Robert d'une voix étonnamment douce.

— Pourquoi... Oh! Pourquoi ne m'avez-vous pas laissée mourir?

— Ne dites pas de sottises.

— Je veux mourir...

— Ne dites pas de sottises! redit Robert d'un ton sévère. Des demain, vous verrez la vie dans une autre perspective, je vous le promets!

La jeune femme laissa échapper un sanglot.

— Voir la vie dans une autre perspective! répéta-t-elle avec une amertume infinie.

Comme si c'était possible! Je veux mourir! Vous ne comprenez donc pas ? Je veux...

Robert ouvrit la portière coté conducteur et invita Cynthia à sortir de voiture.

— Je vais prendre le volant. Ça ne vous ennuie pas de vous asseoir avec elle, Cynthia ?

— Non, bien sur.

— Mais le siège est très mouillé,.. fit-il d'un ton d'excuse.

— C'est sans importance.

Robert lui sourit. Dans un geste qui lui était coutumier, il rejeta en arrière ses cheveux ruisselants. Il n'avait pas pris le temps de remettre sa veste et la toile mouillée de sa chemise collait à sa peau, soulignant ses muscles puissants. Cynthia retint sa respiration, tandis que les

battements de son cœur s'accéléraient. En cet instant, Robert Shelford lui paraissait plus séduisant que jamais. « On dirait un animal sauvage », songea-t-elle confusément. « Ou bien un pirate... »

Un faible gémissement rappela la jeune fille à ses devoirs. Elle s'empara de la main glacée de la désespérée et tenta de la réconforter. Pendant ce temps, Robert reprenait le volant.

Bientôt, la Rolls fila à toute allure sur la route conduisant à Birch Vale. Mais au lieu d'emprunter l'allée qui menait au château,

Robert continua plus loin.

— Ou allons-nous ? s'enquit Cynthia.

— Chez vous,

— Pourquoi chez moi ? s'exclama-t-elle stupéfaite.

— Vous connaissez mieux que moi la mentalité des gens. S'ils ont reconnu ma voiture, ils risquent de raconter que j'ai kidnappé une jeune femme. La rumeur ira en augmentant...

Et Dieu sait de quoi je serai accusé.

— Vous pourrez aisément vous justifier...

— Je préfère éviter de tels problèmes !

— Vous préférez que ce soit moi qu'on accuse de kidnapping ?

— Personne n'aura l'idée d'accuser la respectable Mlle Morrow de quoi que ce soit.

Cynthia se demanda pourquoi il craignait tant les ragots. Après tout, il venait de faire une bonne action et les gens ne pouvaient que le féliciter !

Mais elle connaissait déjà assez Robert Shelford pour savoir qu'il était inutile de discuter avec lui.

— Rose et Grâce doivent déjà être au lit, dit-elle quand la Rolls s'arrêta devant le perron du petit manoir. Soudain incapable de prendre la moindre décision, elle proposa :

— Voulez-vous que j'aille les réveiller ?

Tout en transportant la rescapée à l'intérieur, Robert jeta sans beaucoup d'aménité:

— Vous ne pouvez pas vous débrouiller seule ? Je croyais que vous étiez infirmière.

Était—ce un défi qu'il lui lançait ?

— Suivez-moi, commanda Cynthia en le précédant dans l'escalier.

Maintenant, c'était elle qui donnait les ordres... Elle ouvrit la porte de la salle de bains.

— Faites-la asseoir sur ce tabouret. Je vais lui faire prendre un bain chaud. Pendant ce temps...

Elle hésita à peine une seconde avant de demander:

— Êtes—vous capable de faire du thé?

— Je suis capable de faire n'importe quoi !

— Alors allez lui préparer du thé brûlant et très sucré. Vous savez où est la cuisine ?

— Oh! Je la trouverai bien, fit Robert avant de dévaler l'escalier.

Cynthia ouvrit en grand les robinets.

— Vous allez prendre un bain très chaud, puis vous irez dormir dans un bon lit, dit-elle à la jeune femme qui tremblait maintenant de tous ses membres en claquant des dents.

— Mais...

— Ce n'est pas le moment d'attraper une pneumonie!

Quand, une heure plus tard, Cynthia descendit au salon, elle fut très surprise d'y trouver Robert Shelford.

— Vous êtes toujours là? s'étonna—t-elle.

— Comme vous pouvez le constater. Donnez-moi vite des nouvelles de cette pauvre fille... .

— Elle dort déjà. Et...

Avec une brève exclamation, Cynthia s'interrompit.

— Mais vous aussi, vous êtes trempé ! Vous risquez la pneumonie!

— Oh! Je suis solide...

Robert indiqua son verre.

— Je me suis permis de me servir un whisky.

— Vous avez bien fait., Mais ce n'est pas prudent de garder des vêtements mouillés. Vous auriez du aller vous changer tout de suite!

— Bah! Un peu d'eau ne me fait pas peur. Un aventurier comme moi en a vu d'autres!

Alors vous pensez que notre protégée s'en sortira ?

— J'en suis sûre. Son pouls est..normal et elle n'a pas de fièvre. Mais...

Cynthia marqua une seconde d'hésitation avant de poursuivre :

— Je suppose que vous avez déjà deviné les raisons de son acte désespéré?

— Elle attend un bébé ?

— Oui...

Robert secoua la tête avec compassion.

— Pauvre fille...

Son attitude surprit Cynthia. Elle n'aurait pas cru cet homme accessible à la pitié.

D'un trait, Robert termina son whisky.

— Nous ne sommes qu'au début de nos peines... Il va certainement y avoir une enquête.

— Si l'on vient m'interroger, que devrai—je répondre ?

— Vous ne savez rien, vous n'avez rien vu...

— Pourquoi ne pas dire la vérité?

— Je préfère ne pas avoir affaire à la police. Quand une personne veut mourir et qu'une autre s'interpose, c'est toujours celle-ci qui a des ennuis. Autant les éviter, non ?

Même si elle ne comprenait pas très bien son attitude, Cynthia choisit de ne pas insister.

— Je ne crois pas qu'elle voulait vraiment mourir, fit-elle d'un ton pensif. Parce qu'elle a peur de la mort. Mais elle a peur de vivre, aussi...

— Vous a-t-elle dit son nom ?

— Je ne lui ai pas posé de questions.

Avec un sourire, Robert lança :

— Au fond, vous êtes beaucoup plus humaine, compréhensive et sympathique qu'on pourrait le penser à première vue.

— Parce qu'à première vue, j'ai l'air antipathique ?

— Vous n'avez jamais été très aimable avec moi.

Un silence s'éternisa. Un silence si lourd qu'il paraissait presque palpable... Soudain, un bruit de moteur se fit entendre. Robert tressaillit.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Vos amis doivent ramener Sara, je suppose...

— Surtout, pas un mot de ce qui vient de se passer.

— Je ne peux même pas en parler à Sara ?

— C'est une incorrigible bavarde. Si elle apprend quoi que ce soit, tout le monde sera au courant demain...

— Mais comment lui expliquer la présence de cette femme sous mon toit ?

— Voyons, que peut-on raconter ? Dites—lui que... que c'est une ancienne domestique qui est venue vous demander de l'aide dans un moment difficile.

Cynthia ne put s'empêcher de sourire.

— J'ai l'impression de participer à un jeu...

Impulsivement, elle ajouta:

— Au fond, vous êtes toujours un enfant!

Robert la contempla avant de déclarer très bas — si bas que la jeune fille se demanda si elle avait bien entendu:

— Oh! Comme je vous aime!

L'instant d'après, il avait disparu par la porte—fenêtre donnant sur le jardin. Cynthia regarda autour d'elle d'un air égaré. Ses joues étaient écarlates et son cœur battait la chamade.

Chapitre 10 :

Nellie Tripp adressa un sourire timide à Robert. Ses joues avaient repris un peu de couleur et elle semblait moins terrorisée.

— Vous croyez vraiment que... interrogea-t-elle d'une voix tremblante.

— N'ayez crainte, Nellie, coupa Robert. Je vais aller trouver ce garçon et je lui parlerai.

— Vous ne serez pas trop dur avec lui, monsieur? demanda Nellie avec anxiété.

— Non, je vous le promets.

— Vous savez, je suis aussi coupable que lui... Il m'avait dit que nous ne pouvions pas envisager de nous marier pour le moment.

— J'ai compris cela, Nellie. Vous m'avez déjà tout expliqué. Maintenant, tachez de dormir et prenez les médicaments que vient de vous apporter Mlle Morrow.

Nellie adressa un regard navré à Cynthia.

— Je vous donne tant de travail, mademoiselle!

— Ne vous inquiétez pas pour cela.

— Non, ne vous inquiétez pas, renchérit Robert.

Cynthia s'étonnait de le voir témoigner autant de patience envers la

pauvre fille qui avait cherché à mettre fin à ses jours sous leurs yeux. Le sort de Nellie semblait vraiment lui tenir à cœur. L'histoire de Nellie Tripp était d'une banalité navrante. Sa mère était morte en la mettant au monde et son père s'était remarié avec une femme ayant déjà plusieurs enfants.

La petite Nellie se trouvait donc de trop et sa marâtre le lui faisait durement sentir.

L'ambiance familiale était si pénible que dès qu'elle fut en âge de travailler, Nellie chercha un emploi. L'un des marchands de fruits et légumes de Melchester l'engagea comme vendeuse.

Un beau jour, Jim Harris, un jeune mécanicien, vint acheter des pommes. La vendeuse lui plut. Il revint souvent et... ce qui devait arriver arriva.

Tous deux étaient très amoureux l'un de l'autre, mais Jim avait décidé de consacrer à tout son temps, toutes ses énergies et tout son argent à la mise au point d'un moteur électrique qui, selon lui, allait révolutionner le monde.

— Tu comprends, répétait-il à Nellie, c'est ce qui compte pour l'instant. Une fois mon invention mise au point, nous pourrons nous marier. Pour le moment, pas question...

— Quand... quand ton invention sera-t-elle au point ?

— Peut-être dans deux ou trois ans...

Autant dire une éternité!

— Mais je t'aime, Jim.

— Moi aussi, je t'aime, Nellie. Cependant il faut savoir être raisonnable dans la vie.

— Bien sur...

— Je ne peux pas me permettre pour l'instant d'avoir une femme et des enfants.

Jim avait alors marqué un moment d'hésitation.

— J'ai quelque chose à te dire, Nellie...

— Oui?

— Je vais devoir quitter Melchester.

— Oh, non!

— On m'a proposé un emploi mieux payé à Coventry.

— Et tu... tu as accepté ? Tu vas partir?

— Il le faut bien. Si j'ai plus d'argent, je pourrai acheter les pièces dont j'ai besoin. Je mettrai mon moteur au point plus vite... Et avec un peu de chance, nous serons bientôt ensemble. Pour toujours !

Jim était parti pour Coventry en promettant d'écrire régulièrement à celle qu'il considérait comme sa fiancée. Aucune lettre n'était encore parvenue à Nellie. Cette dernière commençait à s'inquiéter... Mais son inquiétude fit place au désespoir quand, moins d'un mois après le départ de Jim, elle s'aperçut qu'elle était enceinte.

Que faire ? Mettre Jim en face de ses responsabilités? Pour lui, ce serait dire adieu à ses ambitions... Par moments, Nellie avait l'impression que pour Jim, son fameux moteur comptait plus que la femme qu'il prétendait aimer.

Désespérée, Nellie ne savait plus vers qui se tourner. Un matin, elle eut un malaise au moment de prendre son petit déjeuner. Il ne fallut pas longtemps à sa belle-mère pour découvrir à quoi celui-ci était du!

— Tu vas tout de suite me dire le nom du responsable ! Tout de suite, tu m'entends ? On ira le trouver et on le mettra en demeure de réparer!

Nellie s'était alors enfuie de la maison. Elle savait sa belle—mère capable de mettre ses menaces à exécution. Et il ne lui serait pas difficile de découvrir l'identité de Jim ! Il lui suffisait pour cela de poser quelques questions au marchand de fruits et légumes, qui était au courant de l'idylle entre sa jeune vendeuse et le mécanicien.

Sa belle—mère était capable de porter l'affaire devant les tribunaux et de contraindre Jim à reconnaître l'enfant que portait Nellie... Horrifiée, cette dernière voyait déjà l'amour que lui portait Jim se transformer en haine.

Toute la journée, elle marcha au hasard, tandis que son désespoir allait croissant. Et à la nuit tombée, alors qu'elle suivait la rivière, elle

comprit ce qui lui restait à faire...

Robert avait su trouver les mots qu'il fallait pour convaincre Nellie.

— Ce n'est pas seulement votre enfant, lui avait-il dit. C'est aussi celui de Jim. Quand il apprendra qu'il va être père, imaginez son orgueil..!

Mise en confiance, Nellie lui avait dévoilé sans la moindre réticence l'adresse de son fiancé. La jeune femme devait garder la chambre pendant encore plusieurs jours. Le médecin qui était venu l'examiner à la demande de Cynthia l'avait trouvée en bonne santé

— mais en état de choc.

— Qu'elle se repose et mange correctement, la nature fera le reste, avait—il dit à Cynthia, alors qu'elle le raccompagnait à la porte.

C'était le médecin de famille des Morrow et Cynthia, qui le connaissait depuis toujours et savait qu'il saurait garder le secret, n'avait pas hésité à lui raconter que Nellie avait tenté de se suicider.

— Entre nous, avait déclaré le médecin avant de remonter en voiture, je ne sais pas si vous avez eu raison de l'héberger au petit manoir...

— Pourquoi pas ?

— Croyez-vous que ce soit une solution de la dorloter pendant quelques jours pour la remettre à la rue une fois qu'elle sera remise ?

— On ne la remettra pas à la rue.

— Ou ira-t-elle si sa belle—mère lui interdit de revenir chez elle?

— M. Shelford trouvera bien une solution, avait répondu Cynthia, très sûre d'elle-même.

Car, malgré ses réticences à l'égard de Robert, elle avait désormais pleinement confiance en lui.

Chapitre 11 :

En fin de journée, Robert revint au petit manoir. Jim Harris l'accompagnait...

En voyant les deux hommes entrer dans sa chambre, précédés par Cynthia, Nellie joignit les mains, tandis que son visage s'illuminait.

— Oh! Jim! Jim... Tu n'est pas trop fâché ?

Jim s'assit au bord du lit et lui prit les mains.

— Oui, je suis fâché... fit—il avec tendresse. Parce que tu ne m'as rien dit!

Comprenant qu'ils n'avaient plus rien à faire la, Robert et Cynthia s'éclipsèrent discrètement.

— Voila ! Tout est arrangé, déclara Robert.

Cynthia lui adressa un sourire ironique.

— Tout est arrangé ? Vraiment ?

— Mais oui.

— Grâce à l'intervention du père Noël, je suis sure!

— Le père Noël n'a rien à voir dans tout cela. Jim est un garçon conscient de ses responsabilités. Il est prêt à épouser Nellie...

— Je croyais que ce n'était pas possible avant qu'il mette au point je ne sais quelle invention...

— Comme si un homme marié ne pouvait pas se consacrer à ses recherches!

— Quelques semaines auparavant, il prétendait qu'il ne pouvait pas songer au mariage.

— C'était il y a quelques semaines. Depuis, ses conditions d'existence ont changé.

— Et quel a été votre rôle dans ce changement ?

Robert parut presque confus.

— Hum... Je cherchais un bon mécanicien pour prendre la direction du garage que je possède à Coventry. Il y a un logement confortable juste au-dessus. Bref, l'idéal pour une petite famille...

— Depuis combien de temps êtes-vous propriétaire de ce garage? interrogea Cynthia d'un ton soupçonneux.

— Vous êtes bien curieuse!

— Depuis combien de temps? insista la jeune fille.

— Je ne vous le dirai pas ! s'exclama Robert dans un éclat de rire.

— Mais je le devine sans peine... Ce que je ne comprends pas, en revanche, c'est pourquoi vous vous montrez aussi généreux avec ce jeune couple.

— Vous me croyez incapable d'une bonne action ?

— Je ne sais pas, murmura Cynthia. Cette facette de votre personnalité cadre mal avec...

avec le reste.

— Quel est—il, ce reste ?

— Par exemple, la manière dont vous menez le domaine. Vous avez attiré à Birch Vale les meilleurs ouvriers agricoles de la région. Les autres exploitants sont incapables de rivaliser avec vous. Plus personne ne veut travailler chez eux.

— S'ils leurs proposaient des salaires décents... commença Robert.

— Croyez-vous que tous les fermiers roulent sur l'or ? Et maintenant, qui va faire fructifier leurs terres ? Vous voulez les mettre en faillite ?

Robert haussa les épaules avec impatience.

— C'est leur faute.

— Leur faute? répéta Cynthia avec stupeur.

— Mais oui! Leurs méthodes sont complètement dépassées, déclara-t-il d'un ton coupant.

Sa mâchoire avait durci et Cynthia préféra ne pas insister. Elle se rendait compte que cet homme pouvait par moments se montrer impitoyable... Et en même temps, il était capable de faire preuve de prodigalité envers une jeune femme dont le chemin avait croisé le sien par hasard... C'était incompréhensible.

Cynthia se décida enfin à descendre l'escalier, suivie par Robert. Arrivé en bas, ce dernier la toisa durement,

— Alors, que voulez-vous que je fasse? reprit-il. Que je laisse le domaine en friche ?

— Non. Mais...

— Laissez-moi vous expliquer mon point de vue.

Avec arrogance, il ajouta:

— De toute manière, j'ai à vous parler.

Une peur panique submergea la jeune femme.

— Non! Je... je n'ai pas le temps. Et Sara vous attend au salon.

— Je me moque de Sara, grommela Robert.

Feignant de ne pas l'avoir entendu, Cynthia lança:

— Allez donc la distraire!

— Attendez, Cynthia!

Mais la jeune femme avait déjà disparu.

Sans enthousiasme, Robert poussa la porte du salon et y trouva Sara. Allongée sur le canapé, une cigarette aux lèvres, la jeune femme feuilletait d'un doigt négligent un magazine de mode.

En apercevant Robert, elle bondit en laissant échapper un cri de joie.

— Oh! Robert! Quelle bonne surprise! Je m'ennuyais tant... Vous ne pouvez pas imaginer!

Robert la toisa sans beaucoup d'aménité.

— Vous vous ennuyez? Je me demande pourquoi... Il n'y a pas de messieurs à votre goût dans la région ?

Il parlait avec une insolence calculée presque avec mépris.

— Vous êtes encore séduisante, Sara, reprit-il, songeur. Je me demande pourquoi vous perdez votre temps ici...

— Parce que vous pensez que je perds mon temps ?

Robert laissa échapper un rire bref.

— En ce qui me concerne, oui, ma chère!

Les yeux rétrécis, Sara l'examina sans mot dire.

— Une question... déclara-t-elle enfin. Seriez-vous amoureux de Cynthia ?

L'expression de Robert demeura impénétrable, mais sa voix claqua comme un coup de fouet lorsqu'il répondit:

— Cela ne vous regarde pas.

Sara se laissa retomber sur les coussins du canapé en levant les mains dans un geste de reddition.

— D'accord! D'accord... N'en parlons pas.

Baissant la voix jusqu'à ce que celle—ci ne devienne plus qu'un murmure, elle ajouta:

— Mais si c'était le cas, je pourrais vous être utile. Très, très utile...

A pas lents, Robert se dirigea vers la porte-fenêtre et feignit de contempler le jardin.

— Comment pourriez-vous m'être utile ? demanda-t-il enfin d'un ton neutre.

Sara comprit qu'elle avait éveillé son intérêt. Ouvrant son sac, elle en sortit une enveloppe.

— J'ai reçu aujourd'hui une lettre des États-Unis. Il me semble que son contenu devrait beaucoup vous intéresser.

Elle agitait l'enveloppe d'un air tentateur. Intrigué, Robert la rejoignit.

— J'ai peine à vous croire, Montrez quand même...

Mais Sara cacha la lettre dans son dos.

— Un instant!

— A quel jeu jouez-vous?

— Avant de vous offrir ma dernière carte, j'ai quelque chose à vous raconter...

Robert s'assit sur l'accoudoir du sofa.

— Eh bien ? lança-t-il avec autant de cynisme que de brusquerie.

— Je n'ai pas encore eu l'occasion de vous mettre au courant... Mais Benny est mort.

— Faut-il vous présenter des condoléances ?

— Il s'agit bien de ça!

— Toujours aussi sentimentale, Sara...

— Vous ne comprenez rien ! Je vous dis que Benny est mort. Ce qui signifie que je ne touche plus de pension! Je me trouve complètement démunie, Robert!

— Complètement ? releva-t-il, incrédule.

— C'est la vérité. Je n'ai pas un sou d'avance.

— Ah! Voilà pourquoi vous vous éternisez ici! fit-il en hochant la tête.

Déjà, il avait compris la manœuvre de Sara.

— Et combien voulez-vous pour cette lettre qui me serait soi-disant si utile ?

Quand la jeune femme cita un chiffre,

Robert siffla. Puis il éclata de rire.

— Ma chère Sara, vous me prenez pour un idiot!

— Tous les hommes le sont... des qu'ils tombent amoureux.

Robert se leva en haussant les épaules.

— Très bien, vous avez gagné. Je vous donnerai ce que vous voulez. Mais si je découvre que vous vous êtes moquée de moi...

Lorsque Cynthia fit son entrée au salon, dix minutes plus tard, elle fut très étonnée de trouver Robert et Sara en grand conciliabule.

« Bizarre, songea la jeune fille. Je croyais que Robert détestait Sara... »

— Comment vont vos protégés ? Lui demanda Robert.

— M. Harris ne va pas tarder à partir: il a un train à prendre pour rentrer à Coventry.

— Il ne reste plus qu'à décider de la date du mariage. A vous de choisir...

— Un mariage ? Qui se marie ? interrogea Sara avec curiosité.

— Un jeune couple que nous avons aidé... , répondit Robert. Rien de bien intéressant!

— Au contraire! protesta-t-elle. Les histoires d'amour me passionnent. Surtout quand elles se terminent par un mariage. ajouta-t-elle d'un air significatif.

« Que veut-elle dire par là? se demanda Cynthia avec suspicion. Pourquoi me regarde-telle comme si j'étais concernée ? »

Robert laissa échapper un rire sarcastique.

— Vous êtes toujours pleine de bons sentiments, Sara! A condition naturellement que vos intérêts passent en premier lieu.

En guise de réponse, Sara lui tira la langue avec impertinence. Cynthia comprenait de moins en moins...

— Quand vous connaîtrez Robert aussi bien que moi, lança Sara, vous le trouverez très drôle. Surtout quand il s'essaie à la subtilité...

Quelque chose lui échappait, mais Cynthia renonça à demander des explications supplémentaires. Robert toisa Sara sans mot dire, et son expression était devenue soudain si menaçante que, comprenant qu'elle avait été trop loin, la jeune femme s'empessa de se lever et de ramasser son sac.

— Je monte me poudrer le nez. Vous allez prendre le thé avec nous, Robert?

Sans attendre la réponse, elle enchaîna:

— Dans ce cas, je vais me faire belle pour vous!

Bon gré, mal gré, Cynthia se trouvait maintenant obligée d'inviter Robert...

— Vous restez pour le thé, bien sur ? fit—elle poliment.

Robert attendit que Sara ait refermé la porte pour prendre la parole. Mais au lieu de répondre à la question de Cynthia, il lui en posa une autre:

— Pourquoi ne mettez-vous pas cette femme à la porte?

— Qui? Sara? fit Cynthia, sidérée. Mais c'est mon amie... Et elle se trouve très bien au petit manoir.

— Votre amie! répéta Robert avec dérision. Comme si une femme pareille pouvait être une amie pour vous!

— Pourtant c'est le cas, rétorqua Cynthia d'un ton sec.

— Vous êtes beaucoup trop bonne pour elle...

Après un temps de réflexion, Robert ajouta à mi-voix, comme pour lui-même:

— Ce n'est pas qu'elle soit vraiment méchante... mais elle a une très mauvaise influence, Cynthia éclata de rire.

— Sur moi? Ne vous inquiétez pas, je suis imperméable aux mauvaises influences. Pour qui me prenez-vous ? Je ne suis plus une petite fille, figurez—vous!

— Je le sais, déclara Robert avec gravité.

— Dans ce cas...

— Mais vous n'avez pas été salie par les noirceurs de ce bas monde, coupa-t-il. Je vous crois incapable de comprendre quelqu'un comme Sara. Elle profite de vous... Vous ne vous en rendez pas compte?

— Sara est mon amie, je vous l'ai déjà dit. Et je vous interdis de dire du mal d'elle.

— Cynthia, écoutez-moi! Je sais de quoi je parle! J'ai connu beaucoup de créatures du genre de Sara... Mais je n'ai jamais rencontré une femme comme vous. Une femme aussi généreuse, aussi humaine, aussi compréhensive, aussi...

— Moi ? Généreuse, humaine, compréhensive ? s'exclama la jeune fille avec stupeur.

— Oui, vous êtes tout cela. Et plus... fit Robert d'un ton pénétré.

— Je vous en prie, monsieur! Cessez de me couvrir de compliments pareils!

— Revenons—en à notre premier sujet de conversation. Je vous disais de suggérer à Sara Eastwood d'aller s'installer ailleurs.

— Et moi, je vous répète que Sara est mon amie!

— Drôle d'amie!

— Je vous interdis de la critiquer devant moi !

— Cynthia, vous ne comprenez pas...

Elle lui coupa la parole.

— Au contraire, je comprends beaucoup de choses.

Avec colère, elle s'écria:

— Si quelqu'un doit quitter cette maison, ce ne sera pas Sara!

Robert la prit par les épaules et plongea son regard dans le sien. Cynthia aurait voulu se dégager, mais elle n'en avait ni la force ni le courage...

— Mon amour, pourquoi nous disputons-nous ? murmura—t—il. Pourquoi ? Alors que je voudrais seulement vous aimer...

Intensément troublée, toute frémissante, Cynthia retint sa respiration.

A ce moment—la, on entendit le bruit caractéristique de la table roulante. Robert laissa retomber ses bras juste au moment où Grâce ouvrait la porte.

— Le thé, Mademoiselle...

La femme de chambre poussa la table roulante recouverte d'une nappe en lin ajouré au milieu de la pièce. Le cœur battant à tout rompre, Cynthia réussit à balbutier:

— Mer... merci, Grâce.

« Je me conduis comme une adolescente! »se dit-elle en même temps, furieuse contre elle—même.

— Le fiancé de Nellie est sur le point de partir, Mademoiselle, déclara Grâce. Il souhaiterait vous faire ses adieux.

— J'y vais!

Ravie de trouver un prétexte pour quitter le salon, Cynthia se rendit dans l'entrée où l'attendait Jim Harris. Tout en pétrissant nerveusement sa casquette entre ses mains, ce dernier lui adressa un grand sourire.

— Comment vous remercier de ce que vous avez fait pour Nellie, Mademoiselle ? Elle m'a tout raconté...

— Votre Nellie est charmante et j'espère que vous serez très heureux ensemble.

— Grâce à vous et à M. Shelford! Nellie aimerait vous parler du mariage... Si vous vouliez bien lui donner quelques conseils, nous vous en serions très reconnaissants.

— Bien sur. Je vais aller tout de suite discuter de cela avec elle. A mon avis, la cérémonie devrait avoir lieu le plus rapidement possible.

— C'est ce que je pense aussi. De nouveau , merci, Mademoiselle.

Quelques instants plus tard, Cynthia monta retrouver Nelly. Sa protégée était méconnaissable! La pauvre créature pale et have que Robert avait sortie de la rivière était devenue une femme pleine de vie aux yeux étincelants de bonheur.

— Oh! Mademoiselle! C'est merveilleux! s'exclama-t-elle. Je suis si heureuse ...Si heureuse que j'ai envie de pleurer.

— Le temps des larmes est fini, Nellie. Votre Jim est un garçon courageux et sympathique.

Tout va s'arranger...

— Oui, nous allons nous marier. Mais Jim m'a dit que si je lui avais parlé du bébé, il m'aurait épousée immédiatement. Évidemment, cela aurait représenté de grosses difficultés pour lui. Mais grâce à la générosité de M. Shelford, nous allons débiter dans la vie dans les meilleures conditions possible.

Nellie joignit les mains avec émerveillement.

— Pensez ! Il va diriger un garage ! Et nous aurons un bel appartement ! Que demander de plus ?

— Que Jim mette au point son invention, bien sur !

— Oui, bien sur... Oh ! Mademoiselle ! J'ai l'impression de vivre un rêve ! Comment remercier M. Shelford ? Et comment vous remercier, vous ?

— Ne me remerciez pas. Vous êtes heureuse ? Je n'en demande pas plus.

— J'espère que vous aussi, vous serez très heureuse avec M. Shelford, Mademoiselle.

Cynthia sursauta.

— Que voulez-vous dire ?

— Quand j'ai vu comment M. Shelford vous regardait, j'ai su qu'il était amoureux de vous.

— M. Shelford et moi sommes amis, rien de plus, coupa Cynthia.

Voyant l'expression gênée de Nellie, elle ajouta plus doucement :

— Un mariage dans une maison est bien suffisant, vous ne trouvez pas ?

— Excusez-moi, Mademoiselle... fit Nellie avec confusion.

Cynthia lui adressa un sourire chaleureux avant de quitter la chambre. Avisant Sara qui s'apprêtait à descendre l'escalier, elle lançant :

— Oh ! Sara... Ça ne vous ennuie pas d'aller tenir compagnie à M. Shelford ? Grâce vient de servir le thé...

— Vous ne venez pas ?

— Je n'ai pas envie de prendre le thé maintenant. Et j'ai mille choses à faire...

« Voila! Ça lui apprendra! » se dit-elle un peu plus tard en claquant la porte de sa chambre.

Les larmes lui vinrent aux yeux quand elle s'empara de la petite photo encadrée d'argent qui était posée sur sa table de nuit. Cette photo représentait un jeune homme en tenue d'équitation. Debout sur le perron de Birch Vale, il riait de bon cœur.

— Peter... murmura Cynthia. Peter...

Et Robert...

Peter et Robert ? La colère la gagna. Quelle comparaison ridicule! Comment avait-elle d'ailleurs pu lui venir à l'esprit?

Cynthia remit la photo à sa place et alla s'accouder à l'appui de la fenêtre. Songeuse, elle contempla le jardin. Combien de temps resta-t-elle ainsi ? Elle aurait été bien incapable de le dire.

Soudain, une voix la tira de son rêve éveillé.

— Cynthia! criait Sara. Vous venez dire au revoir à votre visiteur?

Sara et Robert se tenaient tous deux sous la fenêtre de sa chambre. Robert la regardait avec un demi-sourire supérieur, « Il a compris que je l'évitais,.. » se dit la jeune fille,

— Vous venez ? insista Sara.

— J 'arrive.

Elle dévala l'escalier et rejoignit ses invités dans le jardin. Robert s'inclina,

— Merci pour votre hospitalité, déclara-t-il, ironique.

Cynthia se sentit rougir.

— Merci de tout ce que vous avez fait pour Nellie, murmura-t-elle. Si vous saviez à quel point elle est heureuse! Elle plane au septième ciel...

— Harris doit revenir en fin de semaine. Le mariage pourrait avoir

lieu samedi ?

— C'est faisable. D'autant plus qu'il s'agira d'une cérémonie très intime...

Cynthia et Sara accompagnèrent Robert jusqu'à la Rolls qu'il avait laissée devant la grille.

— Comment va Micaela? s'enquit Cynthia,

— Très bien, merci. Elle est allée passer l'après-midi chez les Hallam,

— Chez les Hallam ? répéta Cynthia, déjà inquiète. J'espère que Sir Hugh Marten est parti...

— Je crois qu'il est toujours là, fit Robert. Pourquoi ? Vous ne l'aimez pas?

— Pas du tout. Ce n'est pas le genre d'homme que Micaela devrait fréquenter.

J'espère qu'il n'est pas venu la voir à Birch Vale ?

— Non.

De nouveau, Robert sourit,

— Ne vous inquiétez pas. Un homme comme ce Marten ne me fait pas peur...

Sara attendit que la Rolls ait disparu au premier tournant pour éclater de rire.

— Robert se croit très fort. Mais il ne sait pas tout!

— Comment cela?

— Il ne sait pas que sa fille et Hugh Marten se rencontrent régulièrement.

Cynthia palit.

— Mon Dieu! Sara, pourquoi ne pas me l'avoir dit ?

— Parce que si Micaela n'a que dix—sept ans, c'est loin d'être une enfant! Je l'estime tout à fait capable de mener sa barque comme elle l'entend.

— J'espère en tout cas qu'elle est assez raisonnable pour ne pas prendre Marten au sérieux...

« Dois-je téléphoner à Robert pour l'avertir? » se demanda Cynthia. Après un instant de réflexion, elle se dit qu'il valait mieux éviter de le mettre au courant. Il risquait de ne pas faire preuve d'assez de doigté. « Je parlerai moi-même, à Micaela, se dit la jeune fille.

Cela vaudra mieux... »

Comme si elle avait deviné ses pensées, Sara lança:

— Voulez-vous un bon conseil? Ne vous mêlez pas de cette histoire.

Chapitre 12 :

Bien souvent, Cynthia s'était dit que la compagnie de Sara lui pesait. Il y avait maintenant une semaine que cette dernière avait quitté le petit manoir... Et, à sa grande surprise, la jeune fille devait avouer que la solitude lui semblait chaque jour un peu plus difficile à supporter.

Son amie était partie du jour au lendemain, surexcitée parce que — par quel miracle ? son compte en banque s'était soudain trouvé renfloué.

— Je prendrai le train pour Londres demain ! avait-elle annoncé à Cynthia avec enthousiasme. Ah ! Revoir enfin la grande ville, faire les magasins, s'amuser, sortir, rire, danser... vivre, quoi!

Prise d'un remords tardif, elle avait ajouté:

— Je vais vous regretter, Cynthia... Grâce à vous, j'ai passé d'excellentes vacances.

Sara, qui ne cessait de se plaindre d'être sans le sou, n'avait pas expliqué d'où lui était venu cet argent providentiel ! Et Cynthia était trop discrète pour poser des questions.

La maison avait retrouvé son calme depuis le départ de l'impétueuse Sara. Plus de bavardages incessants, plus de rires bruyants, d'exclamations à propos de tout et de rien...

Le silence régnait désormais en maître au petit manoir. Quant à l'odeur des parfums trop lourds, elle avait été avantageusement remplacée par celle de la lavande et de l'encaustique.

Mais Cynthia se sentait bien seule... Même Robert lui manquait ! Ce dernier lui avait téléphoné le jour du départ de Sara pour lui apprendre qu'il partait, lui aussi. Il avait l'intention de se rendre avec Micaela aux courses de chevaux de Goodwood.

Cette brusque décision n'avait pas manqué d'étonner Cynthia.

— Tiens! Vous êtes un amateur de courses ?

— Assez, oui. Mais c'est surtout pour Micaela que nous allons à Goodwood. Elle n'a jamais vu de courses et a très envie d'y assister.

Un soupçon était alors venu à la jeune fille. Sir Hugh Marten, un joueur invétéré, était tout à fait capable d'avoir convaincu Micaela d'aller le retrouver à Goodwood!

Quelques jours auparavant, Cynthia était allée trouver sa jeune amie pour la mettre en garde contre les manœuvres de ce terrible don Juan. Mais comment aborder le sujet avec doigté, sans risquer de braquer l'ombrageuse Micaela?

— Avez-vous revu les Hallam depuis le bal ? lui avait demandé Cynthia d'un air indifférent.

— Oui, ils m'ont invitée à déjeuner hier.

— Les trouvez-vous sympathiques?

— Ils sont très gentils. Très amusants aussi... La sœur cadette de Mme Hallam était là. Elle veut devenir actrice. Mais je doute qu'elle ait beaucoup de succès... Elle a de si grands pieds!

En disant cela, Micaela contemplait avec satisfaction ses petits pieds chaussés de chevreau.

— Hugh Marten séjourne-t-il toujours chez les Hallam? avait encore demandé Cynthia.

Était-il possible que le ton de sa voix l'ait trahie ? En tout cas, Micaela avait marqué une pause avant de répondre d'un ton ingénu:

— Hugh Marten ? Qui est-ce? Ah, oui! Ce monsieur très brun qui habitait la région autrefois?

— C'est bien cela. Est-il toujours chez les Hallam ?

— Oui, mais il me semble l'avoir entendu dire qu'il rentrerait bientôt

à Londres.

— Tant mieux!

— Tant mieux ? Pourquoi? avait interrogé Micaela d'un air candide.

— Parce que ce monsieur n'est pas une fréquentation pour vous.

— Ah! Vraiment?

Cynthia s'était alors demandé si Micaela ne se moquait pas d'elle.

— Il serait dommage, ma petite Micaela, que vous perdiez votre temps avec un homme comme Hugh Marten. Vous méritez mieux que cela.

— Je le connais à peine, vous savez! avait assuré la jeune fille. En revanche, j'ai remarqué qu'il s'intéressait beaucoup à la sœur de Mme Hallam.

Cynthia eut l'impression qu'on lui ôtait un poids des épaules. Micaela paraissait tellement sincère! « Sara s'est trompée, voilà tout! » avait-elle alors songé, tout à fait rassurée.

— J'espère que vous ne m'en voulez pas de vous avoir parlé à cœur ouvert, Micaela, Je ...

voudrais tant que vous soyez heureuse!

— Ah oui ? lança Micaela, visiblement incrédule.

Sidérée par sa réaction, Cynthia balbutia:

— Mais... bien entendu.

Micaela lui adressa un coup d'œil ironique.

— Vous voulez que je sois heureuse à condition que ce soit selon vos critères. Cependant je ne suis pas sûre que votre conception du bonheur corresponde à la mienne.

Cynthia ne répondit pas immédiatement. La sagacité de cette jeune fille de dix-sept ans la surprenait souvent.

— Je suis plus âgée que vous, déclara-t-elle enfin. Je connais mieux la vie...

— En êtes-vous sûre ?

— Mais...

— Les années n'apportent pas forcément la sagesse...

— Micaela! Comment osez-vous...

— Mais c'est vrai ! coupa la jeune fille, Certaines personnes s'imaginent que leur âge leur donne le droit de régenter les jeunes. Quelle erreur,.. Comme si l'âge était une prérogative!

— Micaela! Par moments, vous me faites peur...

— Pourquoi? Parce que je dis ce que je pense? Vous savez, j'ai eu une enfance très solitaire et j'ai pris l'habitude de beaucoup réfléchir. J'ai surtout été élevée par mes grands-parents.

Tous deux étaient âgés, mais quelle différence dans leurs caractères! Ma grand-mère, une femme sans personnalité, ne cessait de me répéter: «Tu dois m'obéir parce que je suis vieille et que j'ai de l'expérience. »

Micaela leva les yeux au ciel.

— Pfff! L'expérience! En tout cas, jamais mon grand-père n'aurait dit de bêtises pareilles, lui! C'était un homme intelligent et plein de vitalité... Il m'a beaucoup appris.

Cynthia n'avait su que répondre...

Et maintenant, assise dans le paisible jardin du petit manoir, elle se remémorait cette conversation.

« Que va devenir Micaela ? se demanda-t—elle avec inquiétude. Que va-t—elle faire de sa vie ? »

Par moments, les Shelford lui semblaient appartenir à une autre planète. Ils étaient si différents des gens qu'elle avait l'habitude de côtoyer... Une fois de plus, Cynthia se demanda pourquoi Robert avait acheté Birch Vale. Elle doutait qu'il y reste longtemps. Lui?

S'adapter à la vie sans histoire qu'on menait à la campagne ? Impossible... Cet homme avait besoin de voyages et d'aventures pour vivre pleinement.

Tout comme Micaela, d'ailleurs...

Cynthia s'en voulait de penser sans cesse à ses voisins. Pour tenter de les oublier, elle s'activait... Heureusement, le travail ne manquait pas au petit manoir! Il y avait du jardinage à faire, des rideaux à confectionner, des meubles à encaustiquer...

— Vous allez vous fatiguer, Mademoiselle! lui dit Grâce sur un ton de reproche. Vous en faites trop! N'êtes-vous pas censée vous reposer ?

— Il faut bien que je m'occupe.

— Vous n'êtes pas encore assez forte pour cela.

— Mais si ! J'ai de l'énergie à revendre.

Tout cela, grâce aux bons repas de Rose...

— Il faut dire que vous avez bien meilleure mine, Mademoiselle! Vous étiez si maigre

,quand vous êtes arrivée,.. Maintenant vous êtes aussi jolie que sur la photo que votre grand-mère gardait sur sa coiffeuse. Vous souvenez-vous de cette photo ?

— Très bien, Grâce. On l'avait prise le jour de mes dix—huit ans.

— Eh bien, vous semblez toujours avoir cet age-la! '

Cynthia éclata de rire.

— J'en ai vingt-cinq maintenant, Rose!

— Peut—être. Mais pour moi, vous êtes encore une enfant, Mademoiselle, fit la vieille domestique avec une familiarité respectueuse.

La sonnerie du téléphone retentit sur ces entrefaites et Cynthia alla décrocher.

— Allô?

— Bonjour, Cynthia. Comment allez-vous?

Robert ne s'était pas nommé, mais la jeune fille avait tout de suite reconnu cette voix à la fois rauque, chaude et veloutée. L'émoi la submergea. Et soudain le soleil lui parut plus brillant, le ciel plus bleu, les couleurs plus vives...

— Robert! Quand êtes-vous rentré? Avez-vous fait un bon séjour à Goodwood?

— Excellent, merci. Figurez—vous que j'ai acheté des chevaux de course...

— Pas possible! Allez—vous les amener à Birch Vale ?

— Pas pour le moment. Je les ai confiés à un entraîneur de Newmarket.

— Comment va Micaela ?

— Elle s'est beaucoup amusée et s'est fait de nombreux amis.

— Alors vous êtes souvent sortis ?

— Tous les soirs, nous allions à Londres... mais Micaela partait en général de son côté et moi du mien.

— C'est ainsi que vous chaperonnez votre fille? lança Cynthia en riant.

— Je me doutais bien que vous trouveriez le moyen de me prendre en faute! Mais je ne vous téléphonais pas pour vous parler de notre séjour... Cynthia, pouvez-vous venir dîner ce soir à Birch Vale ?

— Ce soir?

La jeune fille chercha une excuse. Robert ne lui en laissa pas le temps.

— J'y tiens absolument ! Il y aura la quelqu'un que vous serez ravie de rencontrer...

— Mais je n'ai aucune envie de faire de nouvelles connaissances!

— Vous n'allez pas refuser mon invitation !

— Bon, puisque vous insistez tant, je viendrai... fit Cynthia sans beaucoup d'enthousiasme.

Mais surtout pour voir Micaela...

— Pas pour me voir, moi?

La voix de Robert n'était plus qu'une caresse et, troublée, la jeune fille retint sa respiration.

— J'enverrai le chauffeur vous chercher à huit heures, jeta Robert. A ce soir!

Sans attendre sa réponse, il raccrocha. Les lèvres pincées, Cynthia secoua la tête.

« Monsieur ordonne et... »

Mais elle savait bien que, malgré tout, elle irait ce soir à Birch Vale...

La jeune fille monta dans sa chambre et ouvrit les portes de son placard.

— Que vais—je mettre? s'interrogea-t-elle à la mi-voix.

Son choix fut tout de suite fait. Elle porterait cette robe très simple dont la soie d'un bleu saphir s'harmonisait si bien avec la couleur de ses yeux. Elle l'avait achetée en Inde et n'avait encore jamais eu l'occasion de la porter.

Cynthia consulta sa montre et constata qu'elle disposait de près de trois heures pour se préparer. « Plus de temps qu'il ne m'en faut! » se dit-elle en ouvrant les robinets de la baignoire.

Après avoir pris un bain interminable, la jeune fille se fit un shampoing. Puis elle se maquilla légèrement et coiffa ses cheveux dorés en chignon.

— Vous êtes très jolie, Mademoiselle, lui dit Grâce en l'aidant à revêtir sa cape en velours marine. Comme je le disais tout à l'heure, on ne vous donnerait pas plus de dix-huit ans!

— J'ai retrouvé ma bonne mine parce que je suis en meilleure santé.

La femme de chambre hocha la tête d'un air sentencieux.

— Comme disait ma mère: « Une bonne santé vaut mieux que toutes les richesses du monde ! »

— Et elle avait bien raison! approuva Cynthia.

Grâce tendit l'oreille en entendant un bruit de moteur.

— On vient vous chercher, Mademoiselle.

La Rolls-Royce vert foncé de Robert venait de s'arrêter devant le perron. Le chauffeur s'empressa de descendre pour ouvrir la portière.

— Bonsoir, Mademoiselle!

— Bonsoir, James.

Un peu plus tard, en voyant le château illuminé, Cynthia esquisssa un sourire totalement dépourvu d'amertume. La vie continuait...

Tous les fantômes s'étaient envolés et son chagrin avait enfin disparu.

Avec un réel soulagement, la jeune fille constata que cela ne lui faisait plus mal du tout de revoir la demeure de son enfance. « Je suis libre! » songea-t-elle.

Un valet ouvrit en grand la porte à double battant, un autre s'empara de sa cape, puis le maître d'hôtel la conduisit vers les salons.

— Monsieur vous attend, Mademoiselle.

Avant de la faire entrer, il annonça d'une voix de stentor:

— Mademoiselle Morrow!

Une dizaine de personnes se trouvaient rassemblées dans le grand salon éclairé *a giorno*.

Dès que Cynthia fit son entrée, Robert se précipita à sa rencontre et, en souriant, prit ses mains dans les siennes.

— Je suis heureux que vous soyez venue. Il y a ici quelqu'un que vous allez être surprise de voir. Il a d'ailleurs hâte de...

Cynthia n'écoutait plus. Un homme s'approchait, un verre à la main. Soudain la jeune fille eut l'impression que tout se mettait à tourner autour d'elle.

— Peter!

Chapitre 13 :

Toute sa vie, Robert avait été joueur... Mais ce soir-là, en contemplant la longue table chargée d'argenterie, de porcelaine et de cristaux, il se demandait s'il n'avait pas mis trop haut...

« Ai-je gagné ou perdu ? » s'interrogea-t-il en regardant Cynthia écouter Peter.

La voix de Louise, la femme de Peter, le ramena à l'instant présent.

— Vous qui aimez tant les bateaux, il faut absolument que vous voyiez notre yacht ! Il se trouve en ce moment aux Caraïbes et...

Robert n'écoutait plus que d'une oreille cette femme superficielle et trop bavarde.

« Ai-je gagné ou perdu ? ». se redemanda-t-il.

Était-il possible que son plan audacieux ait échoué ? C'était difficile à dire... D'autant plus que l'expression de Cynthia demeurerait impénétrable.

Robert n'avait pas oublié la profession de foi de la jeune fille. Je l'aime encore, lui avait-

elle dit. Je l'aimerai toujours. Toujours !

Revoir Peter, c'était pour elle l'occasion de réviser ses sentiments. Mais comment le voyait-elle aujourd'hui ? Tel qu'il était réellement ou tel qu'en ses rêves?

Il n'avait pas fallu longtemps à Robert pour juger Peter Morrow! Ce dernier, qui semblait avoir un faible pour l'alcool, paraissait au moins dix ans de plus que son âge. Comment Cynthia pouvait-elle trouver la moindre séduction à cet homme empiété, au visage mou ?

Des poches sous les yeux, une bouche veule... Peter Morrow était un faible, de toute évidence! Un faible qui pliait sous la férule d'une femme trop autoritaire.

Soudain, Cynthia éclata de rire à une plaisanterie de Peter.

Robert redonna son attention à sa voisine.

Il comprenait sans peine que Peter ait oublié sa jolie cousine pour les yeux verts de cette brune capiteuse. Le père de Louise McDrohan avait été un roi du pétrole et la jeune femme possédait énormément d'argent. Elle avait apporté à Peter — son troisième mari, déjà!

— une fortune de plusieurs millions de dollars.

Louise était très jolie pour qui appréciait les femmes extraverties. Mais selon Robert, elle n'arrivait pas à la cheville de Cynthia ! Discrete et lumineuse à la fois, cette dernière l'attirait comme un aimant.

Mais elle en aimait un autre! Cela, elle le lui avait dit clairement. Robert savait maintenant ce qui s'était passé autrefois. Les mauvaises langues s'étaient fait un plaisir de lui raconter en détail toute l'histoire de Cynthia...

Six ans auparavant, quelques semaines avant d'épouser sa cousine, Peter Morrow avait fait aux États-Unis la connaissance de la riche Louise McDrohan. Et il l'avait épousée sans même une pensée pour la petite fiancée qu'il avait laissée en Europe.

Robert commençait à se dire que jamais il ne parviendrait à toucher le cœur de Cynthia...

Puis il avait cru tout possible quand Sara lui avait monnayé — à très bon prix! — la lettre qu'elle venait de recevoir d'une de ses amies américaines.

Robert estimait maintenant que l'information n'avait pas été trop cher payée...

Après avoir donné à Sara des nouvelles de leurs amis communs, sa correspondante écrivait ceci:

Te souviens—tu de Louise McDrohan? Eh bien, elle a épousé depuis plusieurs années déjà un Anglais. Un certain Peter Morrow assez snob, très «vieille» Angleterre, aristocrate en diable... mais sympathique. Le mariage semble durer, ce qui nous surprend tous. Louise tient à lui, même s'il boit trop... En tout cas, si une femme s'approche de son Peter, elle fonce, toute prête à lui arracher les yeux. Alors si tu reviens à New York, méfie-toi, ma chère! Les Morrow donnent des fêtes spectaculaires et on se dispute leurs invitations.

L'ennui, c'est qu'il arrive parfois au maître de maison de rouler sous la table et il faut appeler les domestiques pour le mettre au lit...

Sara avait tout de suite compris le parti que Robert pouvait tirer d'une pareille information.

— Vous imaginez ? Si Cynthia revoyait maintenant son Peter, elle serait édifiée!

Après mure réflexion, Robert s'était décidé à écrire à Peter pour l'inviter à venir passer quelques jours à Birch Vale.

Dans la région, tout le monde me dit que vous connaissez le château mieux

que quiconque. Vos conseils me seraient très utiles pour mener d bien les travaux de restauration, avait-il prétexté. Si vous acceptiez d'être mon invité avec Mme Morrow, je vous en serais très reconnaissant...

La lettre de Robert arriva à Palm Beach juste au moment où Peter et sa femme, qui traînaient leur ennui d'une ville à l'autre, d'un pays à l'autre, commençaient à en avoir assez de la Floride.

De plus, il était devenu très à la mode, dans certains cercles, de se rendre en Europe afin de constater de visu les ravages produits par la guerre.

— Accepte cette invitation! avait ordonné Louise à son mari. J'ai envie de revoir le vieux monde...

Et ils étaient arrivés à Birch Vale beaucoup plus tôt que Robert ne l'avait espéré...

En dépit des affirmations de l'amie de Sara, Peter n'avait pas vraiment l'air d'un alcoolique.

Peut-être était-il encore trop jeune pour que cela se remarque?

Louise but une gorgée de bordeaux avant de se pencher vers Robert d'un air extasié.

— Votre château est divin ! s'exclama-t-elle. Je disais tout à l'heure à Peter que si j'avais su qu'il était à vendre, je l'aurais acheté... Ainsi, il serait resté aux Morrow. D'après ce que j'ai compris, cette propriété appartient à la famille depuis presque cinq siècles?

— En effet, répondit Robert. Mais je vous imagine mal vivant toute l'année à la campagne.

— Oh! Nous ne serions pas restés toute l'année ici!

Après une délicieuse charlotte aux fraises et aux framboises, les convives passèrent au salon. Robert surprit le regard complice qu'adressait Cynthia à Peter... Et son cœur lui fit mal. Ce soir-là, la jeune fille paraissait plus jolie que jamais.

Louise vint s'asseoir près de Cynthia.

— Vous avez du être surprise de revoir mon mari!

Cynthia soutint son regard.

— J'étais loin de m'y attendre, admit-elle. D'autant plus que M. Shelford ne m'avait pas prévenue.

— Trouvez-vous Peter changé?

Cynthia hésita une fraction de seconde.

— A peine,..

— Je l'adore! s'exclama Louise. Il est si gentil. On dit que les Anglais font de meilleurs maris que les Américains. C'est bien vrai! J'en ai la preuve maintenant!

Mue par une soudaine impulsion, Cynthia demanda:

— Êtes-vous heureuse ?

— Très, assura Louise. Je vous parle en toute franchise et j'espère que cela ne vous ennuie pas... Peter m'a dit que vous étiez fiancés tous les deux autrefois. Mais rien de très sérieux. Une simple amourette d'adolescents... Vous êtes cousins, n'est-ce pas?

— Cousins germains, oui.

Incapable d'en supporter davantage, Cynthia se leva.

— Excusez-moi, je... j'ai quelque chose à dire à Micaela...

La jeune fille sortit. Mais au lieu d'aller voir Micaela, qui se trouvait sur la terrasse en compagnie d'un garçon de son âge, elle se rendit dans la bibliothèque. L'une des rares pièces à ne pas avoir été encore rénoverée... Cynthia se laissa tomber dans le fauteuil favori de son père et regarda autour d'elle.

Une odeur familière lui monta aux narines, mélange de cuir, de vieux papiers, de tabac...

Elle se crut alors transportée de longues années en arrière. A l'époque heureuse ou elle n'avait aucun souci en tête. Les mots cruels de Louise résonnaient encore a ses oreilles:

« Rien de très sérieux, une simple amourette d'adolescents... »

Était—ce ainsi que Peter parlait de ce grand amour qui devait durer toujours? Était-ce à cause d'une simple amourette d'adolescents qu'elle avait tant souffert au cours de ces dernières années ?

Cynthia avait peine à reconnaître l'homme qu'elle avait tant aimé. Quel choc de le revoir après si longtemps! D'entendre de nouveau cette voix qui avait prononcé ces mots :

« Je t'aime. »

Peter avait tout représenté pour elle autrefois. Aujourd'hui, ils avaient si peu en commun!

Pendant le dîner, il lui avait parlé de pays qu'elle ne connaissait pas, de gens dont elle ne savait rien, d'expériences qu'elle n'avait pas partagées. Pendant ce temps, mille souvenirs lui revenaient à la mémoire et à chaque instant, elle avait envie de lui crier:

— Tu ne te souviens pas? Tu as donc oublié ? Tu...

Pourquoi n'évoquait-il pas leurs parties acharnées de tennis, leurs baignades dans l'étang, leurs promenades en bateau sur la rivière, la cueillette des champignons, ou encore les galops dans le petit matin, quand la brume recouvrait le paysage d'un voile irréel ?

Oui, il semblait avoir oublié tout cela. Il ne savait que parler d'une vie dont elle ignorait absolument tout. Une vie où il n'était question que de yachts, d'avions privés, de nightclubs...

Cynthia essuya d'un geste rageur la larme insidieuse qui glissait le long de sa joue. Puis elle se leva et se redressa fièrement. Il ne lui restait plus qu'à aller les retrouver, et personne ne se douterait de son désarroi. Personne!

La jeune fille retourna au salon, un sourire de commande aux lèvres. Tout de suite, Peter la rejoignit et la prit par le bras.

— Après tout ce temps, on a beaucoup de choses à se raconter, tous les deux!

Louise s'interposa.

— Peter, va chercher mon étoile en zibeline. Je trouve-qu'il fait un peu frais.

Peter lâcha immédiatement le bras de Cynthia.

— Tout de suite, chérie. Tout de suite!

Louise avait parlé à son mari d'un ton très sec. « Serait-elle jalouse ? se demanda Cynthia. Elle aurait quand même pu dire: « S'il te plaît ! »

Micaela mit un disque et les jeunes commencèrent à danser.
D'autorité, Robert apporta un café à Cynthia.

— Noir comme l'enfer et brûlant comme l'amour, déclara—t-il.

La jeune fille se contenta de hausser les épaules en guise de réponse.

— Vous m'en voulez toujours? Interrogea Robert.

— Oui, répondit-elle — mais sans réelle conviction, toutefois...

Peter était revenu au salon et drapait autour des épaules de sa femme une somptueuse étole de zibeline. Autrefois, c'était lui qui donnait des ordres à Cynthia. Les rôles avaient bien change ! Jamais Cynthia n'aurait imaginé Peter capable d'une pareille docilité !

— Alors, vous n'êtes pas contente ? Moi qui pensais vous faire plaisir en invitant Peter!

s'exclama Robert.

— De qui vous moquez-vous en ce moment ? lança Cynthia d'un ton glacial. J'ignore pourquoi vous avez fait venir Peter à Birch Vale, mais je peux vous assurer que je me serais bien passée de le revoir!

La-dessus, elle tourna le dos à Robert.

La soirée se prolongeait. Pour Cynthia, c'était une véritable épreuve qui touchait au cauchemar.

Peter la prit par la taille et voulut l'entraîner vers la piste improvisée.

— Tu viens danser?

La jeune fille se dégagea.

— Non.

— Tant pis... On va bavarder un peu. Ça me fera plaisir d'évoquer le bon vieux temps. Pas toi? Mais avant, je vais chercher quelque chose à boire. Tu veux que je t'apporte un cognac ou une liqueur?

— Non, rien, merci.

Peter revint quelques instants plus tard avec un double whisky.

— Tu es toujours très jolie, Cynthia, déclara-t-il en la contemplant avec admiration.

Pourquoi n'es—tu pas encore mariée ?

Cette petite question fit à la jeune fille l'effet d'un coup de poignard. Peter n'avait donc aucun tact?

— J'ai beaucoup travaillé ces dernières années, fit-elle en pinçant les lèvres.

— Tu travailles ? Toi ?

— Je suis devenue infirmière.

D'un ton acerbe, elle ajouta:

— Figure-toi que nous avons eu une guerre...

Le visage mou de Peter devint couleur brique.

— Je voulais m'engager, mais...

—... mais tu ne l'as pas fait.

— On avait besoin de moi à Washington.

Cynthia ne lui demanda pas dans quel but. Une nausée la submergea tandis que Peter se lançait dans une longue explication. Il en ressortit qu'à Washington, il s'était rendu cent fois plus utile à son pays que s'il avait été sur le front. Ce discours, Cynthia devina que ce n'était pas la première fois que Peter le tenait. Chaque fois que les gens s'étonnaient qu'il n'ait pas rejoint les forces alliées, il devait répéter la même chose...

— Si tu as ta conscience pour toi, je n'ai rien à dire, lança-t—elle d'un ton acide.

Peter eut un geste agacé.

— Tu n'as pas changé ! Toujours en train de faire la morale., Les Américaines ne sont pas comme ça, heureusement! Elles vous prennent avec vos défauts et vos qualités. On n'a pas besoin d'être un petit saint.

Peter avala son whisky d'un trait.

— Bon! Je vais chercher à boire.

Il revint quelques instants plus tard, un verre plein à la main.

— Il faut dire que ce Shelford a réalisé des merveilles ici! La maison est enfin devenue habitable. Elle était dans un état lamentable, Tu te souviens?

Cynthia ne répondit pas. Peter secoua la tête en levant les yeux au ciel.

— Tu boudes ? lança-t-il.

— Pas du tout.

— Est-ce que tu m'en voudrais toujours, par hasard? interrogea-t-il avec incrédulité.

Je reconnais que je ne me suis pas très bien conduit. Mais nous étions si jeunes à l'époque.

Des gosses, quoi!

— Des gosses, oui...

— Dis—moi que tu m'as pardonné. Trouves—tu Louise sympathique? J'aimerais tant que nous devenions amis tous les trois...

— Amis?

— Tu ne m'en veux plus ?

— Maintenant, non, Peter, murmura

Cynthia d'une voix lasse. Lui tournant le dos, elle sortit en courant.

Elle était presque arrivée au perron quand Robert l'arrêta.

— Ou allez—vous?

— Je rentre.

— Je vais demander au chauffeur de vous reconduire.

— Non, merci. Je préfère marcher.

— La Rolls est là. Je vous ramène moi-même.

Cynthia ne protesta pas. Pendant le court trajet qui les séparait du petit manoir, ils n'échangèrent pas un mot. Une fois arrivés, Robert se hâta de descendre de voiture pour ouvrir la portière à sa passagère. Des larmes brillaient dans les yeux de cette dernière.

— Je suis navré, murmura Robert.

Cynthia lui fit face.

— Je vous déteste! s'écria—t-elle avec emportement. Entendez—vous ? Je vous déteste...

Ce soir, vous avez voulu me faire mal, et vous y avez réussi au—delà de vos plus folles espérances. Parce que vous avez détruit tous...

Sa voix se brisa.

— Tous mes souvenirs, poursuivit-elle au prix d'un visible effort. Tous mes souvenirs, et aussi ce... ce à quoi je tenais le plus au monde. Cela, je ne vous le pardonnerai jamais.

Elle s'enfuit et, quelques fractions de seconde plus tard, la porte du petit manoir claqua avec violence.

Chapitre 14 :

— M. Peter Morrow, annonça Grâce.

En entendant ce nom, Cynthia tressaillit si fort que les papiers qui se trouvaient sur ses genoux s'éparpillèrent sur la moquette.

Peter fit son entrée dans le salon. Il s'efforçait de paraître décontracté, mais Cynthia se rendit tout de suite compte qu'il était dans un terrible état de nervosité. Bien plus qu'elle ne l'était elle-même...

La jeune fille réussit à lancer d'une voix presque naturelle:

— Bonjour, Peter! Quel bon vent t'amène ? Je ne pensais pas recevoir ta visite aujourd'hui.

— Non ? fit Peter en ramassant les papiers éparés.

— Non, pas du tout... Pourquoi es-tu venu ?

— Pour te voir, évidemment!

— Mais pourquoi ?

Peter fronça les sourcils.

— Écoute, Cynthia, ne rends pas la situation plus difficile!

D'un air buté, sans la regarder, il lança:

— J'ai à te parler.

Cynthia l'examina pendant quelques instants en silence. Puis elle laissa échapper un petit soupir.

— Très bien... murmura-t-elle enfin. Assieds-toi.

Elle lui avait indiqué l'un des fauteuils proches de la cheminée, mais Peter vint prendre place à côté d'elle sur le canapé.

— J'avais absolument besoin de te voir, déclara-t-il avec gravité.

Cynthia baissa les yeux sur ses mains crispées l'une sur l'autre et s'aperçut qu'elles tremblaient.

— Pourquoi ? redemanda-t-elle encore. Qu'avons-nous à nous dire? Qu'avons...

— Beaucoup de choses, coupa Peter,

— Mais...

De nouveau, il l'interrompit.

— Tu sais, j'étais loin de m'attendre à te voir hier. Quel choc! Et toi, tu ne t'attendais pas non plus à me voir, n'est-ce pas ?

— Non... Comment se fait-il que tu sois revenu à Birch Vale ?

— Robert Shelford m'a invité.

— C'est lui qui... commença Cynthia avec stupeur.

— Oui, c'est lui qui a découvert mon adresse et m'a écrit. Il prétendait avoir besoin de conseils pour restaurer le château. Je me demande pourquoi ! La rénovation a été effectuée avec maestria...

— C'est vrai, admit Cynthia du bout des lèvres.

— J'avoue que je ne tenais guère à accepter cette invitation, reprit

Peter, mais Louise a insisté. Tu ne connais pas Louise! Elle est très autoritaire et quand elle veut quelque chose...

Laissant sa phrase en suspens, Peter soupira.

— Bref, j'ai été bien obligé de la suivre jusqu'ici. Mais si j'ai accepté, c'est uniquement parce que j'étais persuadé que tu te trouvais à l'étranger ! On m'avait dit que tu étais en Inde...

— Parce que, malgré tout, tu t'intéressais à mes allées et venues ? lança Cynthia d'un ton acerbe.

— Je t'en prie, ne sois pas aussi amère et désabusée! Je ne te reconnais pas quand tu parles ainsi.

— J'ai changé, figure-toi. Et si je suis devenue amère... rien d'étonnant!

Les masques étaient tombés. Cynthia laissait désormais son cœur parler. Quant à Peter, il serra les poings avec tant de force que ses jointures blanchirent.

— Il faut tout de même que tu entendes ma version des faits! s'exclama-t-il.

Soudain, Cynthia eut pitié de cet homme au visage déjà marqué par l'alcool et une vie de dissipation. Cet homme qui ressemblait si peu au Peter de ses souvenirs...

— Je t'écoute.

— Te souviens-tu quand nous nous sommes séparés sur le quai de la gare? Le train était en retard, nous...

Cynthia se dressa, très pale.

— Ne parle pas de ça! s'écria-t-elle.

Sans tenir compte de l'interruption, Peter continua :

— Puis le train est arrivé, nous avons échangé un dernier baiser et j'ai sauté dans le premier wagon venu. Je me suis penché à la fenêtre, j'ai agité la main jusqu'à ce que tu disparaisses dans le lointain...

Les yeux mi-clos, il enchaîna doucement:

— Tu étais si jolie ! Je m'en souviens comme si c'était hier. Tu portais un manteau vert foncé, une jupe assortie et ce drôle de pull à rayures...

— Ne parle pas de ça, répéta Cynthia dans un sanglot.

Sans paraître avoir entendu ses protestations, Peter poursuivit :

— Tu pleurais ! J'avoue que j'étais bien près des larmes, moi aussi. Je me demandais : « Mais pourquoi faut-il que j'aie en Amérique ? Qu'est-ce que je vais faire là-bas ? » Je me suis alors promis de revenir le plus vite possible. Pendant le voyage, je n'ai cessé de penser à toi et à Birch Vale. Je faisais mille projets d'avenir. Par exemple, je me disais qu'il faudrait remettre en état la grande nursery du deuxième étage parce que nous aurions beaucoup d'enfants...

— Je... je t'en prie, Peter ! s'exclama la jeune fille, le cœur déchiré.

— Puis je suis arrivée aux États-Unis. Et... et comment t'expliquer, Cynthia ? C'était tellement différent ! C'était... l'aventure, quoi ! À côté de l'Angleterre, tout semblait si moderne, là-bas ! J'ai eu l'impression d'avoir fait un bond en avant dans le temps. On m'invitait partout, dans des maisons qui avaient l'air de sortir des pages sur papier glacé des magazines. Je vivais un rêve éveillé. Puis j'ai rencontré Louise...

— As-tu vraiment besoin de me raconter tout cela ? fit Cynthia avec désespoir.

— Il le faut pour que tu me comprennes.

Cynthia serra les dents.

— Dans ce cas... continue.

— Tu as vu Louise, mais tu ne peux pas imaginer le luxe dans lequel elle vit, J'ai été émerveillé, fasciné, ébloui... Et quand cette femme si riche et si belle est tombée amoureuse de moi, l'obscur petit Anglais sans un sou, comment aurais-je pu résister ?

— Impossible, bien sûr ! jeta Cynthia, sarcastique.

— Tu étais loin. Louise était là, tout près. Et elle voulait devenir ma femme.

— Moi aussi... fit Cynthia si bas que, perdu dans ses souvenirs, Peter ne l'entendit même pas.

— Nous nous sommes mariés à Las Vegas. Puis j'ai plongé la tête la première dans une vie de fêtes, de luxe et de plaisirs. J'étais étourdi, comme ivre.., Cela a duré un certain temps, jusqu'à ce qu'un beau jour, dégrisé, je revienne sur terre... J'ai retrouvé ma raison et compris que j'avais perdu ce à quoi je tenais le plus au monde !

— C'est-à-dire ?

— Toi.

Peter souleva les paupières et regarda autour de lui d'un air égaré.

— Oui, toi, Cynthia!

— Il était un peu tard, non ?

— Bien sur. J'ai alors tenté de me persuader que j'avais agi pour le mieux. Que Louise était la femme de ma vie. Que mon destin était de vivre aux États-Unis et que l'on ne pouvait aller à l'encontre de son destin. Que...

Peter s'interrompit dans un haussement d'épaules, Un silence s'éternisa.

— Et ? fit Cynthia d'une voix à peine audible.

— Et hier soir, en te revoyant, j'ai compris que pendant toutes ces années, je n'avais cessé de m'abuser. C'est toi la femme de ma vie.

Quand Peter lui prit les mains, Cynthia frémit à ce contact inattendu.

— Je t'aime toujours, Cynthia.

La jeune fille se dégagea avec brusquerie.

— Et Louise?

Peter parut mal à l'aise.

— Je sais... Il y a Louise! Hier, après ton départ, j'ai commis l'erreur de trop boire.

J'espérais ainsi oublier mes problèmes. Quand je me suis retrouvé seul avec Louise, elle m'a alors fait une scène terrible, m'accusant de toujours tenir à toi. Cela a duré pendant des heures et des heures... Discuter avec elle dans ces conditions ? Impossible! Ce matin, elle dort encore... C'est pourquoi j'ai pu m'esquiver en catimini pour venir te

voir.

Cynthia se leva et, à pas lents, se dirigea vers la porte—fenêtre. Elle imaginait Peter quittant la chambre conjugale sur la pointe des pieds... Il avait donc peur de sa femme ?

Le dégoût submergea la jeune fille. Non, ce Peter ne ressemblait en rien à celui qu'elle avait connu autrefois. A celui qu'elle avait tant, tant aimé...

— Ton existence me paraît bien compliquée, murmura-t—elle.

— Je savais que tu me comprendrais. Ah! Je me trouve dans une drôle de situation ! Que faire ? As-tu une idée ? Aide-moi...

Cynthia lui fit face, très droite, le menton fièrement pointé en avant.

— T'aider ? Mais je ne peux pas! C'est à toi de prendre tes responsabilités.

— Que faire ? répéta-t—il. Si tu savais le choc que j'ai éprouvé en te revoyant hier! Parce que tu es encore plus jolie, plus jolie...

— Ou veux—tu en venir ? interrompit la jeune fille. Tu m'aimes toujours, as—tu dit.

— Oui, fit Peter d'un ton pénétré. Oui, je t'aime toujours...

— Alors ? Quelles sont tes intentions ? As-tu envie de revenir vivre ici? Les choses ont changé, tu sais... J'ai du vendre Birch Vale pour payer les dettes de mon père et il me reste très peu d'argent. Serais-tu prêt à mener une existence excessivement simple après avoir vécu dans tout ce luxe? J'en doute...

Tête basse, Peter n'osait pas soutenir son regard.

— Mais je t'aime, Cynthia.

— Crois-tu? Tache de remettre les choses dans leur perspective. Et si l'émotion de revoir Birch Vale te rendait sentimental?

— Ne sois pas cynique!

Peter vint prendre les mains de la jeune fille.

— Aide-moi, je t'en supplie!

— Mais comment? Quelle est la solution ? Tu veux quitter Louise ?

— Pauvre Louise... Elle m'aime. Et elle m'a tant donné! Je dois avouer que, malgré tout, nous avons été heureux ensemble. Oui, Cynthia, je serai franc: nous avons été heureux, Louise et moi.

La jeune fille se dégagea de nouveau.

— Je ne te comprends pas. Tu parles comme un enfant gâté qui demande trop. Or tu ne peux pas tout avoir!

Peter s'assit sur l'accoudoir d'un fauteuil.

— J'ai été un idiot, je m'en rends compte maintenant. Jamais je n'aurais du partir! J'aurais du t'épouser... Nous aurions été si heureux!

— Mais tu viens de dire que tu as été heureux avec Louise!

— Ce n'est pas la même chose.

Avec un rire sans joie, Peter poursuivit:

— Que suis-je devenu ? Le mari d'une femme riche... Je donne des fêtes dans ses maisons.

Au polo, je monte ses chevaux. C'est à bord de son yacht que je navigue. Quand je joue au casino, je perds son argent. En Angleterre, on parle des femmes entretenues... Eh bien, en Amérique, je suis devenu un homme entretenu!

— Si tu étais resté ici, que se serait-il passé ? Tu aurais du faire la guerre. Et si tu en étais revenu — je dis bien si! — tu aurais été obligé de travailler, Car nous aurions, de toute manière, du vendre Birch Vale. Tu aurais mené une vie difficile. Pas de temps ni d'argent pour donner des fêtes, jouer au polo, faire du bateau ou perdre des fortunes au casino!

— Mais tu aurais été avec moi. Et c'est le plus important!

Peter se prit la tête entre les mains.

— J'ai commis une terrible erreur! Jamais je n'aurais du quitter Birch Vale, jamais je n'aurais du épouser Louise, jamais... Oh! Qu'ai—je fait ?

— Il est trop tard pour avoir des regrets.

En quelques enjambées, Peter rejoignit la jeune fille et, sans proférer une seule parole, l'enlaça. Pendant plusieurs minutes, ils demeurèrent dans les bras l'un de l'autre.

Puis leurs lèvres se rencontrèrent. Alors Cynthia se déroba.

— Je t'aime! s'écria Peter. Tu es à moi...

— Non, Peter! Non...

Il la reprit dans ses bras et la couvrit de baisers passionnés.

— Je t'aime...

— Non! Laisse—moi!

— Mais je t'aime! Et toi aussi, tu m'aimes, je le sais. Tu ne peux pas dire non maintenant que je t'ai retrouvée!

— Laisse-moi, te dis—je!

Peter resserra son étreinte.

— Je veux que tu sois à moi! fit—il avec transport. Je veux que tu m'appartiennes ! Je veux...

De toutes ses forces, Cynthia le repoussa.

— Attends! Que veux-tu exactement? interrogea-t—elle avec méfiance. Qu'est—ce que tu racontes ?

— Cynthia, mon amour...

Les yeux agrandis, la jeune fille le toisa.

— En fait, tu me demandes de devenir ta maîtresse!

— N'emploie pas des mots pareils! Quand pour nous deux, ce serait si merveilleux...

— Et Louise ?

— Oh! Ne parlons pas de Louise.

Cynthia lui fit face d'un air plein de détermination, Dans son visage couleur craie, ses yeux saphir semblaient encore plus grands. Mais elle ne tremblait plus...

— J'ai entendu ce que tu avais à me dire, fit-elle d'un ton glacial. Ainsi, tu es venu me proposer de devenir ta maîtresse ? Sache que je te méprise.

Martelant ses paroles, elle répéta:

— Oui, je te méprise ! Et je regrette d'avoir perdu toutes ces années à pleurer un homme qui ne valait pas qu'on verse une seule larme pour lui. En fait, je m'en rends compte aujourd'hui, j'ai aimé quelqu'un qui n'a jamais existé que dans mon imagination.

— Cynthia...

— Va—t'en! Adieu, Peter! Adieu...

Déjà, elle était à la porte. Peter la retint.

— Tu ne peux pas partir comme ça. J'ai essayé de te faire comprendre mon point de vue, mais je n'ai jamais été très doué pour les discours. Laisse—moi te prouver que je t'aime encore. Laisse—moi...

Il voulut la reprendre dans ses bras mais la jeune fille se déroba.

— Comment oses-tu me toucher ! Va-t'en, te dis—je!

— Cynthia...

— Va retrouver Louise!

La—dessus, Cynthia sortit du salon, monta l'escalier quatre à quatre et courut se réfugier dans sa chambre. Elle se jeta sur son lit et laissa enfin libre cours à ses larmes.

Chapitre 15 :

Cynthia était en train de remplir une valise quand, après avoir frappé un coup léger à la porte, Grâce entra.

— Excusez—moi, Mademoiselle, mais...

Grâce s'interrompit brusquement.

— Une... une valise? reprit-elle avec stupeur. Vous... vous n'allez pas partir?

Cynthia adressa un pale sourire à la femme de chambre. Ses yeux étaient cernés, ses traits tirés. Mais elle ne pleurait plus.

— Si, Grâce. Je m'en vais.

— Mais ou...

— A Londres.

— Oh! Mademoiselle! s'exclama Grâce, consternée. Vous n'allez pas nous quitter!

La femme de chambre hésita pendant quelques instants, se demandant visiblement si elle oserait ou non parler à cœur ouvert.

— Je suis désolée, Mademoiselle, déclara-t-elle enfin. Oui, vraiment, je suis désolée... Je redoutais que cela ne se produise. Et, voila! C'est arrivé!

Cynthia rejeta ses cheveux en arrière d'un geste las.

— Que voulez-vous dire, Grâce ?

— M. Peter, Mademoiselle! Il vous a déjà fait tant de mal autrefois! Et il a recommencé...

Quand je l'ai vu ce matin sur le perron, j'ai failli lui claquer la porte au nez! Si j'avais su...

— Vous avez tort de penser que c'est à cause de M. Peter que je pars. Vous...

Cynthia s'interrompit. Pourquoi chercher à donner le change à la trop perspicace Grâce ?

Avec effort, elle se redressa et alla s'asseoir devant sa coiffeuse. D'un air absent, elle contempla son reflet dans le miroir doré.

— A quoi bon tergiverser? Il faut que je m'en aille, Grâce, déclara-t-elle enfin. Il le faut...

— Oh! Mademoiselle Cynthia! fit Grâce avec une telle émotion que la jeune fille résista à grand-peine à l'envie de pleurer sur son épaule.

— On peut dire que j'ai complètement gâché ma vie, n'est-ce pas ? murmura-t-elle.

— Vous n'êtes pas responsable, ce sont les autres qu'il faut blâmer! Et quand je dis les autres, je pense à M. Peter!

Grâce secoua la tête avec impuissance.

— C'est vraiment trop dommage! Vous qui êtes tellement douce, tellement bonne... Déjà, étant enfant, un rien vous attendrissait, un rien vous faisait pleurer. Quand M. Peter est arrivé à Birch Vale pour y être élevé avec vous, Rose et moi avons craint le pire! Et le pire est arrivé...

— Comment cela, Grâce ?

— Vous n'étiez pas faits l'un pour l'autre.

— Grâce!

— Je sais ce que je dis, Mademoiselle. Pour une fois, permettez-moi de vous parler en toute franchise...

Résignée, Cynthia attendit la suite.

— M. Peter et vous, n'aviez aucun point commun. Par exemple, vous avez toujours eu beaucoup de cœur; lui, pas du tout. Vous ne cessez de penser aux autres. Lui n'a jamais pensé qu'à lui. Je vous assure que je n'ai jamais vu un pareil égoïste! Quand il voulait quelque chose, alors il était capable de faire beaucoup d'efforts pour l'obtenir. Ah ! Je peux vous dire qu'il savait déployer tout son charme. Mais quand il n'avait besoin de rien, il vous croisait sans même un regard, sans même prendre la peine de dire bonjour!

— Mais je l'aimais, Grâce... avoua Cynthia avec simplicité.

Elle n'éprouvait aucune honte à se confier à la vieille femme de chambre. Grâce et Rose ne faisaient-elles pas partie de la famille ?

— Oui, vous l'aimiez. Ou plutôt, vous pensiez l'aimer... Mais comment pouviez-vous juger, quand vous ne saviez rien de l'amour ni de la vie? Vous aviez toujours mené une existence très protégée à Birch Vale et M. Peter était en réalité le seul homme que vous aviez l'occasion de côtoyer tous les jours.

— Pas du tout! J'avais beaucoup d'amis ! Je connaissais tous les jeunes gens de la région !

— Ah, oui! M. Arthur Marriott, par exemple... Il avait l'air très amoureux de vous, celui—

la! Mais à côté de M. Peter, ce pauvre M. Marriott n'avait aucune

chances. Il faut dire qu'il se prenait tellement au sérieux! Je n'ai jamais vu un jeune homme aussi imbu de lui-même.

Et comme il était pesant et ennuyeux!

— Il n'a pas changé, fit Cynthia.

Avec un petit sourire triste, elle ajouta :

— Eh bien, j'étais loin de me douter que l'on s'intéressait tant à moi!

— Nous vous aimions tant, Mademoiselle. Si vous saviez à quel point nous étions navrées, Rose et moi, de vous voir vous amouracher de M. Peter!

— Quand nos fiançailles ont été annoncées, vous n'êtes pas revenues sur votre opinion?

— Pas du tout. Nous n'avons jamais beaucoup apprécié M. Peter. D'ailleurs, on racontait à son sujet des histoires qui ne nous plaisaient guère. Une fille de Green End prétendait être enceinte de lui. Était-ce la vérité ou non ? Nul ne le saura jamais. Mais comme on dit, il n'y a pas de fumée sans feu...

Cynthia retint sa respiration.

— Quoi? Une fille de Green End qui...

— Cela a causé un véritable scandale à l'époque. Votre père n'en a jamais rien su.

Heureusement, pensions-nous. Mais je me demande maintenant s'il n'aurait pas mieux valu qu'il l'apprenne.

Cynthia secoua la tête avec stupeur.

— Comme j'ai été aveugle, Grâce ! Je parais Peter de mille qualités alors qu'en réalité il n'en possédait guère...

— Nous sommes tous comme cela, Mademoiselle: On attend trop des gens. On voudrait qu'ils correspondent à l'image qu'on se fait d'eux... et on est souvent déçu!

— Oui, j'attendais trop de Peter. J'ai beaucoup souffert quand il en a épousé une autre.

Aujourd'hui encore, quand je le vois tel qu'il est réellement, je souffre encore.

— Me permettez-vous de vous parler en toute franchise, Mademoiselle?

— Bien sur, Grâce.

— M. Peter ne vaut pas toutes les larmes que vous avez versées pour lui. Il vous a brisé le cœur une fois... Ne le laissez pas recommencer!

— Cela ne risque pas. Je suis seulement triste en constatant que le Peter de mon idéal n'a jamais existé.

— Ne soyez pas triste, Mademoiselle. Ça ne sert à rien de pleurnicher parce qu'on a renversé le lait... Surtout s'il s'agissait de lait tourné!

Cynthia eut un petit rire qui ressemblait plutôt à un sanglot.

— Je vois ce que vous essayez de me faire comprendre, Grâce. Vous êtes si gentille!

— Si je l'osais, Mademoiselle, j'irais de ce pas dire à M. Peter ce que je pense de lui. Et à M. Shelford aussi! Jamais il n'aurait du inviter M. Peter ici.

— Et moi, si j'avais eu un peu de bon sens, jamais je n'aurais du revenir non plus.

— Ne dites pas cela, Mademoiselle!

Grâce se mit en devoir d'aider la jeune fille à terminer sa valise.

— Alors vous allez à Londres, Mademoiselle ? Votre décision est irrévocable?

— Irrévocable!

Grâce soupira avant de demander:

— Combien de temps y passerez-vous ? Deux ou trois jours ?

— Je resterai la-bas peut-être un peu plus longtemps, répondit Cynthia en évitant le regard de la fidèle femme de chambre.

Celle-ci fronça les sourcils.

— Vous n'avez pas l'intention de vous remettre à travailler, j'espère! Vous n'êtes pas encore assez remise pour cela. Certes, vous allez nettement mieux. Mais vous vous fatiguez vite, je m'en rends bien compte. De plus, les événements de ces dernières vingt—quatre heures vous ont secouée. Vous n'avez pas dormi cette nuit, je vous ai entendue aller et venir dans la maison. Et vous avez ouvert vos rideaux à six heures du matin!

— Je suis navrée de vous avoir réveillée, Grâce, fit Cynthia avec confusion.

— Oh ! Ne vous inquiétez pas pour cela. On ne dort plus guère à mon âge. Et puis je me faisais du souci pour vous...

— Pourquoi ?

— Parce que je savais que M. Peter était arrivé à Birch Vale.

— Par exemple! Qui vous l'avait appris ?

— En revenant du travail, le vieil Abbey est passé au petit manoir pour me dire qu'il venait de voir M. Peter. Sur le moment, j'avoue que je ne l'ai pas cru. « Abbey, vous avez encore bu

! Vous avez des visions », lui ai-je dit. « Non, non, a—t-il répondu. Je vous assure que j'ai vu M. Peter! De mes yeux vu! Il vient d'arriver au château avec sa femme, l'Américaine. »

— Les nouvelles circulent vite dans la région!

— Oui. Elles vont encore plus vite s'il s'agit de mauvaises nouvelles! Je me demandais comment vous prendriez cela, Mademoiselle...

D'un ton plein de reproche, Grâce ajouta:

— Mais jamais je n'aurais pensé que vous alliez fuir!

— Oui, je fuis, admit Cynthia en rougissant. M'en blâmez—vous ?

— Jamais je ne vous blâmerai, Mademoiselle. Est-ce à moi de vous juger ? Permettez-moi cependant de vous rappeler que cette maison est la votre. Quant à M. Peter, il est seulement de passages.

Cynthia ferma sa valise d'un geste déterminé.

— Il faut que je parte, Grâce.

— Mademoiselle Cynthia...

La jeune fille lui coupa la parole.

— Je ne veux pas rester ici... pour le moment. Pouvez-vous téléphoner à Joe Rogers pour lui demander s'il peut me conduire à la gare, s'il vous plaît ?

Grâce soupira profondément.

— Bien, Mademoiselle, fit—elle à regret.

La nuit tombait déjà quand Cynthia arriva à la gare de Paddington, à Londres. Elle avait oublié la foule fébrile des grandes villes... Les porteurs s'interpellaient, s'injuriaient, les marchands de journaux criaient, les gens couraient en tous sens, sans but apparent.

La jeune fille regarda autour d'elle avec égarement. Elle était parvenue au terme de son voyage et elle ne savait que faire. Un voyageur pressé la bouscula et ne songea même pas à s'excuser.

« Je ne peux pas rester plantée sur le quai ! » se dit—elle.

Sa valise à la main, Cynthia se dirigea vers la station de taxis. Elle donna au chauffeur l'adresse d'un hôtel tranquille où son père avait l'habitude de descendre lorsqu'il se rendait à Londres.

« Que faire? » se redemanda Cynthia pendant que la voiture se frayait un passage dans la circulation très dense dans le centre ville en fin de journée.

Elle baissa les yeux sur ses mains soignées et, soudain, la réponse lui parut évidente. Que faire? Mais travailler, bien sur! C'était le travail qui l'avait sauvée quelques années auparavant, quand elle avait fui Birch Vale après la trahison de Peter. Ce serait le travail qui la sauverait encore une fois.

— Mademoiselle! Vous êtes arrivée! fit le chauffeur.

Cynthia tressaillit. Toute à ses pensées, elle ne s'était même pas aperçue que la voiture venait de s'arrêter devant l'hôtel.

Après avoir réglé la course, elle pénétra dans le hall et se dirigea vers la réception. Le vieil employé qui la reçut avait bien connu autrefois le colonel Morrow.

Il secoua la tête d'un air navré quand elle demanda une chambre.

— Si seulement vous aviez réservé, Mademoiselle! L'hôtel est complet...

De plus en plus désespérée, Cynthia balbutia:

— Il... il ne vous reste rien ? Vraiment rien ?

L'employé hésita.

— C'est—à—dire que j'ai bien encore quelque chose... Mais c'est un réduit minuscule et j'ose à peine vous le proposer. Nous le réservions en général aux femmes de chambre de nos clientes. A notre époque, rares sont les gens qui voyagent encore avec du personnel!

— C'est tout ce qu'il me faut. Merci.

— Dans ce cas, Mademoiselle...

Le réceptionniste appela un groom en livrée rouge qui se chargea de la valise de Cynthia.

— Par ici, Mademoiselle, dit-il en se dirigeant vers les ascenseurs.

Un lit étroit, une armoire en bois blanc et une table de nuit composaient tout le mobilier de ce cagibi situé au cinquième étage. Mais il y avait un lavabo et le téléphone... Dès que le groom eut refermé la porte, Cynthia s'empessa de composer un numéro qu'elle connaissait par cœur. A l'autre bout de la ligne, on décrocha aussitôt.

— Hôpital Sainte-Agnès , j'écoute.

— Puis-je parler à Mme Bristol, l'infirmière en chef, s'il vous plaît.

— De la part ?

— De Cynthia Morrow,

— Un instant, je vous prie. Je vais voir si Mme Bristol est là.

Après une longue attente, il y eut toute une série de déclics.

— Ne quittez pas, fit la standardiste. Je vous mets en communication avec Mme Bristol.

La voix autoritaire de cette dernière grésilla presque aussitôt dans l'écouteur.

— Cynthia Morrow?

— Oui, madame. Vous souvenez-vous de moi ?

— Évidemment. Pourquoi m'appellez—vous ?

— Je voudrais vous voir. Le plus vite possible... Puis-je venir maintenant ?

Il y eut une pause. Cynthia devina que l'infirmière en chef consultait sa montre.

— Je peux vous recevoir dans trois quarts d'heure, Morrow. Trois quarts d'heure exactement! Ça vous convient ?

— C'est parfait, madame. J'arrive. Merci!

Cynthia raccrocha. Elle prit deux minutes pour se remettre un peu de rouge à lèvres, se brosser les cheveux et se laver les mains. Puis elle descendit et prit le premier taxi de la longue file qui attendait devant l'hôtel.

La jeune fille arriva à l'hôpital Sainte-Agnés vingt minutes avant l'heure du rendez—vous que lui avait fixé Mme Bristol. Sachant qu'il était inutile de se présenter avant, elle flâna dans le hall.

La première fois qu'elle était venue dans cet hôpital, elle avait eu l'impression de pénétrer dans une prison. Aujourd'hui, elle le considérait comme un refuge... Les aiguilles de la grande horloge murale avançaient avec une lenteur désespérante. Cynthia, qui connaissait par cœur le chemin du bureau de l'infirmière en chef, jugea enfin le moment venu de monter l'escalier.

Devant la porte laquée de blanc, elle marqua un temps d'arrêt. Elle se souvenait soudain que Mme Bristol ne se montrait pas toujours aimable lorsqu'on la dérangeait dans son travail... « Comment va—t-elle me recevoir ? »

Cynthia se décida enfin à frapper.

— Entrez.

L'infirmière en chef, qui était en train de vérifier des bordereaux, leva la tête. Vêtue d'une blouse blanche, ses cheveux gris à demi caches par son petit bonnet amidonné, cette femme d'une soixantaine d'années à l'expression peu amène et au regard perçant adressa cependant un

sourire à la nouvelle venue.

— Morrow! Par exemple... Quelle surprise !

— Je vous remercie de me recevoir, madame. Vous devez être très occupée...

— J'ai bien cinq minutes à consacrer à l'une de mes anciennes! Il paraît que vous avez fait des prouesses en Inde? Vous avez même été décorée ?

— En effet.

— Toutes mes félicitations.

Mais Mme Bristol, qui n'avait pas de temps à perdre en discours, en vint tout de suite au vif du sujet:

— Alors ? Que puis-je pour vous ?

— Voulez—vous me reprendre ici?

— A Sainte-Agnés ? Comme infirmière ?

— Oui, madame.

— A plein temps ?

— Oui, s'il vous plaît, madame.

Mme Bristol ouvrit la chemise grise qui était posée sur son bureau.

— J'ai ici votre dossier... Je vois que vous n'avez pas pu rester en Inde. Des ennuis de santé vous ont obligée à rentrer en Angleterre.

— Je supportais mal le climat, avoua Cynthia. J'ai eu les fièvres et après cela, j'étais tellement fatiguée que les médecins ont ordonné mon rapatriement.

Elle s'empressa d'ajouter:

— Mais je vais beaucoup mieux! Je suis tout et fait remise!

— Tout à fait?

Sous le regard pénétrant de l'infirmière en chef, Cynthia se troubla.

— Je... je l'espère, bredouilla—t-elle.

— Que dit votre médecin ?

— Je ne l'ai pas vu depuis deux mois.

Mme Bristol ne la quittait pas des yeux.

— Moi, je ne vous trouve pas bonne mine du tout, Morrow!

— Oh! C'est parce que... parce que j'ai du prendre le train pour venir à Londres. Vous savez que les voyages de ce genre sont toujours assez éprouvants. Et puis je me suis couchée tard hier.

— Vous pouvez toujours passer une visite médicale, fit l'infirmière en chef sans beaucoup d'enthousiasme. Mais d'abord, dites-moi pourquoi vous voulez revenir ici?

— Il faut bien que je fasse quelque chose. Je... j'ai besoin de travailler.

— Qui fuyez-vous, Morrow?

— Mais...

— Vous-même ? Croyez—vous que ce soit une solution ?

— Que... que voulez—vous dire?

Mme Bristol ôta ses lunettes et croisa les bras.

— Quand, il y a de cela près de six ans, vous êtes venue ici apprendre le métier d'infirmière, j'ai très bien compris qu'un drame personnel — sentimental? — venait de bouleverser votre existence. Le travail vous a aidée à retrouver un certain équilibre. Et lorsque je vous ai proposé de partir en Inde, c'était dans l'espoir qu'un total changement de décor permettrait à vos blessures de se cicatriser complètement. Je m'aperçois que j'étais trop optimiste...

Cynthia n'osait plus rien dire. D'ailleurs, la stupeur la laissait sans voix.

« Moi qui m'imaginai que Mme Bristol nous considérait comme des machines... », songea-t—elle.

Jamais l'infirmière en chef ne lui avait posé de questions au sujet de ses problèmes personnels. Pourtant, avec quelle justesse elle avait su analyser les raisons qui l'avaient amenée un beau matin à l'hôpital Sainte-Agnès!

— C'est vrai, j'étais malheureuse à l'époque, murmura enfin la jeune fille. Je ne pensais pas que vous vous en étiez rendu compte...

— Vous ne savez pas cacher vos sentiments. Maintenant encore, vous êtes malheureuse.

— Pour d'autres raisons. Hier, j'ai reçu un grand choc. C'est probablement à cause de cela que je parais fatiguée. N'y faites pas attention, je vous en prie, madame! Il s'agit d'une dépression passagère.

Avec désespoir, Cynthia supplia:

— Laissez-moi revenir, madame! J'ai tellement besoin de... d'être ici!

— Nous n'avons pas réussi à vous aider dans le passé. Pourquoi y réussirions—nous cette fois ?

— Je ne demande pas à ce qu'on m'aide. Je veux seulement quelque chose à faire. Je veux travailler!

— Un palliatif, quoi! Vous croyez qu'on vient à bout des difficultés de l'existence en les fuyant ?

Cynthia baissa la tête sans répondre.

— Ayez un peu de courage, Morrow! Jeta l'infirmière. Un peu de courage pour faire face...

— Vous ne comprenez pas ! Je...je veux travailler... répéta la jeune fille.

— Je comprends parfaitement. Tout ce que je peux vous dire, c'est de résoudre d'abord vos problèmes personnels. Vous n'êtes pas en état de fournir un travail à plein temps à l'hôpital. Si, dans trois mois, vous souhaitez toujours venir à Sainte- Agnès, nous en reparlerons.

— Mais...

— Entre-temps, coupa Mme Bristol, reposez-vous et essayez de mettre un peu d'ordre dans votre vie.

— Mais...

L'infirmière en chef se leva, signifiant par la fin de l'entretien.

— Au revoir, Morrow. Et à dans trois mois... peut-être.

Chapitre 16 :

Cynthia décida de rentrer à pied jusqu'à l'hôtel. N'avait—elle pas tout son temps? Elle n'était nullement pressée de retrouver la petite chambre triste ou rien ni personne ne l'attendait.

La jeune fille s'apprêtait à traverser une rue quand elle vit tout un groupe de mères de famille et d'enfants sortir d'une vaste demeure. Quelques fragments de conversation parvinrent à ses oreilles.

— Ne vous inquiétez pas. Si votre petit Christopher était vraiment malade, Mme Greaves vous l'aurait dit. Elle prend ses responsabilités très au sérieux. Moi, je lui fais entièrement confiance !

— Moi aussi, renchérit une autre. Heureusement qu'on a créé cette garderie dans le quartier!

— Heureusement, oui! Sinon je ne sais pas ce que j'aurais fait de Johnny l'après—midi.

— Pour les femmes qui travaillent, cet endroit est une bénédiction!

— Mme Greaves est si gentille!

— Les enfants l'adorent...

Cynthia n'hésita pas une seconde. S'effaçant pour laisser passer une jeune femme chargée d'un bébé rieur, elle lui demanda:

— Savez—vous ou je pourrais trouver Mme... euh, Mme Greaves, je crois?

— La directrice de la garderie ? C'est bien Mme Greaves, en effet. Elle doit encore être dans la salle de jeux, tout au fond.

Au bout du hall d'entrée, Cynthia n'eut pas de peine à découvrir une vaste pièce jonchée de jouets de toutes sortes. Une femme d'un certain âge aidait un petit garçon à enfiler son manteau. Elle se tourna vers la nouvelle arrivante d'un air interrogateur.

— Bonsoir,.. Que puis-je pour vous ?

— J'allais vous poser exactement la même question fit la jeune fille. Que puis-je pour vous, madame? Si par hasard vous aviez besoin d'aide...

Le visage de Mme Greaves s'éclaira.

— Nous avons toujours besoin d'aide ! Mais je dois vous prévenir: notre personnel est entièrement bénévole.

— Je n'ai pas besoin d'argent. Je veux seulement travailler...

Cynthia avait dit cela avec tant de passion que la méfiance de Mme Greaves s'éveilla.

— Avez—vous l'expérience des enfants?

— A vrai dire, non. Mais je les adore.

Mme Greaves paraissait maintenant très réticente. Aussi Cynthia s'empessa-t-elle d'ajouter:

— Je suis infirmière diplômée. Si vous avez besoin de références à mon sujet, Mme Bristol, l'infirmière en chef de l'hôpital Sainte-Agnès, vous donnera tous les renseignements nécessaires.

Déjà rassurée, Mme Greaves demanda:

— Puisque vous êtes infirmière, pourquoi ne travaillez—vous pas à l'hôpital?

— J'ai été souffrante et je ne pourrai pas reprendre mon poste avant trois mois. Mais je me sens tout à fait capable de m'occuper d'enfants...

Mme Greaves sourit.

— C'est le ciel qui vous envoie! Quand pourrez—vous commencer ?

— Demain, si vous voulez.

— C'est le ciel qui vous envoie... répéta Mme Greaves d'un ton convaincu. Doris!

Une jeune fille blonde accourut.

— Oui, maman ?

— Ma fille Doris, fit Mme Greaves.

Cynthia lui tendit la main en se présentant avec simplicité:

— Cynthia Morrow.

— Tu imagines, Doris ? Mlle Morrow, qui est infirmière, vient de proposer de nous aider...

Cela semble trop beau pour être vrai ! Juste au moment où nous avons deux personnes en moins ! Mme Janson a la grippe et Helen est partie rejoindre son fiancé au Canada...

— Formidable ! s'exclama Doris avec enthousiasme. Je t'avais bien dit de ne pas t'inquiéter, maman. Tu vois, tout s'arrange toujours.

— Doris est une éternelle optimiste ! fit Mme Greaves en souriant. Mais avoue que sans Mme Janson et Helen, la journée a été dure...

— C'est vrai, admit la jeune fille.

Elle se tourna vers Cynthia.

— Maman veut toujours aider les gens en difficulté. Il y a déjà deux ans qu'elle a ouvert cette garderie. J'avoue qu'une telle initiative répondait à un réel besoin. Mais par moments, on se demande pourquoi on se donne tant de mal ! Certains enfants sont impossibles...

— Oh ! Doris ! s'exclama Mme Greaves sur un ton de reproche.

— Im-pos-si-bles ! répéta la jeune fille avec force. Et je te préviens, maman ! Si le petit Bobby Harlow revient demain, je l'étrangle !

— Pauvre petit Bobby ! s'exclama Mme Greaves en riant. Mlle Morrow connaîtra bientôt tous nos petits protégés.

Elle se dirigea vers la pièce voisine, qui avait été aménagée en bureau.

— Je vais noter votre nom et votre adresse... Cynthia Morrow, c'est bien cela ?

— Oui. J'arrive de province et je suis descendue à l'hôtel Bournemouth

— Ce n'est pas très loin d'ici ! Vous pensez vraiment pouvoir venir à plein temps ?

— Mais oui. Pas plus de trois mois cependant, car j'ai l'intention de reprendre dès que possible mon poste à l'hôpital Sainte-Agnès...

— J'ai bien compris cela. De toute manière, c'est seulement pendant

cette semaine que nous serons à court de personnel. Des que Mme Janson sera remise de sa grippe, tout ira mieux.

— A quelle heure voulez-vous que je vienne demain ?

— De bonne heure. Si vous pouviez être là à huit heures du matin, ce serait parfait.

— Je serai là.

— Nous travaillons à tour de rôle, par roulement. Cela vous laissera un peu de temps libre dans la journée.

Mme Greaves appela sa fille.

— Doris, veux-tu faire visiter la maison à Mlle Morrow ?

— Bien sur.

Tout en emmenant Cynthia d'une salle de jeux à l'autre, d'une pièce aménagée en dortoir à une autre transformée en infirmerie, Doris bavardait sans trêve.

— La maison a été bombardée pendant la guerre et toute une partie a été condamnée.

Domage, car nous pourrions accueillir encore plus d'enfants ! La garderie fonctionne grâce aux dons de plusieurs bienfaiteurs. Avec un peu de chance, elle deviendra bientôt officielle et nous aurons alors beaucoup moins de problèmes pour recruter du personnel, puisque nous aurons la possibilité d'offrir des salaires. A la fin de la guerre, le gouvernement a promis monts et merveilles ou il était question d'ouvrir partout des crèches et des garderies. Malheureusement ces belles promesses n'ont encore été suivies d'aucune réalisation concrète ! On continue à se reposer sur l'initiative privée.

Cynthia ne tarda pas à faire ses adieux à Mme Greaves et à sa fille. Puis elle regagna l'hôtel Bournemouth. Le vieil employé qu'avait connu son père se trouvait toujours à la réception.

— J'ai trouvé un emploi, lui dit-elle. Mais il s'agit d'un emploi bénévole et par conséquent, je ne peux me permettre de séjourner longtemps ici. Connaissez-vous une petite pension de famille pas chère ?

Le réceptionniste se mit à réfléchir tout en grattant son crane chauve.

— Vous me demandez la quelque chose de bien difficile, mademoiselle Morrow ! Trouver une chambre à Londres en ce moment relève de la gageure...Mais attendez, je crois avoir une idée!

Il ouvrit son agenda relié en moleskine noire.

— Voyons, est—ce que j'ai ici l'adresse et le numéro de téléphone de Mme Knowles?

Tout en cherchant dans les pages griffonnées de son écriture en pattes de mouche, il expliqua à la jeune fille qui était Mme Knowles.

— Elle possède une maison assez confortable à deux pas d'ici et prend des pensionnaires.

Des hôtes payants, comme elle préfère les appeler.

— Sert—elle le petit déjeuner? !

— Oui. Vous pourrez aussi prendre votre dîner chez elle si vous le désirez.

— Cela me semble parfait!

— Reste à savoir si elle a de la place! Ah! Vous avez de la chance, je viens de trouver son numéro.

— Pouvez—vous me le donner, s'il vous plaît? Je vais tout de suite lui téléphoner.

— Laissez-moi faire. Mme Knowles est une femme méfiante et je doute qu'elle accepte d'accueillir chez elle une personne qu'elle ne connaît pas.

En adressant un sourire complice à Cynthia, le vieil employé enchaîna:

— Je vais lui donner à votre sujet les meilleures recommandations possible!

— Merci, monsieur. Merci infiniment!

Le réceptionniste alla téléphoner dans le petit bureau séparé de la réception par une porte vitrée. Il revint cinq minutes plus tard.

— Alors? interrogea Cynthia, anxieuse.

— Mme Knowles vous attend demain soir !

— Comment vous remercier?

— Je vous en prie, mademoiselle Morrow! C'est tout naturel. Si l'on ne pouvait pas rendre service aux vieux clients...

Au bout d'une semaine, Cynthia était tout à fait habituée à sa nouvelle vie. Son travail et la garderie lui semblait presque un jeu... Elle avait toujours aimé les enfants mais c'était la première fois qu'elle devait s'en occuper vraiment.

— Vous avez le don! répétait souvent Mme Greaves.

Cynthia s'entendait à merveille avec Doris, ainsi qu'avec Jane et Fanny, deux autres volontaires. Le soir, elle rentrait chez Mme Knowles épuisée mais heureuse.

« Je savais bien que le travail me permettrait de retrouver mon équilibre ! » ne cessait—

elle de se répéter avec satisfaction.

Mme Knowles traitait ses hôtes comme s'ils faisaient partie de la famille. Le dîner réunissait tous les soirs une douzaine de personnes de tous âges et de toutes conditions autour d'une longue table. Sans s'attarder, Cynthia regagnait ensuite sa petite chambre sous les toits.

Elle avait écrit à Grâce en lui disant qu'elle pensait ne pas revenir au petit manoir avant plusieurs semaines.

Puis—je compter sur vous pour ne donner mon adresse à personne, Grâce? Surtout pas à M. Peter et encore moins à M. Shelford!

Cynthia n'avait pas osé dire à Grâce qu'elle pensait ne jamais revenir... Dans trois mois, elle avait l'intention de retourner voir Mme Bristol. Devant sa détermination, cette dernière ne pourrait faire autrement que de la reprendre à l'hôpital Sainte-Agnès.

— On a peine à croire que vous ne vous êtes jamais occupée d'enfants, lui dit un jour Mme Greaves.

— C'est pourtant la vérité...

— Vous avez un don avec eux, c'est indéniable. Ah! Nous avons eu vraiment de la chance le jour où vous vous êtes présentée ! Nous étions à court de personnel et je commençais à désespérer. Maintenant, tout s'arrange grâce à Jill et à Kate qui viennent à mi-

temps. Et Mme Janson, qui est remise de sa grippe sera là demain !
Nous pourrons nous offrir le luxe d'avoir un peu de temps libre...

Cynthia sourit, tout en contemplant le petit garçon qui s'était endormi dans ses bras.

— Il est adorable, n'est—ce pas ? fit-elle avec émotion.

Mme Greaves l'enveloppa d'un regard pensif.

— Ne tenez-vous pas là une solution à vos problèmes ?

— Co... comment cela ?

— Me croyez—vous aveugle, Cynthia ? Qu'est-ce qui vous a amenée ici? Un chagrin d'amour ?

D'un geste, elle arrêta les protestations de la jeune fille.

— Je ne vous demande pas de confidences ! Mais je pense que des enfants — vos propres enfants — vous aideraient à trouver enfin votre équilibre et le bonheur.

« Pour avoir des enfants, il faut être deux ! » eut envie de crier Cynthia avec désespoir.

Or Peter l'avait trahie... Robert Shelford aussi l'avait trahie.

La porte s'ouvrit sur Doris.

— Maman! Un monsieur demande à te voir...

Mme Greaves se leva pour accueillir l'homme qui suivait Doris.

Soudain toute pâle, Cynthia se dressa, l'enfant dans les bras.

— Robert.. fit—elle d'une voix étranglée.

En quelques enjambées, ce dernier la rejoignit :

— Cynthia...

— Que... que faites—vous ici?

— Il faut que vous m'aidiez. Vous êtes la seule à le pouvoir!

— Mais je ne...

— Micaela s'est enfuie. Avec Hugh Marten !

Chapitre 17 :

Cynthia avait compris que l'heure était grave. Aussi elle mit le petit garçon endormi dans les bras de Mme Greaves et, sans protester, suivit Robert vers la Rolls qu'il avait garée devant la garderie. Robert se mit au volant et, avec habileté, inséra la grosse voiture dans la circulation toujours très dense en fin de journée.

— Comment avez-vous découvert ou je travaillais ? interrogea Cynthia.

— Mme Knowles, votre logeuse, m'a donné l'adresse de la garderie.

— Et comment saviez-vous que j'habitais chez Mme Knowles ?

— J'ai demandé vos coordonnées à Grâce.

— Elle vous les a données ? s'écria Cynthia avec stupeur.

— Au début, elle a refusé catégoriquement. J'ai dû lui dire que j'avais à tout prix besoin de vous voir.

— Et elle...

— Quand je lui ai expliqué ce qui se passait, elle a compris.

Cynthia hocha la tête en silence. Que pouvait-elle dire, en effet ? Étant donné les circonstances, Grâce n'avait-elle pas agi pour le mieux ?

— Comment est-ce arrivé ? Demanda-t-elle enfin.

— Oh ! Il n'y a pas grand-chose à raconter... J'avais l'intention d'aller aujourd'hui à Newmarket voir mes chevaux et je me suis levé de bonne heure. A ma grande surprise, Micaela est descendue prendre son petit déjeuner avec moi.

— Ce qui ne lui arrive pas d'habitude ?

— Jamais. Elle reste en général dans sa chambre jusqu'à midi. Je suis parti juste après le petit déjeuner. Micaela m'a alors embrassé en faisant preuve d'une tendresse inhabituelle.

Robert paraissait très ému.

— Puis j'ai pris la route, poursuivit-il. Je roulais depuis environ vingt minutes quand je me suis aperçu que j'avais oublié de prendre certains documents importants que je voulais remettre à l'entraîneur. J'ai donc fait demi-tour... et je suis revenu à Birch Vale trois quarts d'heure après en être parti. J'étais en train de réunir les documents dans la bibliothèque quand je me suis dit que je ferais bien de prévenir Micaela que je risquais d'arriver en retard et qu'il valait mieux ne pas compter sur moi pour dîner. J'ai sonné une femme de chambre.

« Voulez-vous dire à Mlle Micaela que je l'attends ici, s'il vous plaît », lui ai-je demandé.

Elle a paru très étonnée, « Mais Mlle Micaela a quitté la maison juste après votre départ, Monsieur. » « Savez-vous où elle est allée ? » « Non, Monsieur. Une voiture est arrivée trente secondes après que la votre fut partie. Mlle Micaela a laissé une lettre pour vous. »

« Une lettre ? Où est-elle ? » « Je vous l'apporte tout de suite, Monsieur. »

Robert gara sa voiture le long d'un trottoir. Sans même couper le moteur, il chercha dans ses poches.

— Je l'ai sur moi, je crois... Ah! La voici!

Cynthia déplia la feuille de vélin pliée en quatre qu'il lui tendait. De son écriture volontaire, Micaela y avait tracé ce bref message:

Je pars avec Hugh Marten. C'est le seul homme que j'aimerai jamais. N'essayez pas de m'en empêcher, ma décision est prise. Ne m'en veuillez pas trop, père. Dites-vous que je suis heureuse. Adieu !

Micaela Cynthia laissa échapper une exclamation de stupeur.

— Hugh Marten! Elle m'avait assuré qu'elle le connaissait à peine...

— Il lui est arrivé de le rencontrer de temps en temps. Par exemple lorsque nous sommes , allés au courses de chevaux de Goodwood.

Cynthia hocha la tête.

— C'est bien ce que je redoutais ! Ils se sont retrouvés la-bas?

— Hugh Marten a donné une fête en l'honneur de Micaela à Londres.

— Et vous n'avez pas essayé de...

Robert lui coupa la parole.

— Je sais! Vous m'aviez prévenu contre cet homme. J'ai tenu compte de vos observations et j'ai dit à Micaela que je souhaitais la voir éviter Hugh Marten à l'avenir.

— Qu'a-t—elle répondu ?

— Oh! Elle a paru très docile... « Très bien. Comme vous voudrez, père ».

Il soupira.

— Mais apparemment, le mal était déjà fait. Je suppose qu'ils se sont arrangés pour se voir en cachette. Cela n'a pas du être bien difficile, étant donné que je ne me méfiais pas du tout.

Crispant les poings, il s'écria:

— Cynthia! Que faire ?

La jeune fille lui rendit la lettre de Micaela.

— Que faire, oui ? répéta—t-elle. Tout d'abord, savez-vous ou ils sont allés?

— Je n'en ai aucune idée.

— Hugh Marten est marié, vous êtes au courant ?

— Hélas!

— Et jamais sa femme n'acceptera de divorcer.

— Pauvre petite Micaela ! Tomber entre les griffes d'un semblable individu! Elle est si jeune... C'est vraiment trop injuste! Oh! Que faire? répéta-t—il avec désespoir.

— Laissez—moi réfléchir.

Cynthia dut faire un terrible effort de mémoire pour revenir plusieurs années en arrière.

« J'avais dix—huit ans à l'époque... »

C'était au cours d'un bal à Londres. Hugh Marten l'avait invitée à danser. Il la serrait de près et, horriblement mal à l'aise, la jeune fille avait hâte que l'orchestre cesse de jouer pour aller retrouver Peter. Mais son cavalier avait d'autres idées...

— Vous ne trouvez pas qu'il y a trop de monde dans ces salons? On étouffe! Si nous allions chez moi ? Nous serions si tranquilles, tous les deux... J'ai de bons disques et du champagne au frais. Tout ce qu'il faut pour être heureux, quoi !

— Non, merci. Je préfère rester ici.

— Vous ne savez pas ce que vous manquez, ma jolie. Allons, venez! Un peu d'audace!

Vous verrez comme on s'amusera bien, tous les deux.

— Non, merci, Hugh. Je préfère rester ici

— Quelle entêtée! Je veux vous montrer mon appartement. C'est un duplex situé aux derniers étages de l'hôtel particulier de mes parents, à deux pas d'ici. On a de la-haut une vue formidable sur toute la ville!

— Je vous dis que je préfère rester ici.

— Et je l'ai fait entièrement restaurer. C'est magnifique, vous verrez!

Cynthia se souvenait presque par cœur des paroles d'Hugh Marten. Mais elle s'était montrée ferme. Et c'était Peter qui l'avait ramenée chez sa tante, qui l'hébergeait pendant la saison.

— J'ai une idée... murmura-t-elle. Robert ?

— Oui?

— Conduisez-moi à une cabine téléphonique, s'il vous plaît.

Il démarra aussitôt.

— Pourquoi ? Vous avez une idée de l'endroit où cet individu a emmené Micaela?

— Oui. Dépêchez-vous, Robert ! Nous n'avons pas une seconde à perdre.

Cynthia se souvenait que Hugh Marten possédait une villa dans le sud

de la France et une autre près de Florence. Sans compter son chalet en Suisse ni son domaine du Kenya... Après avoir enlevé Micaela, craignant les représailles de Robert Shelford, il n'avait certainement pas l'intention de s'éterniser en Angleterre!

Robert arrêta sa Rolls devant l'une des cabines téléphoniques traditionnelles que l'on voyait partout à Londres. Cynthia sauta hors de la voiture et courut consulter l'annuaire.

— Voyons, Marten... Depuis la mort de son père, le téléphone doit être au nom de Hugh...

Son doigt suivit la liste des noms.

— Ah ! Voila! Marten, Sir Hugh, 192 Grosvenor Square.

— J'ai son adresse. 192, Grosvenor Square.

— Pensez-vous qu'il soit la ?

— Je n'en sais pas plus que vous. Mais s'ils sont encore en Angleterre, c'est à son domicile de Londres que nous avons le plus de chances de les trouver.

— S'ils sont encore en Angleterre! Répéta Robert, consterné. Vous pensez...

— Qu'ils vont partir à l'étranger, évidemment !

Tout en conduisant aussi vite que le lui permettait la circulation, Robert demanda:

— Acceptez—vous de faire entendre raison à Micaela ? Moi, je me charge de Marten.

— Ah, non! s'écria Cynthia.

— Vous ne pouvez pas m'empêcher de...

— Si vous vous battez avec l'homme qu'elle aime, votre fille ne vous le pardonnera jamais.

— Mais...

— Le langage des poings n'est jamais à conseiller. Laissez-moi d'abord parler à Micaela.

A mi—voix, comme pour elle—même, Cynthia ajouta:

— A condition qu'elle veuille bien m'écouter!

— Je crois qu'elle vous écoutera parce qu'elle vous aime beaucoup. Vous êtes la seule à pouvoir la raisonner. Comprenez-vous pour- quoi je vous ai appelée au secours?

— Oui, je comprends...

Pour la première fois, la jeune fille ressentit une certaine compassion à l'égard de ce père éprouvé. En dépit de toute sa force, de son intelligence, de sa vitalité et de sa fortune, cet homme avait des points faibles...

— Comptez-vous beaucoup pour Micaela? interrogea Cynthia au moment ou ils entraient dans Grosvenor Square.

— Je ne sais pas... Nous sommes plus ou moins des étrangers l'un pour l'autre.

Robert gara sa Rolls devant le numéro 192.

— Et maintenant ? lança-t—il.

— Et maintenant, vous restez dans votre voiture. N'en bougez pas tant que je ne vous aurai pas envoyé chercher. Surtout, n'essayez pas de vous introduire chez Hugh Marten, vous feriez plus de mal que de bien.

— Très bien. Je vous laisse tenter votre chance, fit Robert sans enthousiasme.

La colère le submergea de nouveau.

— Mais je vous préviens! poursuivit-il. Si vous ne réussissez pas à convaincre Micaela, je prendrai moi-même l'affaire en main.

Cynthia ne répondit pas. En cet instant crucial, les mots lui semblaient inutiles.

Quelques secondes plus tard, la jeune fille sonna à la porte de l'hôtel particulier qui appartenait aux Marten depuis des générations. Un majordome vint aussitôt lui ouvrir.

— Madame ?

— Je viens voir Mlle Micaela Shelford, déclara Cynthia avec assurance.

Voyant le majordome la toiser d'un air surpris, elle s'empressa d'ajouter:

— Mlle Shelford m'attend.

Le majordome s'effaça.

— Si vous voulez bien entrer, Madame. Par ici, je vous prie...

A sa suite, Cynthia gravit un escalier monumental tapissé d'une épaisse moquette rouge foncé. Par une porte entrouverte, elle aperçut un salon dont tous les meubles étaient recouverts de housses poussiéreuses. Hugh Marten ne devait pas souvent séjourner ici...

Arrivé au troisième étage, le majordome s'arrêta devant une porte massive en chêne et sonna. « Voila probablement le fameux appartement dont Hugh m'a parlé autrefois. » se dit Cynthia.

Un valet en veste blanche vint leur ouvrir.

— Cette dame a rendez-vous avec Mlle Shelford, lui dit le majordome.

— Un rendez—vous ? Vraiment? fit le domestique avec méfiance. Un instant, je vous prie...

D'autorité, Cynthia le suivit dans un grand salon ensoleillé. Assise sur un canapé, Micaela feuilletait une revue. Elle était seule... Quand Micaela reconnut sa visiteuse, elle se leva d'un bond.

— Vous ici?

Cynthia attendit que le domestique soit sorti pour prendre la parole.

— Ma chère Micaela... commença—t—elle.

— Pourquoi êtes—vous venue ? s'écria la jeune fille avec colère.

— Pour vous voir...

— Et qui vous dit que moi, j'ai envie de vous voir ? rétorqua Micaela avec insolence. Tout d'abord, comment avez-vous su ou je me trouvais ?

— Je l'ai deviné.

— Mais comment avez-vous pu savoir que j'avais quitté Birch Vale?

— Votre père me l'a dit.

Micaela pâlit.

— Mon père était absent. Il devait passer la journée à Newmarket !
Que signifie tout ceci ?

Où est mon père?

— En bas, dans sa voiture.

— Alors il a déjà trouvé ma lettre! Oh! Comme j'ai eu tort de ne pas écouter les conseils de Hugh! Il me disait d'attendre que nous soyons en sûreté à l'étranger pour envoyer un télégramme.

Micaela se mit à faire les cent pas avec agitation. Malgré la gravité du moment, Cynthia ne put s'empêcher d'admirer l'élégant ensemble de voyage en fin lainage couleur feuille morte que portait la jeune fille.

— Pourquoi n'ai-je pas écouté Hugh ? répéta celle-ci rageusement. Quelle sotte j'ai été! Si j'avais su... Je ne pensais pas que mon père rentrerait à Birch Vale avant ce soir. J'aurais été loin alors!

— Il a fait demi-tour peu de temps après être parti, expliqua Cynthia. Il avait oublié des papiers...

Micaela consulta sa montre.

— Il est déjà midi. Nous devons être à trois heures à Douvres pour prendre le ferry...

— Micaela, avez-vous réfléchi aux conséquences de votre acte ?

La jeune fille eut un mouvement irrité. Mais quand elle se mit à parler, ce fut avec tant de calme et de dignité qu'on lui aurait donné à ce moment la beaucoup plus que ses dix-sept ans.

— Cynthia, je devine sans peine que vous êtes venue pour me raisonner. Mais ma décision est inébranlable et rien de ce que vous pourrez dire ne me convaincra. Ne gêchez pas notre amitié!

Micaela paraissait très sûre d'elle. Ce n'était pas une adolescente évaporée. Non, c'était désormais une femme persuadée d'avoir raison en luttant pour son amour.

Soudain, Cynthia se trouva à court de mots.

Elle regarda autour d'elle, cherchant la faille. Mais elle ne vit qu'un élégant salon décoré de tableaux de prix et de tapis d'Orient. Dans cette pièce ou tout évoquait le bon goût, la culture, le luxe et le raffinement, comment persuader Micaela qu'elle se lançait dans une aventure sordide, une aventure dégradante, une aventure...

— Pourquoi faites-vous cela, Micaela ? demanda enfin Cynthia.

Un sourire radieux illumina le visage de la jeune fille.

— Pourquoi ? Avez-vous réellement besoin de me poser la question ?

— Mais oui.

— Parce que j'aime Hugh. Et parce qu'il m'aime. Voilà ! C'est aussi simple que cela.

— Êtes-vous sûre qu'il s'agit bien d'amour ?

— Sure et certaine. Des le premier instant de notre rencontre, nous avons su que nous étions faits l'un pour l'autre.

— Mais Hugh est marié !

D'un geste dédaigneux de la main, Micaela écarta cette objection.

— Nous nous aimons. C'est la seule chose qui compte. Nous étions depuis si longtemps in la recherche l'un de l'autre dans ce vaste monde !

Sidérée, Cynthia demeura sans voix pendant quelques secondes.

— Écoutez, Micaela ! Je connais Hugh Marten depuis que je suis enfant. Il a toujours été un séducteur impénitent, un don Juan, un coureur de jupons, un... un...

— Pourquoi était-il comme ça ? Vous êtes-vous jamais posé la question ?

— J'avoue que...

— Parce qu'il m'attendait ! Triompha Micaela.

« Par moments, elle parle comme une femme mure. Mais elle est si naïve en même temps... »

songea Cynthia, consternée.

Les arguments continuaient à lui manquer.

— Si Hugh Marten attendait de vous rencontrer pour s'assagir, je serais la première me réjouir de votre bonheur, déclara-t-elle enfin. Hélas, ce n'est pas le cas! Cet homme n'a jamais songé qu'à s'amuser. Il n'a pas le droit de vous faire croire qu'il vous aime et que...

— Mais il m'aime!

— Et sa femme ?

Micaela haussa les épaules.

— Il y a moins de dix ans qu'ils ne sont pas vus. La connaissez-vous seulement, Cynthia ?

Non, n'est-ce pas! Vous jugez sans savoir. Comme tous les autres! Pourquoi a—t—elle épousé Hugh? Parce qu'il est riche. Jamais elle ne l'a aimé. Jamais!

— Comment...

— Elle le lui a avoué le soir même de leur mariage! Elle lui a dit que seul son argent l'intéressait. De plus, elle a une malformation cardiaque et les médecins lui ont interdit d'être mère. Alors que Hugh rêvait d'avoir des enfants... Tout cela, le saviez-vous ?

— Non, admit la jeune fille. Si c'est la vérité, je plains Hugh de tout mon cœur.

— Mais c'est la vérité! Pauvre Hugh... Il était si jeune quand il a épousé cette femme. A cause d'elle, sa vie s'est trouvée complètement gâchée. Quoi d'étonnant qu'il ait cherché refuge dans des plaisirs faciles ?

— N'empêche qu'il est marié et qu'il reste marié, insista Cynthia.

— Légalement, peut-être. Mais moralement, non, C'est moi qui serai désormais sa vraie femme.

— Imaginez l'existence qui vous attend!

— Une existence très heureuse.

— Tout à fait en marge de la société, ma chère Micaela! Certains comportements ne sont pas encore entrés dans les mœurs. Préparez-vous à subir de nombreuses rebuffades.

— Bah!

— Et votre père? Avez-vous pensé à lui? Comme il va souffrir...

— Mon père ? répéta Micaela d'un ton sarcastique.

— Votre père, oui! Comment pouvez-vous, de gaieté de cœur, envisager de faire tant de mal à un homme qui vous adore ?

Micaela éclata de rire. Un rire à la fois sarcastique et plein d'amertume.

— Vous n'êtes donc au courant de rien? Mon père qui m'adore.., Qu'a-t-il fait pour moi, avant de me faire venir à Birch Vale? Rien.

— Mais...

— Avez-vous la moindre idée de toutes les humiliations que j'ai du subir depuis l'enfance ? Tout cela à cause de ce père qui m'adore... Car c'est lui le responsable!

Voyant une expression de la plus totale incompréhension se peindre sur le visage de Cynthia, elle jeta;

— Bien sur, il s'est garde de vous dire que j'étais sa fille illégitime !

— Micaela!

— Mais oui, c'est ainsi. Pendant de longues années, j'ai du payer pour quelques instants de plaisir... J'ai été élevée sans père ni mère, par des grands-parents qui me cachaient. Oh ! Ils m'aimaient beaucoup, mais ils avaient peur qu'on leur pose des questions à mon sujet...

Le cœur de Cynthia se brisa.

— Pauvre petite Micaela! put-elle seulement murmurer.

— Je suis peut-être trop sensible... Mais je vous assure que cette situation m'a fait beaucoup souffrir. Quand j'ai été en âge de comprendre, je voulais mourir !

Micaela laissa échapper un rire dur.

— Et pour faire plaisir à mon père, le responsable de tous les tourments que j'ai endurés, vous voudriez que je renonce à être heureuse ?

Cynthia se prit le visage entre les mains. Une question lancinante ne cessait de se poser à elle: « Pourquoi, mais pourquoi Robert ne m'a-t-il pas mise au courant ? »

— Je ne peux dire qu'une chose en faveur de mon père, reprit Micaela. Il ignorait mon existence jusqu'à ces derniers mois. Certes, il a tenté depuis de réparer... Mais les blessures de toutes ces années ne peuvent cicatriser en quelques semaines. Elles sont trop profondes.

Cynthia se redressa. Il lui restait un argument.

— Vous avez oublié une chose, Micaela.

— Quoi donc?

— Et si vous avez un enfant?

Un silence pesa.

— Je m'arrangerai pour... pour que ça ne se produise pas, déclara enfin la jeune fille.

— Croyez—vous que ce soit si facile ? Par ailleurs, vous m'avez dit que Hugh rêvait d'avoir des enfants,.

— Ne me parlez pas de cela ! S'écria Micaela en tapant du pied. Pourquoi êtes-vous venue me torturer ? Hugh et moi nous aimons, c'est tout ce qui compte!

Elle se jeta dans un fauteuil, les yeux étincelants de larmes contenues.

— C'est tout ce qui compte! Répéta-t-elle avec désespoir.

— Micaela, il vous faut tenir compte des conséquences possibles de votre acte. Qui, mieux que vous, peut comprendre ce que peut ressentir un enfant illégitime ? La souffrance, l'humiliation... Êtes—vous prête à infliger tout cela à votre fils? A votre fille ?

Micaela se leva et se mit à tourner en rond comme un animal en cage.

— Que dois—je faire? s'écria—t—elle avec désespoir.

Cynthia demeura silencieuse. Car c'était à elle-même que Micaela posait cette question...

De longues minutes s'écoulèrent. Micaela continuait à tourner en rond...

Enfin, elle s'immobilisa devant Cynthia. Si elle était très pâle, ses yeux demeuraient secs.

— Très bien! déclara-t-elle d'une voix neutre. Je ne partirai pas avec Hugh. Mais il faut que je lui parle.

Cynthia n'osait en croire ses oreilles.

— C'est vrai ? Vous allez revenir à la maison ?

— A la maison ! répéta Micaela avec amertume. Je n'ai pas de maison. Je vais rentrer à Birch Vale.

Cynthia ouvrit la bouche, mais la jeune fille l'interrompit d'un geste.

— N'en dites pas plus. Vous avez ma parole... Prévenez mon père. Je le retrouverai d'ici une heure dans le hall du Ritz.

D'une voix désespérée, elle ajouta :

— Et maintenant, partez!

Le cœur serré, Cynthia n'insista pas. Pourtant, elle aurait tant voulu aider Micaela à traverser cette épreuve... Mais elle savait que c'était impossible. A pas lents, tête basse, elle sortit sans trop savoir si elle devait pleurer ou se réjouir.

Grillant cigarette sur cigarette, Robert l'attendait dans la Rolls.

— Alors ? lança-t-il quand elle reprit sa place à côté de lui.

— Soyez dans le hall du Ritz dans une heure. Micaela vous y rejoindras. pour rentrer à Birch Vale avec vous.

Cynthia jeta un coup d'œil inquiet autour d'elle. Hugh Marten risquait à tout instant d'arriver... Mieux valait éviter une rencontre entre les deux hommes.

— Partons!

Robert mit le contact et quelques secondes plus tard, ils quittaient

Grosvenor Square.

— Comment avez-vous réussi à lui faire entendre raison?

— Je ne vous le dirai pas. Tout ce que je vous demande, c'est de faire preuve de compréhension... Dites-vous que Micaela vient de faire un grand sacrifice. Car elle aime vraiment cet homme.

Robert crispa les poings sur le volant en bois précieux.

— Ce... ce salaud ? Comment peut—elle aimer un individu pareil? Un...

— Micaela a un immense besoin d'amour...Elle en a eu très peu jusqu'à présent dans son existence. Elle en a souffert plus que vous ne pourrez jamais l'imaginer. Sa situation n'était pas facile!

Robert ne répondit pas. Il avait compris que Cynthia connaissait la vérité...

Une dizaine de minutes plus tard, ils arrivaient devant le Ritz.

— Eh bien... au revoir, Robert! Maintenant il ne me reste plus qu'a retourner travailler.

— Ce n'est pas possible! Vous ne pouvez pas faire ça. Vous devez nous aider, Cynthia.

Il faut que vous reveniez avec nous!

— Je ne veux pas retourner... la-bas.

— Mais il le faut! s'écria Robert. Comment voulez-vous que je fasse front tout seul ? Je...

je vais me mettre en colère et tout gâcher! Et Micaela repartira retrouver ce... ce salaud ! Je vous en prie, Cynthia! Aidez-moi...

Très bas, il ajouta:

— Pour Micaela...

Pendant quelques instants, partagée, la jeune fille hésita. Puis elle soupira. Comment refuser quand ils avaient tous deux tellement besoin d'elle ?

— Bien, fit-elle, vaincue. Je vais faire mes bagages. Une fois que vous

aurez retrouvé Micaela, venez me chercher chez Mme Knowles.

Chapitre 18 :

Quand Robert et Micaela vinrent la chercher chez Mme Knowles, Cynthia comprit que rien ne s'était arrangé. Loin de là!

Que s'étaient dit le père et la fille ? Elle n'en avait aucune idée. Mais Micaela était extrêmement pale et ses yeux sombres semblaient hantés. Quant à Robert, il semblait tour à tour furieux et désespéré.

Les trois passagers de la Rolls n'échangèrent pas un mot durant le trajet qui séparait Londres de Birch Vale. A plusieurs reprises, Cynthia fut tentée de demander et Robert de s'arrêter pour la laisser descendre.

« Qu'ai-je besoin de me compliquer la vie avec ces gens-la ? » ne cessait—elle de se demander. « J'ai déjà assez de problèmes de mon côté...»

Mme Greaves n'avait pas caché son désappointement quand Cynthia lui avait téléphoné pour lui apprendre qu'elle ne reviendrait pas à la garderie.

— Vous allez beaucoup nous manquer, mademoiselle Morrow, à nous comme aux enfants!

Les enfants... Cynthia les regrettait déjà. Et maintenant, en route pour Birch Vale qu'elle pensait ne jamais revoir, en route pour le petit manoir ou elle s'était promis de ne plus jamais habiter, la jeune fille se demandait si elle avait eu raison de se rendre aux arguments de Robert Shelford,

« Pourquoi devrais—je me dévouer pour des gens auxquels je ne dois rien ? se redemanda—

t—elle. D'ailleurs, qui suis-je pour eux ? Une vague relation... pas même une véritable amie » Mais elle avait accepté de les aider, il était trop tard pour reculer.

Au cours des semaines qui suivirent, Cynthia se rendit compte de l'ampleur de la tâche qu'elle avait entreprise. Très déprimée, Micaela semblait peu à peu dans l'inertie. Par moments, cependant, elle avait d'étonnants sursauts d'énergie.

Cynthia se posait des questions. Avait-elle eu raison d'arracher la jeune fille aux griffes de Hugh Marten ? Elle commençait à en douter... Les sentiments de Micaela n'avaient rien d'une toquade d'adolescente, Cynthia en était désormais persuadée. Micaela aimait vraiment l'homme qu'elle était prête à suivre jusqu'au bout du monde, Elle l'aimait de toutes ses forces, de tout son cœur... et désespérément.

Robert restait cloîtré la plupart du temps dans la bibliothèque, Parfois, il partait à cheval pour de longues promenades à travers la campagne. Il revenait au grand galop, épuisé et toujours aussi sombre.

Après les révélations que lui avait faites Micaela au sujet de son père, Cynthia ne trouvait aucune excuse à ce dernier.

« Ce qui prouve que la première impression est presque toujours la bonne! se disait-elle.

J'avais bien raison de me méfier de lui ! »

Après avoir passé deux semaines sans recevoir personne à Birch Vale, Robert se mit à lancer des invitations presque tous les jours. Qui cherchait-il à étourdir ? Lui ou bien Micaela ? Cynthia aurait été bien incapable de le dire...

On dansait presque tous les soirs au château. Dans la journée, quand Robert n'organisait pas un pique-nique ou une excursion en voiture, c'était une promenade à cheval ou en barque, à moins qu'il n'ait prévu un tournoi de tennis ou de bridge...

Bref, la fête ne cessait pas et il y avait sans cesse du monde à Birch Vale. Cynthia faisait bien sur partie de toutes ces réjouissances. Si elle refusait une invitation, Robert insistait tant que, de guerre lasse, elle acceptait...

« Quand tout cela se terminera-t-il ? » se demandait—elle souvent.

Micaela, un sourire figé plaqué sur son visage amaigri, riait et bavardait comme si elle n'avait aucun souci au monde. Mais le cœur n'y était pas. Et si les invites s'y trompaient, Cynthia n'était pas dupe de cette gaieté factice. Pas plus que Robert!

Prise dans ce tourbillon frénétique, Cynthia n'avait pas le temps de regretter les enfants de la garderie. Ni de penser à Peter... Celui-ci était-il reparti aux États-Unis avec Louise ?

Ou bien se trouvait-il encore en Angleterre ?

A vrai dire, Cynthia s'en moquait. Robert avait réussi cet exploit: la guérir in jamais de son amour pour Peter. Elle avait enfin cessé de souffrir in cause d'un homme qui n'en avait jamais valu la peine. Micaela, elle, continuait à souffrir...

Oublierait—elle un jour Hugh Marten?

Cynthia s'en voulait de l'avoir convaincue de dire adieu à celui-ci. « Je n'aurais pas du me mêler de tout cela », se disait—elle souvent en surprenant une expression douloureuse sur le visage de Micaela. Cela ne durait pas...

Le sourire revenait aux lèvres de la jeune fille. Et elle retournait danser...

— J'ai une idée! s'exclama Robert.

Cynthia, qui venait de le rejoindre dans la bibliothèque, lui adressa un regard interrogateur.

— Je vais organiser un grand bal masqué.

La jeune fille, lasse de toutes ces distractions futiles, tenta de l'en dissuader.

— C'est trop tôt dans la saison.

Mais Robert avait réponse à tout.

— Il n'est jamais trop tôt pour s'amuser.

— S'amuser ?

— S'amuser, oui, rétorqua-t-il d'un ton sans réplique.

— Pour un bal masqué, vous feriez mieux d'attendre la période de Noël.

— Je me demande pourquoi!

—Les gens seront tous là. En ce moment, beaucoup se trouvent en Écosse ou à l'étranger. Si vous voulez que ce soit une grande fête, une fête réussie, il faut qu'il y ait beaucoup de monde...

— Qu'à cela ne tienne! On organisera un second bal masqué en décembre. Et un premier maintenant...

Cynthia haussa les épaules.

— C'est vous qui décidez...

— Micaela aimera beaucoup se déguiser.

« Micaela se moque de tout! » eut envie de répliquer Cynthia.

Mais elle se tut. A quoi bon décourager Robert? Ce dernier cherchait à distraire sa fille par tous les moyens possibles. Sans véritable résultat... Même si elle ne mentionnait jamais son nom, Micaela ne pensait qu'à Hugh Marten.

« C'est désolant », songeait Cynthia. Mais qu'y pouvait-elle? En réalité, rien...

Autant approuver l'idée de Robert Shelford.

— Va pour le bal masqué! Ce sera pour quel jour ? Parce qu'il faut penser à lancer les invitations longtemps à l'avance...

— Il aura lieu vendredi prochain.

— Vendredi? Mais c'est trop tôt! Protesta Cynthia. Vous n'aurez pas le temps de...

— On s'arrangera bien.

Cynthia haussa les épaules.

— Faites comme vous voulez. Je me demande pourquoi vous me demandez mon avis!

Après tout, c'est votre bal masqué.

— Ce sera aussi le votre, Cynthia.

Leurs yeux se rencontrèrent et, soudain à bout d'arguments, la jeune fille se troubla.

Pendant longtemps ils demeurèrent immobiles l'un en face de l'autre, les yeux dans les yeux. Puis Robert se détourna.

— Eh bien... je crois que c'est tout pour aujourd'hui, Cynthia.

Elle se raidit. « On dirait qu'il parle à une femme de chambre ! » songea-t-elle, furieuse.

Sa colère tomba aussi vite qu'elle était montée, remplacée par un terrible sentiment de solitude.

— Robert! appela—t-elle sans réfléchir.

Il pivota sur lui-même.

— Cynthia... commença-t-il.

Sa voix était d'une infinie douceur et, de nouveau, le trouble submergea la jeune fille.

— Cynthia... répéta—t-il en lui tendant les mains.

Soudain, la porte s'ouvrit et Micaela apparut sur le seuil, le visage dur, les yeux étincelants.

— Je vous cherchais! lança-t-elle d'un ton plein de défi.

Robert avait laissé retomber ses mains.

— Oui? fit-il avec anxiété.

— J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer, proclama la jeune fille. Devinez!

— J'avoue que je ne...

— Je vais me marier!

Robert sursauta.

— Quoi ?

— Je vais me marier, répéta Micaela en martelant ses syllabes.

— Avec qui?

— Avec Arthur Marriott.

— Arthur Marriott! répéta Cynthia avec stupeur.

— Mais oui, avec le charmant Arthur Marriott. Eh bien, vous ne me félicitez pas ?

Robert croisa les bras et toisa sa fille sans mot dire. Loin de se démonter, Micaela lança avec ironie:

— Vous n'êtes pas content pour moi, père ? Votre fille unique, votre enfant chérie va épouser un Anglais de bonne famille. N'était-ce pas votre plus cher désir?

— Tu es devenue folle? s'écria soudain Robert.

Micaela laissa échapper un rire sardonique.

— En voila une façon de parler à une heureuse fiancée!

S'asseyant sur un canapé, elle fit mine d'examiner ses ongles soignés.

— Vous devriez vous réjouir d'être enfin débarrassé de moi.

Son ton sarcastique semblait à Cynthia plus pénible à supporter qu'un accès de désespoir...

S'approchant de la jeune fille, elle la prit par les épaules.

— Ma chère Micaela, pourquoi faites-vous cela ?

Micaela se dégagea avec brusquerie.

— Avez—vous besoin de me le demander? C'est pourtant évident...

— Pas pour moi, avoua Cynthia.

— Vous m'avez empêchée de partir avec Hugh sous prétexte des convenances. Selon vous, tout le monde allait me tourner le dos. Pensez, la maîtresse d'un homme marié! Fi donc!

Sa voix avait des accents désespérés et le cœur de Cynthia se brisa.

— Micaela...

— Dans ce pays, une jeune fille ne dispose d'aucune liberté. En revanche, une femme mariée peut faire tout ce qui lui plaît. Et si son mari s'y oppose... elle n'a qu'à divorcer.

Voila, mes chers amis, pourquoi je vais épouser Arthur Marriott.

— J'empêcherai ce mariage, déclara Robert d'un air sombre.

— Si vous faites cela, je m'enfuirai avec Arthur, coupa Micaela d'un ton résolu. Je n'aurai pas de mal à le décider... Il est follement amoureux de moi et m'obéit comme un petit chien.

— Mais il est beaucoup plus âgé que vous ! fit Cynthia. Et il est tellement lourd, tellement ennuyeux...

Micaela eut un geste indiffèrent.

— Quelle importance ? Ce que je veux, c'est un mari potiche qui me laisse vivre à ma guise.

Cynthia joignit les mains.

— Micaela, comment pouvez-vous envisager un pareil mariage?

— Je sais ce que je fais, riposta la jeune fille avec une farouche détermination.

Robert crispa les poings.

— Je vais de ce pas aller trouver cet Arthur Marriott et...

Déjà, il était à la porte.

— Vous feriez mieux de ne pas vous mêler de tout cela, père! jeta Micaela d'une voix suave.

Car si vous tentez la moindre démarche, je raconterai à Arthur toute la vérité à mon sujet...

et au votre.

— Comment cela ?

Micaela sourit, triomphante.

— Je crois que nous nous comprenons, mon cher petit papa, déclara-t-elle avec ironie.

Sachez que j'ai la ferme intention d'épouser Arthur Marriott, et que vous avez tout intérêt à accepter ce mariage. Sinon...

Vaincu, Robert lui tourna le dos.

— Oh! Faites ce que vous voulez! Épousez le diable si le cœur vous en dit!

Micaela laissa échapper un rire dur,

— Le diable ? Non, merci. Je préfère encore Arthur. Notre mariage

sera célébré dans trois semaines exactement. A quoi bon attendre ?

Avant de quitter la pièce, Micaela lança :

— Arthur est au salon. Allez donc lui présenter tous vos vœux de bonheur...

La porte se referma sans bruit. Robert s'effondra dans un fauteuil et se prit la tête entre les mains. Cynthia hésita. Devait-elle s'éclipser ou, au contraire, le soutenir dans cette épreuve ? Elle choisit la seconde solution.

— Je suis navrée, Robert... murmura-t-elle enfin.

Il se redressa. Son visage crispé exprimait une amertume infinie.

— Je suppose que j'ai cherché ce qui m'arrive... J'espérais gagner l'affection de Micaela, sa confiance. Et je n'ai su que la braquer contre moi.

— Je suis navrée, répéta Cynthia.

— Ma fille unique ! Celle qui a tant à me pardonner... C'est trop dommage !

— C'est trop dommage, oui, répéta Cynthia dans un murmure. La voir gâcher sa vie ainsi...

A dix-sept ans !

Robert tourna vers elle son visage ravagé.

— Par moments, j'ai l'impression qu'elle me hait et qu'elle est prête à tout pour me faire souffrir...

— Non, elle ne vous hait pas. Elle est malheureuse, tout simplement.

— J'avais toujours rêvé d'avoir des enfants. Quand j'ai découvert l'existence de Micaela, j'étais si heureux ! Ah ! J'étais loin de m'imaginer que cela tournerait au drame...

— Rien n'est perdu. Elle n'a pas encore épousé Arthur Marriott.

— Mais elle en a bien l'intention.

— Je pourrais peut-être essayer de faire entendre raison à Arthur ?

— Vous écouterait-il?

Cynthia secoua la tête en soupirant.

— J'en doute... Il peut se montrer si entêté parfois! De plus, il n'a aucun tact, aucune subtilité...

— Et vous avez entendu Micaela! Si nous allons trouver Marriott, elle n'hésitera pas à lui dire la vérité à son sujet et au mien.

— Cela vous ennuerait beaucoup?

Robert parut mal à l'aise.

— Croyez-vous que j'aie envie que toute la région soit au courant de ma vie privée ?

Soudain, au prix d'un visible effort, il retrouva la maîtrise de lui-même.

— Eh bien... Il ne nous reste plus qu'à aller féliciter l'heureux fiancé. Vous venez, Cynthia?

Sidérée de son brusque changement d'attitude, cette dernière ne sut que dire.

— Si le mariage doit être célébré dans trois semaines, poursuit Robert d'un ton grinçant, mille détails sont à mettre au point. Il n'y a pas de temps à perdre!

Chapitre 19 :

— Un télégramme, Mademoiselle!

Cynthia s'empara de la mince enveloppe bleue que lui apportait Grâce sur un plateau d'argent.

— Mon Dieu ! Qu'est—ce que cela peut être ? s'inquiéta—t-elle.

La jeune fille s'empressa de décacheter le télégramme et, avec stupeur, lut ce texte très bref: *Arriverai à 15 heures cet après-midi. J'espère que vous serez contente de me voir! le vous embrasse.*

Sara.

— Oh! Il ne manquait plus que ça! s'exclama Cynthia.

— De mauvaises nouvelles, Mademoiselle ? s'enquit Grâce.

— Mme Eastwood annonce son arrivée pour cet après-midi.

Cynthia consulta sa montre.

— Elle doit déjà être dans le train! constata—t—elle sans enthousiasme.

— Peut-être ne restera-t-elle pas trop longtemps, cette fois? fit Grâce avec espoir.

— La connaissant, cela m'étonnerait! Elle doit se trouver de nouveau à court d'argent...

— Vous qui avez besoin de vous reposer! Je disais justement à Rose hier que vous n'aviez pas très bonne mine... Ce séjour à Londres vous a fatiguée.

— Mais non, Grâce! Je vais très bien!

D'un air absent, Cynthia roula en boule le papier bleu et le jeta dans la cheminée.

— Il faut préparer la chambre de Mme Eastwood...

— La même que la dernière fois, Mademoiselle ?

— Oui, bien sur.

— Je m'en occupe tout de suite, Mademoiselle.

Restée seule, Cynthia relut le télégramme et fit la grimace. Pourquoi Sara revenait-elle à la campagne, elle qui n'était heureuse qu'en ville ? Je m'amuse comme une petite folle, écrivait

—elle dans sa dernière lettre ou il n'était question que de fêtes, de dîners, de soirées...

La jeune fille fit un rapide calcul. Il était près de deux heures et demie et elle avait promis à Robert de passer à Birch Vale dans l'après—midi. L'arrivée inattendue de Sara changeait tous ses plans ! Bizarrement, elle se sentit déçue.

« Je n'ai plus qu'à téléphoner à Robert pour le prévenir de ce contretemps. »

Cynthia composa le numéro de Birch Vale. Ce fut le majordome qui lui répondit.

— Puis—je vous demander de patienter un instant, Mademoiselle, s'il vous plaît ? Je vais chercher Monsieur.

— Merci.

Si, quelques mois auparavant, on avait dit à Cynthia qu'elle serait dans les meilleurs termes avec Robert Shelford, elle aurait poussé de hauts cris. Et aujourd'hui, elle lui téléphonait comme à un ami de toujours. Le moindre prétexte lui était bon pour se rendre à Birch Vale, elle qui s'était juré après avoir signé l'acte de vente de ne jamais y remettre les pieds!

« Comme la vie est bizarre! », songea Cynthia en contemplant le combiné d'un air rêveur.

Les fiançailles de Micaela et d'Arthur Marriott avaient été annoncées officiellement quelques jours auparavant. Robert ne cherchait plus à lutter. Résigné, il acceptait de voir sa fille épouser le plus pompeux, le plus bête et le plus ennuyeux des hommes...

Cynthia espérait toujours qu'un miracle permettrait que ce mariage n'ait pas lieu.

Mais le miracle se faisait attendre....

La voix de Robert dans l'écouteur interrompit ses pensées.

— Allô ?

— Robert ? Ici Cynthia. Je viens de recevoir un télégramme de... devinez qui?

— Je n'en ai aucune idée.

— De Sara! Elle m'annonce son arrivée pour aujourd'hui même.

— L'attendiez—vous?

— Non. J 'étais loin de penser qu'elle souhaitait s'enterrer de nouveau à la campagne... Je me demande ce qui l'amène.

— Elle veut me voir, c'est évident! Lança Robert avec un rire cynique.

— Vous voir? Vous ?

— Oh! Cela ne peut être que cela.

Cynthia attendit une explication qui ne vint pas.

— Elle doit arriver à quinze heures, reprit-elle. Si vous pensez que c'est vous qu'elle veut voir, je peux aller la chercher à la gare et venir avec elle à Birch Vale.

— Oh, non! Surtout ne me l'amenez pas!

— Bien... Mais si elle arrive cet après-midi, je ne pourrai pas me rendre chez vous comme convenu.

— Tant pis. Je voulais mettre au point avec vous certains détails du mariage. Mais rien qui ne puisse attendre un jour ou deux. Venez des que cela vous sera possible. Seule, de préférence !

— Je tâcherai de m'arranger. A plus tard, Robert.

— A plus tard, Cynthia.

La jeune fille raccrocha et reprit immédiatement la ligne pour demander à Joe Rogers s'il pouvait venir la chercher pour la conduire à la gare.

— Bien sur; mademoiselle Morrow. J 'arrive !

Dix minutes plus tard, la voiture un peu poussive de Joe Rogers s'arrêtait devant le petit manoir.

Sur le chemin de la gare, Cynthia se mit à penser à Micaela et à Arthur Marriott. Ce dernier ne savait pas encore dans quelle aventure il s'était engagé! S'il n'avait pas l'intelligence de se montrer le plus complaisant des époux, le mariage ne durerait pas longtemps. Micaela avait calculé tout cela avec une froideur et un détachement qui laissaient Cynthia médusée. Jamais elle n'aurait imaginé une jeune fille de dix-sept ans capable de faire preuve d'une pareille détermination et d'un tel cynisme.

Quant à Arthur, il se pavanait... Quelques années auparavant, le refus de Cynthia de l'épouser avait profondément blessé ce prétentieux. Arthur Marriott n'avait jamais été très fin, mais il se rendait cependant compte qu'on se moquait souvent de lui derrière son dos et cela le rendait fou de rage.

L'annonce officielle de ses fiançailles avec Micaela Shelford avait

représente pour lui une revanche éclatante. Quoi, lui, Arthur Marriott, allait épouser la plus jolie et la plus riche débutante de l'année ? Pour faire plaisir à sa future femme, il avait même accepté de rénover complètement son manoir. Après l'avoir visité, Micaela avait en effet poussé de hauts cris.

— Je ne veux pas vivre dans cette horrible maison! Mon cher Arthur, débarrassez—vous de ce mobilier de l'époque victorienne. Vous me voyez au milieu de tout ce marron et de ce grenat ? Pouah, quelle horreur !

— Que voulez-vous que je mette à la place ?

— Des couleurs claires, évidemment... Et de jolis meubles anciens. Je veux aussi une salle de bains moderne à côté de chaque chambre.

— Mais qui va...

— Ne vous inquiétez pas! Je vais faire appel aux meilleurs décorateurs de Londres. Vous verrez! Vous ne reconnaîtrez plus votre manoir.

Quand Robert avait proposé de se charger de tous les frais de rénovation, Arthur, qui détestait ouvrir son portefeuille, n'avait vu aucun inconvénient à entreprendre les modifications exigées par sa fiancée.

Cynthia avait demandé à Micaela pourquoi elle tenait à ces transformations.

— Cela ne me semble pas très logique, avait—elle ajouté, puisque vous n'avez pas l'intention d'habiter longtemps sous, le même toit que votre futur mari...

— Qu'en savez-vous?

— Micaela, vous êtes sur le point de faire la plus grande sottise de votre vie. Mais il est encore temps de l'éviter.

Micaela s'était contentée de la fixer sans mot dire avant de quitter la pièce en claquant la porte.

La voix de Joe Rogers ramena Cynthia à l'instant présent.

— Tiens, le train est déjà arrivé!

Tout de suite, Cynthia vit Sara sur le quai, suivie d'un porteur chargé de ses valises.

« Elle a donc l'intention de s'éterniser ici ? » se demanda la jeune fille sans enthousiasme.

Elle tenta de se rassurer. Même pour un très bref séjour, Sara emportait toujours une montagne de bagages..., Son amie l'aperçut à ce moment-la et se précipita, les bras tendus.

— Ma chère Cynthia! Quel plaisir de vous revoir!

Elles s'embrassèrent. Une odeur de parfum très lourd et de poudre de riz parvint aux narines de Cynthia.

— Je suis désolée d'arriver en retard, dit-elle. Mais votre télégramme vient de me parvenir.

— Je l'ai envoyé juste avant de prendre le train.

« Pour que je me trouve devant le fait accompli ? » se demanda Cynthia, déjà méfiante.

Joe Rogers les emmena jusqu'au petit manoir. Chemin faisant, Sara jacassait sans trêve selon son habitude.

Une fois arrivée, elle se dirigea vers l'escalier,

— La même chambre que la dernière fois ?

— La même, fit Cynthia avec une certaine froideur.

« Décidément, songea-t-elle, elle prend cette maison pour un hôtel! »

— Voulez—vous changer de vêtements avant de descendre pour le thé ? suggéra—t—elle. A moins que vous ne préféreriez vous reposer ?

— Je vais me changer, bonne idée ! fit Sara. Quant à me reposer...

Elle éclata de rire.

— Ce n'est pas ce petit voyage qui m'a fatiguée. Attendez-moi pour le thé, Cynthia!

D'un ton faussement dégagé, elle ajouta:

— A propos, que se passe—t—il à Birch Vale ? On pourrait y faire un tour pour dire bonjour à Robert et à Micaela. Comment vont—ils, tous les deux ?

— Très bien. Micaela est fiancée.

— Micaela ? Fiancée ? Mais je n'étais pas au courant ! Est-ce officiel ?

— Tout ce qu'il y a de plus officiel.

— Par exemple. Je n'ai rien vu dans le carnet du jour des journaux! Et qui épouse-t-elle ?

— Arthur Marriott. Vous devez vous souvenir de lui. Vous aviez fait sa connaissance ici...

— Arthur Marriott! Pas possible! Mais il est beaucoup plus âgé qu'elle... Et si ennuyeux!

Drôle d'idée d'avoir choisi un homme aussi assommant! Est-il riche?

— Ma foi... assez.

— Oh!

Sara demeura silencieuse pendant quelques instants. De toute évidence, elle regrettait de ne pas s'être davantage intéressée à Arthur Marriott...

— Tout de suite après avoir pris le thé, nous nous rendrons à Birch Vale pour féliciter cette chère enfant! déclara—t-elle.

Comment lui faire comprendre que Robert ne voulait pas la voir? Cela semblait difficile...

Pour ne pas dire impossible!

Cynthia s'éclaircit la voix.

— Vous... euh, vous ne préférez pas attendre demain ?

Il en fallait plus pour décourager Sara!

— De toute manière, il faut que je voie

Robert, fit-elle d'un ton sans réplique.

Cynthia eut peine à résister à l'envie de demander: « Pourquoi ? »

— Et Peter? lança Sara sans autre préambule. Est—il venu à Birch Vale ?

Cynthia se figea.

— Oui, répondit—elle enfin. Pourquoi me posez-vous cette question?

Sara éclata de rire,

— Ma chère, apprenez que je sais toujours tout! D'ailleurs, c'est moi qui ai conseillé à Robert d'inviter Peter Morrow.

— Vous ?

— Hé, oui! Moi!

— Mais pourquoi avez-vous fait, cela? s'écria Cynthia avec stupeur.

— Parce que je pensais que cela vous donnerait un choc salutaire.

Médusée, Cynthia la fixa avec des yeux agrandis. Le rire moqueur de Sara retentit de nouveau.

— On m'avait raconté que votre Peter était devenu un alcoolique... «Si Cynthia pouvait le voir maintenant, me suis-je dit, elle réaliserait combien elle a tort de continuer à le pleurer.»

Le Peter qu'elle a idéalisé dans ses souvenirs va tomber de son piedestal. Une fois qu'elle aura exorcisé ses fantômes, elle tombera peut-être amoureuse de Robert ! »

Cynthia eut l'impression de recevoir un coup. Ainsi, Sara était derrière tout cela!

Cette révélation la stupéfiait. Mais pas question de montrer à Sara combien elle était secouée.

— Je suppose que vous avez cru agir pour le mieux, déclara-t-elle d'une voix glaciale.

Mais je vous prierai à l'avenir de ne pas vous occuper de mes affaires. Et je vous serais reconnaissante de ne plus me parler de Peter.

Sur ces mots, elle monta se réfugier dans sa chambre. Elle avait réussi à parler à Sara avec une tranquille dignité. Mais une fois seule, elle s'aperçut qu'elle tremblait de rage.

— De quoi se mêle-t-elle ? Murmura-t-elle. Comment a-t-elle osé manœuvrer derrière mon dos? Jamais je ne le lui pardonnerai. Jamais!

Cynthia résista à l'envie de jeter Sara dehors sans autre forme de procès. Cependant elle n'était pas femme à recourir aux méthodes violentes. « Autant trouver un prétexte. Mais elle ne remettra pas les pieds ici. Plus question de la considérer en amie ! »

Robert aussi était à blâmer dans cette histoire. Beaucoup moins cependant que Cynthia ne l'avait pensé au début. En fait, c'était Sara la responsable puisqu'elle avait été l'instigatrice du complot.

« Mais pourquoi ? Qu'y a—t-elle gagné ? Sinon la satisfaction de se mêler de ce qui ne la regardait pas... »

Peu à peu, la jeune femme retrouva la maîtrise d'elle-même. Elle descendit au salon juste au moment où Grâce apportait le thé.

— Grâce, je vais dire à Mme Eastwood que nous attendons du monde ce week-end. La maison sera pleine à partir de vendredi soir... Elle devra donc partir au plus tard vendredi matin.

Grâce hocha la tête avec un sourire entendu.

— Très bien, Mademoiselle.

Cynthia n'eut pas besoin d'en dire plus. Grâce et elle s'étaient comprises à demi-mot.

Sara descendit un quart d'heure plus tard. Elle avait troqué son ensemble de voyage contre une robe de lin mauve pale ornée d'un bouquet de violettes en tarlatane. Des boucles d'oreilles et des bracelets en améthyste complétaient sa tenue.

— Je meurs d'envie d'une bonne tasse de thé ! s'exclama-t-elle en se jetant dans un fauteuil.

Cynthia lui en servit une, qu'elle lui apporta avec une petite brioche tiède — l'une des spécialités de Rose.

— A propos, il faut que je vous prévienne, Sara, fit Cynthia très vite — car elle détestait mentir. J'ai des amis qui viennent ce week-end et je crains de ne plus avoir une seule chambre disponible.

— Ne vous inquiétez pas, je partirai jeudi soir ou vendredi matin au plus tard. De toute manière, je n'avais pas l'intention de m'attarder longtemps ici. Je voulais seulement vous voir.

— Moi ? Ou bien Robert ?

— Robert aussi.

Sara éclata de rire.

— Curieuse? Ou jalouse? lança—t-elle.

— Ni l'un ni l'autre.

— C'est ce que vous prétendez! Mais j'espère que vous êtes à la fois curieuse et jalouse..

Malheureusement, je ne peux pas vous dire pourquoi je tiens à voir Robert. C'est un petit secret entre lui et moi.

Après le thé, Sara insista pour se rendre à Birch Vale et Cynthia ne put faire autrement que de la suivre. En voyant Sara, Robert ne cacha pas son déplaisir.

« Ils ont peut-être des petits secrets, se dit Cynthia. Mais je n'aimerais pas être à la place de Sara. Je ne pourrais pas supporter qu'on me reçoive avec une telle froideur. »

A l'instar de son père, Micaela ne fit aucun effort d'amabilité envers la nouvelle venue.

Sans rien paraître remarquer, Sara s'écria:

— J'ai appris la grande nouvelle! Je suis si heureuse pour vous, Micaela.

— Vraiment? ironisa cette dernière.

— Racontez-moi tout ! Êtes-vous contente ? Et d'abord, quand doit avoir lieu le mariage !

— Vous feriez mieux de vous adresser à Cynthia pour connaître les détails, fit Micaela avec indifférence. C'est elle qui s'occupe de tout.

Là-dessus, sans même prendre la peine de s'excuser, Micaela sortit dans le parc. Se méprenant complètement sur les raisons de son attitude, Sara déclara:

— Comme elle est timide ! C'est vrai qu'elle est encore très jeune... Se marier à dix—sept ans ! Mais il faut dire que les filles sont précoces en Amérique du Sud.

Le visage de Robert s'assombrit. Mal à l'aise, Cynthia se leva.

— J'ai quelque chose à dire à Micaela. Si vous voulez bien m'excuser...

Elle rattrapa la fille de Robert au milieu de la grande pelouse.

— Je voudrais bien savoir ce que cette horrible femme est venue faire ici ! lança Micaela d'un air maussade.

— Je me suis posé la même question.

— Je ne l'aime pas. Et vous ?

— Autrefois, je la plaignais, soupira Cynthia. Elle a eu une existence difficile, elle a été très malheureuse.

Micaela laissa échapper un rire sarcastique.

— Qui ne l'est pas ?

Que répondre à cela ? Cynthia préféra opter pour le silence. Micaela se pencha pour cueillir une fleur et, distraitemment, l'effeuilla.

— Sara a peut-être eu une existence difficile, remarqua-t-elle. Ça ne l'empêche pas d'être antipathique. A propos, mon père vous a-t-il dit que le mariage serait célébré lundi ?

Cynthia sursauta.

— Lundi ? Oh, non ! Non, Micaela... Pas si tôt !

— Lundi, répéta la jeune fille d'un ton catégorique.

Elle s'apprêtait à tourner les talons quand Cynthia l'arrêta.

— Micaela !

— Oui ?

Cynthia hésita une seconde avant de lancer d'un trait :

— Avez-vous mis Hugh au courant ?

C'était la première fois qu'elle se risquait à prononcer ce nom. Micaela se figea. Puis elle secoua lentement la tête.

— Non, déclara-t-elle enfin. Pourquoi devrais-je le prévenir ? D'ailleurs, je ne sais même pas où il est. Quand je l'ai quitté, il...

Micaela s'interrompit brusquement et Cynthia devina qu'elle revivait les instants de la séparation.

— Vous avez eu raison de rompre d'une manière bien nette, assura-t-elle. Mais maintenant je pense que vous devriez prévenir Hugh de votre intention d'en épouser... un autre.

— Pourquoi?

Cynthia estima plus logique de lui expliquer le fond de sa pensée.

— Parce que lui saura peut-être vous empêcher de commettre une erreur que vous regretteriez toute votre vie. Votre père et moi n'avons pas réussi à vous faire entendre raison.

Hugh y parviendra peut-être. A condition que vous l'écoutez!

— J'écouterai toujours Hugh! fit Micaela dans un sanglot. Toujours...

Soudain, elle s'effondra. Depuis son retour à Birch Vale, elle semblait défier le monde entier. Et maintenant elle n'était plus qu'une pauvre petite fille en larmes !

— Il faut le mettre au courant, insista Cynthia. Il le faut!

Micaela essuya ses larmes.

— C'est vous qui avez su trouver les mots qu'il fallait pour me convaincre de renoncer à Hugh. Quand il est revenu, je lui ai fait part de notre conversation. Et... il a compris. C'est un homme extraordinaire, Cynthia! Un homme merveilleux!

Les yeux de Micaela étaient pleins de larmes. D'une voix tremblante, elle poursuivit:

— Savez-vous ce qu'il m'a dit? que nous devrions renoncer à nous voir et même à nous écrire tant que les circonstances ne seraient pas changées. De son côté, il ne faut rien espérer puisque sa femme continue à refuser obstinément le divorce. C'est donc à moi de m'arranger pour que la situation évolue. Si je me marie, ce sera le cas!

— Imaginez la réaction de Hugh en apprenant que vous avez choisi une solution aussi radicale! Jamais il ne voudrait que vous deveniez la femme d'un Arthur Marriott!

— Qu'en savez-vous ?

Sur cette interrogation désespérée, Micaela s'enfuit en courant. Cynthia ne chercha pas à la suivre. A pas lents, elle revint vers le salon. Mais pas plus Sara que Robert ne s'y trouvaient.

La jeune fille attendit pendant près de dix minutes avant que Sara la rejoigne.

— Vite, Cynthia! Rentrons!

— Robert ne veut pas me voir?

— Non, non, il est occupé. Vite!

Sara attendit d'être dans l'allée du château et par conséquent hors de portée de voix pour s'écrier:

— Si vous pouviez deviner ce que je viens de découvrir!

— Quoi donc ? demanda Cynthia, déjà appréhensive,

— Tout d'abord, sachez que je me trompais en parant votre ami Robert Shelford de toutes les qualités du monde.

— Mon ami ? Mais c'est surtout votre ami! Vous le connaissez depuis des années!

— Pfff! En tout cas, je peux vous dire qu'il se passe de drôles de choses à Birch Vale!

— Comment cela ?

Sans tenir compte de l'interruption, Sara poursuivit:

— Si Robert avait été correct avec moi, je n'aurais rien dit. Mais puisqu'il ne sait même pas se montrer reconnaissant.

Cynthia commençait à comprendre,

— Vous lui avez demandé de l'argent!

— Et alors ? Il en a bien assez... Il peut bien m'en donner un peu s'il veut que je me montre discrète.

— Du chantage ?

— Oh ! N'employez pas de grands mots ! Fit Sara avec agacement.

D'un ton plein de mystère, elle ajouta:

— Savez-vous ce que je viens d'apprendre ? Que Robert a une maîtresse! Oui, une maîtresse! Ici même, à Birch Vale!

— Ce n'est pas possible!

— Mais si! Cette femme de chambre noire... Zellie, je crois ?

— Oui, je crois, ..

— Eh bien, Zellie est arrivée dans le salon et a chuchoté quelques mots à l'oreille de Robert. Je n'ai rien pu entendre, mais leur attitude me semblait bizarre. Après avoir écouté Zellie, Robert a bondi. Mon Dieu! s'est-il exclamé. La-dessus, oubliant ma présence, il est parti en courant vers l'aile sud.

— L'aile sud ? Ce n'est pas possible! S'écria Cynthia. Elle n'a pas encore été rénovée.

— Ce en quoi vous vous trompez, ma chère. J'ai pu suivre Robert et cette Zellie car ils avaient laissé la porte entrouverte... Non rénovée, l'aile sud? Non meublée? Quel mensonge!

J'y ai jeté un coup d'œil et j'ai vu des tapis, des meubles, de grands bouquets de fleurs...

Puis Zellie a traversé le couloir avec un peignoir sur le bras. Un peignoir en satin rose et dentelle écru ! Heureusement, elle ne m'a pas vue... Et j'ai préféré prendre la fuite.

— Ce n'est pas possible! répéta Cynthia avec stupeur. Vous avez rêvé!

— Pas du tout.

Sara laissa échapper un rire aigu.

— Je sais pourquoi vous ne voulez pas me croire! Je le sais, Cynthia! C'est parce que vous êtes amoureuse de Robert Shelford!

Chapitre 20 :

— Oh! Comme vous êtes jolie, Mademoiselle! s'exclama la femme de chambre en reculant pour mieux admirer Micaela. Je n'ai jamais vu une aussi jolie mariée!

La jeune fille contempla son reflet dans le miroir. Sa robe en satin blanc mettait en valeur sa silhouette parfaite. Un voile en dentelle ancienne auréolait son visage maquillé par une esthéticienne tout spécialement venue de Londres. Quant au coiffeur — l'un des meilleurs de Londres, lui aussi — il avait élaboré un chignon compliqué orné de perles et de fleurs d'oranger.

« Oui, elle est bien jolie! songea Cynthia. Quel dommage qu'elle paraisse si malheureuse ! »

Micaela hocha la tête.

— Merci, Florence, dit-elle à la femme de chambre. Vous pouvez nous laisser.

— Dois—je prévenir Monsieur que vous êtes prête, Mademoiselle!

— Oui, s'il vous plaît. Vous pouvez lui dire que je vais descendre.

Après le départ de la femme de chambre, Micaela se tourna vers Cynthia.

— C'est vrai ? J'ai l'air d'une jolie mariée ? lança-t-elle d'un ton plein de défi.

Cynthia haussa les épaules.

— Vous connaissez mon opinion au sujet de ce mariage, se contenta—t-elle de répondre.

— Il est trop tard. Arthur doit déjà être à l'église... Dans moins d'une heure, maintenant, je serai sa femme. Je vais promettre de l'aimer, de le respecter, de lui obéir, de le suivre partout...

La jeune fille laissa échapper un rire plein de sarcasme et de désespoir.

— En m'entendant proférer de tels mensonges, vous n'aurez pas envie de hurler, Cynthia ?

— Il est encore temps de...

— Non ! coupa Micaela dans un cri de souffrance. Non, il est trop tard!

Avec des mains tremblantes, elle rajusta son voile. Accablée, Cynthia ne savait plus que dire. Pourtant, elle aurait tant voulu aider Micaela! Mais comment?

Elle la comprenait si bien, maintenant. Maintenant qu'elle aussi était amoureuse. La remarque sarcastique de Sara lui avait enfin ouvert les yeux. Comment avait-elle pu éviter pendant si longtemps d'admettre la vérité? Oui, elle aimait Robert! Elle l'aimait de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces... et pour toujours. Ces sentiments n'avaient rien à voir avec ceux qu'elle avait autrefois éprouvés pour Peter. Son amour pour Robert était infiniment plus solide, infiniment plus vrai, infiniment plus...

Micaela se tordait les mains.

— Oh! Si seulement j'étais morte! s'écria-t-elle, au bord de l'hystérie.

— Je vais demander à Florence d'aller chercher votre père

— Non! Je ne veux pas le voir! Je ne veux voir personne ! Entendez—vous ? Personne!

Derrière la porte close, on entendit soudain un bruit de voix. Micaela se raidit, terrifiée.

— C'est mon père! Je ne.,.

On frappa un coup impérieux. Cynthia entrouvrit le battant de seulement quelques centimètres.

— Micaela est malade... commença-t—elle.

Avec une exclamation, elle s'interrompit.

C'était bien Robert qui se tenait sur le palier. Mais il n'était pas seul... Hugh Marten l'accompagnait. Celui—ci poussa la porte et courut vers . Micaela. Effondrée devant sa coiffeuse, la jeune fille sanglotait toujours...

— Micaela!

Elle releva la tête et une expression d'intense surprise se peignit sur son visage ruisselant de larmes. En quelques enjambées, Hugh la rejoignit et la prit dans ses bras. En cet instant, Cynthia sut qu'elle ne s'était pas trompée en écrivant à celui qu'elle prenait pour un don Juan sans scrupules. L'amour que Hugh Marten portait à Micaela était de ceux qui durent toujours.

Il suffisait de les voir dans les bras l'un de l'autre pour en être convaincu.

Hugh contempla avec anxiété le visage ravagé de la jeune fille.

— Qu'est—ce qu'ils t'ont fait, mon amour?

— Hugh...Oh! Hugh...

— Tout va bien, ma chérie, assura—t-il. Tout va s'arranger...

Quelque chose dans la voix de Hugh alerta Cynthia.

— Tout va s'arranger? interrogea—t-elle.

— Ma femme est morte hier après-midi. J'ai reçu votre lettre ce matin seulement. J'ai aussitôt affrété un avion privé. J'arrive de Suisse...

Il laissa échapper un profond soupir.

— J'avais si peur qu'il ne soit trop tard!

Micaela ferma les yeux d'un air extasié.

— Oh! Hugh...

Ils s'étreignirent. Discrètement, Cynthia quitta la chambre. Elle aussi pleurait. De joie...

Comme elle était soulagée ! Micaela avait enfin retrouvé Hugh et... et oui, tout était arrangé.

Une fois dans le couloir, Cynthia s'adossa au mur et chercha son mouchoir.

— Tenez, prenez le mien, fit Robert.

Elle ne s'était pas aperçue qu'il l'avait suivie. S'efforçant de sourire entre ses larmes, la jeune fille s'empara du mouchoir blanc plié en quatre qu'il lui tendait.

— Merci...

Tout en s'essuyant les yeux, elle déclara:

— Avant l'arrivée de Hugh, Micaela avait déjà pris la décision de ne pas se présenter à l'église.

— J'avais l'intuition qu'elle reculerait au moment de commettre l'irréparable.

Cynthia tressaillit.

— Mon Dieu! Et Arthur ?

— J'ai envoyé une voiture le chercher à l'église. Pauvre Marriott! Je suis désolé pour lui — même si je n'ai jamais pu le sentir.

— Comment allez-vous lui expliquer que...que le mariage n'aura pas lieu? Bien sur, vous pouvez toujours prétexter que Micaela est souffrante.

Robert secoua la tête.

— Non. Je dirai la vérité. Après tout, Marriott mérite bien ce qui lui arrive. N'est-ce pas sa faute, au fond ?

Cynthia ne comprenait plus.

— Sa faute ?

— Mais oui! Ce présomptueux! Oser demander la main de ma fille!

Robert jeta un coup d'œil à la fenêtre.

— La voiture revient. Je vais recevoir Marriott... Vous venez avec moi?

C'était plus un ordre qu'une question, et Cynthia le suivit sans protester.

Cette entrevue ne fut pas des plus agréables... Mais Cynthia s'y attendait. Elle dut cependant admettre qu'Arthur Marriott prenait les choses sans faire de drame.

— Très bien, déclara-t-il en se levant. Que puis-je dire, Shelford ? A l'avenir, je me contenterai d'exploiter mon domaine.

Avec une humilité qui cadrait mal avec son caractère, il avoua :

— Je suis beaucoup plus doué pour cela que pour les intrigues de salon...

Retrouvant son panache habituel, il jeta sur un ton acerbe:

— J'ai bien l'intention de vous concurrencer dans le domaine agricole, Shelford!

— Vous n'aurez pas de mal, car je songe à vendre Birch Vale.

— Vous allez vendre Birch Vale ? s'écria Cynthia, incrédule.

— J'ai l'intention d'aller m'installer à l'étranger. Mais que cette information reste confidentielle pour le moment. Puis-je compter sur vous, Marriott?

— Naturellement.

Après un instant d'hésitation, Arthur déclara :

— En arrivant à l'église, votre chauffeur a dit que Micaela était souffrante. Je vous serais reconnaissant de continuer à laisser courir ce bruit.

Avec ressentiment, il ajouta:

— J'ai déjà assez l'air d'un idiot comme ça!

— C'est bien entendu la version que nous donnerons officiellement, fit Robert. Par la suite, au moment qui vous semblera opportun, nous annoncerons la rupture des fiançailles.

— Merci.

Robert accompagna Arthur à la porte. Puis il rejoignit Cynthia.

— Je dois vous remercier, déclara—t-il.

— Pourquoi ?

— Pour avoir prévenu Hugh.

— Ce que j'ai fait est tout naturel, vous n'avez pas à me remercier. Mais, dites-moi...

— Oui?

— Est—ce vrai que vous allez vendre Birch Vale ?

Il se détourna.

— Je pars.

— Pourquoi ? s'écria Cynthia avec désespoir,

Il ne lui répondit pas immédiatement.

— Pourquoi ? redemanda-t-elle plus bas.

— Venez, déclara-t-il enfin. J'ai quelque chose à vous montrer...

Il l'entraîna vers l'aile sud. Comme le lui avait dit Sara, cette partie de la maison, censée être inhabitée, était luxueusement décorée. Partout, des fleurs, des meubles précieux, des tableaux...

Devant une porte close, Robert s'arrêta.

— Vous n'avez pas peur? interrogea-t-il.

Cynthia se contenta de secouer négativement la tête. Pourtant, oui, elle avait peur.

Elle redoutait... elle ne savait trop quoi. Robert ouvrit la porte d'une vaste pièce dont les fenêtres dormaient sur la roseraie. Mais les rideaux étaient tirés et l'on y voyait à peine. Le lourd parfum des fleurs de serre était presque intolérable.

Dans la semi—pénombre, Cynthia vit une femme allongée sur le grand lit à baldaquin qui trônait au milieu de l'alcôve. Elle retint sa respiration.

La femme ne bougeait pas. Toute vêtue de blanc, elle tenait un lis entre ses mains jointes.

Sa ressemblance avec Robert était frappante.

— Votre mère? interrogea la jeune fille à mi-voix.

— Oui, ma mère. Elle est morte la nuit dernière.

Cynthia s'agenouilla au bout du lit et elle se prit la tête entre les mains. Robert s'agenouilla à côté d'elle.

« Je l'aime, je veux le rendre heureux, dit Cynthia dans un murmure à la femme qui gisait immobile . Aidez-moi, je vous en supplie ! »

Elle se releva, les yeux aveuglés de larmes. Robert la prit par le bras pour la guider hors de la pièce. Zellie attendait dans le couloir, en larmes, elle aussi. Robert lui tapota l'épaule au passage avec une réelle affection.

Il entraîna Cynthia dans le petit salon orienté à l'ouest. De là, on avait une vue splendide sur le lac et les bois.

Cynthia n'osait rien dire. Elle devinait que le moment des révélations était venu...

— J'ai beaucoup de choses à vous dire, déclara Robert, mais... J'ai voulu que vous voyez ma mère... la seule femme que j'ai jamais aimée — avec vous.

— Depuis combien de temps vivait-elle à Birch Vale ? Pourquoi ne m'avez-vous jamais présentée à elle?

— Parce que j'étais obligé de cacher son existence. Aux yeux du monde et de la loi, ma mère était morte...

Médusée, Cynthia attendit la suite.

— Ma mère était une femme qui adorait la vie, reprit Robert. Elle s'est mariée quatre fois... Ses trois premiers maris étaient des gentlemen. Pas le quatrième ! Celui-ci ne songeait qu'à dilapider sa fortune. De plus, il était d'une jalousie malade et l'empêchait de sortir. A l'époque, ma mère était assez âgée et le mal qui devait l'emporter la minait déjà. Les scènes perpétuelles que lui faisait son mari l'épuisaient, Elle m'a appelé au secours. Je suis arrivé le jour où, à la suite d'une dispute particulièrement violente, ma mère avait...

Robert prit une profonde inspiration avant d'ajouter d'un trait:

— Tué son mari.

Incapable de proférer le moindre son, Cynthia le regarda avec des yeux agrandis.

— Folle de rage, oubliant toute retenue, elle s'était emparée d'un poignard à la lame effilée qu'elle utilisait comme coupe—papier et l'avait lancé à son mari, expliqua Robert. Atteint en plein cœur, ce dernier devait décéder moins de cinq minutes plus tard...

— Mon Dieu!

— Je savais que, étant donné les circonstances, elle ne serait pas jugée coupable. Elle risquait cependant d'être enfermée dans un asile d'aliénés... Et je vous laisse imaginer comment sont les institutions de ce genre au Mexique! Or si son mari avait réussi à la mettre hors d'elle à force de scènes chaque jour plus terribles, ma mère n'était pas folle ! Mais elle était atteinte d'une maladie incurable et je savais ses jours comptés. Je voulais qu'elle soit heureuse — dans la mesure du possible — pendant le reste de sa vie, Aussi, je décidai de l'emmener hors du

Mexique. J'ai réussi à lui faire passer la frontière sans que nous soyons inquiétés. Mais lorsque nous sommes arrivés aux États-Unis, les ennuis ont commencé. Son quatrième mari étant un citoyen américain, on est venu poser des questions à ma mère et j'ai vu le moment où la vérité allait être découverte. J'ai alors acheté un yacht et l'ai emmenée aux Caraïbes ainsi que sa fidèle Zellie. De là, nous sommes venus en Europe. J'ai changé de nom pour éviter qu'on me retrouve... Puis j'ai acheté Birch Vale. Et voilà !

— Merci de m'avoir dit tout cela, Robert, fit Cynthia avec émotion.

— Ma mère était au plus mal ces derniers temps. Zellie et moi nous sommes relayés à son chevet au cours des trois semaines qui viennent de s'écouler.

Il soupira.

— Ma vie a été rendue beaucoup plus difficile à cause de Sara. Cette dernière, qui m'avait reconnu, a menacé d'aller trouver la police.

—... Et vous lui avez donné de l'argent pour la faire taire...

Robert secoua négativement la tête.

— J'ai refusé de me prêter à cet odieux chantage. Je savais que ma mère n'avait plus que quelques jours à vivre et...

Sa voix se brisa.

—... et on n'envoie pas une mourante en prison. Même le plus endurci des juges ne l'aurait pas fait. Sara est partie, furieuse, en jurant de se venger.

Cynthia frémit.

— Et si elle mettait sa menace à exécution ?

— Elle ne peut plus rien contre moi. Ma mère est morte... Je suis inattaquable.

Robert baissa la tête avec une certaine confusion.

— Mais j'avoue avoir payé Sara pour obtenir l'adresse de Peter. Me le pardonneriez-vous jamais, Cynthia ?

— Ne parlons plus du passé, fit-elle jeune fille avec douceur. Parlons

plutôt du présent...

Elle n'osa pas dire: « et de l'avenir».

— Vous avez vraiment l'intention de vendre Birch Vale et de partir?
demanda-t—elle.

— Oui. Plus rien ne me retient ici. Cette demeure a été le dernier abri de ma mère. Ma fille a rencontré l'homme de sa vie et va désormais voler de ses propres ailes. Que me reste- t—il à faire ici?

Avec une infinie amertume, il poursuivit :

— Birch Vale n'a jamais été ma maison. Dans cette région, je resterai toujours un étranger.

— Ou irez-vous ?

Robert haussa les épaules.

— Je n'en sais rien encore. Et à vrai dire, cela m'est indifférent.

Très bas, comme pour lui-même, il enchaîna:

— A un certain moment, j'avais cru que tout était possible... Je m'imaginais capable d'éveiller votre cœur à l'amour et de vous rendre heureuse. Je me suis trompé....

Très pale, le cœur battant à tout rompre, Cynthia l'écoutait sans mot dire.

— J 'ai vu votre expression quand vous avez appris que Micaela était ma fille illégitime!

poursuivit-il. J'ai alors compris qu'entre vous et moi, il existait un fossé infranchissable.

Vous tenez à certaines valeurs... Tandis que même si j'ai vécu pleinement, je resterai toujours un aventurier. Entre nous, rien n'est possible, hélas!

— Robert...

Cynthia avait parlé si bas qu'il ne l'entendit pas.

— Je vais partir, reprit-il. Sachez que jamais je ne vous oublierai, Cynthia. Jamais...

— Robert...

— Je vous laisse Birch, Vale.

D'un geste, il interrompit ses protestations.

— Faites—en un havre de paix et de repos pour les malheureux qui ne savent ou aller.

Comme cette pauvre Nellie que nous avons sauvée du suicide un soir...
Il y en a tant comme elle dans ce vaste monde!

Robert se redressa.

— Voila, Cynthia. Vous connaissez maintenant mon histoire. J'ai eu tort d'espérer. Mais je savais bien, au fond de moi-même, que ce n'était qu'un rêve impossible...

Il lui prit la main et la porta à ses lèvres.

—— Adieu, Cynthia.

Très bas, il ajouta:

— Adieu, mon amour...

La jeune fille laissa échapper un petit rire ému. Médusé, Robert releva la tête.

— Mais... vous riez?

— Je ris parce que je suis heureuse.

Le rose monta a ses joues.

— Si heureuse, Robert...

Les mots se précipitaient sur ses lèvres.

— Vous voulez vous en aller? Et vous croyez que je vous laisserai partir seul ? Non, je vous suivrai, mon amour. Jusqu'au bout du monde s'il le faut.

Robert lui lâcha la main et se raidit.

— Que dites—vous ?

— Que je suis prête à vous suivre partout ou vous irez, Robert.

— Vous moquez-vous de moi? N'essayez pas de jouer avec le feu, parce que...

Robert crispa les poings avec une telle violence que ses jointures blanchirent.

— Robert, vous ne comprenez pas ? Lança Cynthia. Je...

Elle prit une profonde inspiration avant de faire ce tendre aveu:

— Je vous aime.

Avec une exclamation étouffée, Robert la prit dans ses bras.

— Est-ce vrai, mon amour? Ai-je bien entendu ? Vous m'aimez ?

S'enhardissant, Cynthia répéta plus fort:

— Oui, je vous aime, Robert.

Il l'étreignit avec passion,

— Oh! Mon amour, comment vous dire...

Mais les mots étaient devenus inutiles. Se blottissant contre lui, Cynthia lui tendit ses lèvres. Et soudain, il n'y eut plus qu'eux au monde.

Fin